



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



50.00  
J 79  
452



A. 697

LE NOUVEAU  
DEMOCRITE

O U

DE LASSEMENTS

D'ESPRIT.



A PARIS,

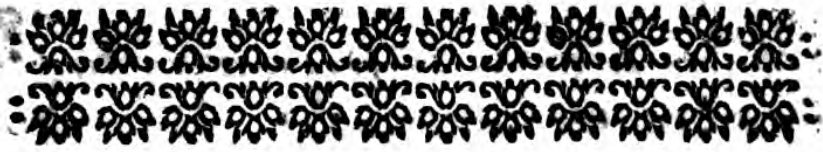
Chez MICHEL BRUNET, dans la  
Grand'Salle du Palais, au Mercure  
Galant.

---

M. D. C C I.

*Avec Approbation, & Privilege du Roi.*





# T A B L E

De ce qui est contenu en ce  
Volume.

## A

**A**UTEURS. 6. Ils sont peu esti-  
mez, pourquoi. 9. Difference des  
Auteurs. 19. Leurs assemblées dans les  
Caffez. 20. Amour propre. 78. De  
l'Amour. 128. Sa définition. *ibid.* Amans  
qui veulent cacher les sentimens de leur  
cœur. 137. L'Amour n'est plus traité  
comme autrefois. 135. En quoi consiste  
le véritable Amour. 141. Qui aime le  
plus d'un homme aveugle sur les def-  
faits de sa Maîtresse, ou de celui qui  
pour les voir ne l'en aime pas moins.  
146. Novices dans l'art d'aimer. 148.  
Ne jamais sacrifier un Ami à une Maî-  
tresse. 160. L'argent est la clef de l'A-  
mour. 165. Athalante. 171. Querelles  
des Amans. 178. L'Amour banni du  
Mariage. 213. Avarice. 214. Le me-

## T A B L E.

tier des Armes. 238. Avocats , leur differens caracteres. 259. Monsieur Joli de Fleury , Avocat General. 261.

### B.

**L**A betise est le partage de plusieurs familles. 210. Motifs des Braves. 216. En quoi consiste la veritable bravoure. 228. Du Barreau. 250.

### C.

**C**Opistes. 14. Les Caffez sont des lieux où les Auteurs s'assemblent. 20. Description du Caffé de Benachy. 36. Courtifans. 47. Comment ils regardent la guerre. 244. Credulité. 55. De tous les Caracteres il n'y en a point qui n'ait deux faces. 80. Coquetes. 122 , 144. Caractere d'une femme capricieuse. 145. Constance. 165. Celibat. 231. Placer au Roi sur la Capitation. 247.

### D.

**A**Voüer ses Defauts. 97. Femmes qui disputent. 106. Commerce des Dames. 115. Femmes devotes. 123. La débauche commence à plaire aux femmes. 126. Faux desespoir des Amans maltraitez. 153. Dialogue entre Plutus & l'Amour. 168. Danaë. 171. Le desintressement est rare. 211 , 221. Disci-

## T A B L E.

pline Romaine. 240. Discorde. 254.  
Delicatesse excessive. 294.

### E.

**E**crire comme l'on parle. 7. Quels hommes on appelle gens d'esprit. 63. Elevations. 74. Entremetteurs. 137. L'estime conduit à l'Amour. 159. Epitaphe ingenieuse. 202. Enfants. 205. Enfants mal nez, Enfants qui ont une belle éducation. 206. Enfants que les meres éloignent de leur présence. 212. Etablissement. 218. Envie qui regne parmi les Auteurs. 235.

### F.

**F**latterie. 68. La fortune a fait le bel esprit capot. 62. Fripons soufferts dans le monde, recherchez, & presque aimez. 73. Femmes difficiles à connoître. 81. On est trop prévenu contre elles. 84. Femmes retirées. 85. Les femmes sont plus parfaites que les hommes. 88. Femmes obstinées à justifier leur défauts. 97. C'est un Cercle que la vie des femmes. 111. Sort heureux des jolies femmes. 114. Gens qui se flattent d'être aimez des femmes. 149. Hommes à bonne fortune. 130. Caractere des filles. 161.



## T A B L E.

### G.

**L**E bon goût , tres-rare. 12. Les Grands reglent l'opinion des hommes. 53. Galanterie. 107. De la Guerre. 225. Combien il y a de sortes de Guerres. 230. Portrait d'un grand homme. 242. General d'Armée. 242.

### H.

**T**Rait d'Horace. 16. Des hommes & de leurs differens caracteres. 467. Hipomene. 171. Heros de paix, Heros de guerre. 244. Idée de l'homme qui ne se trouve point. 267.

### I.

**L**A Justice mal renduë. 41. 253. Scavoir ses interests. 61. Jeu. 121, 123. Femmes adonnées au jeu. 124. Indiscretion des Amans. 140. Indifference. 147. Ingratitude. 179. Jalousie. 233. Pourquoi on represente la Justice avec une balance, une épée, un bandeau. 262.

### L.

**L**Uxe, les femmes sont excessives dans leurs dépenses. 221. Lettres d'Etat. 226.

### M.

**M**Erite, gens qui s'en croient beaucoup. 65, 69. La mort des Maîtresses, & des Amans. 156. Maris, leur

## T A B L E.

mauvais sort. 96. Du Mariage. 182.  
 Gens qui se marient par raison. 183.  
 Le Mariage est la fin de toute tranquillité. 188. Histoire agreable d'un vieux Athenien, qui se maria à une femme belle en apparence; mais qui devoit à l'art tous ses charmes. 189. *& suiv.*  
 Entreprise difficile que de raccommoder un Mari & une Femme broüillez. 203. Filles à marier sont à plaindre. 207.  
 Maris qui consentent ou qui refusent d'être conduits par leurs femmes. 217.  
 La modestie est inconnüe aux femmes. 222. Le monde est un Theatre. 229.  
 Magistrats integres. 263.

### N.

**C**aractere des Narcisses, gens qui se prétendent hommes à bonne fortune. 150. Nouveauté. 296.

### O.

**O**uvrages du temps. II. Le merite de quelques Ouvrages est d'être obscurs. 50. Le Barreau comparé aux Jeux Olimpiques des anciens Grecs. 250.

### P.

**P**artisans. 45, 74, 215. Prevention. 58. Gens amateurs de leurs plaisirs. 66. Parallele des hommes & des fem-

## T A B L E.

mes. 90. Poëtes qui ont censuré les  
defauts des femmes. 95. Politesse. 107,  
116. Poltronerie. 228. La Paix & la  
Guerre d'où elles naissent. 271. Procez.  
252. Description du Palais. 254, 264.  
Procureurs. 256. Fable de la Pudeur.  
298.

### R.

**R**ecapitulation de l'Ouvrage. 282.  
Ridicule, sa difference d'avec le  
Vice. 286.

### S.

**L**Es hommes affectent de paroître  
Sages. 25. Les plus Sages tombent  
dans de grandes foiblesses. 64. Sceler-  
rats qui trouvent moïen d'éviter la pu-  
nition. 78. Caractere du Sot. 79. Un  
Sot en amour va plus loin qu'un hom-  
me d'esprit. 163. Caractere du Sexe.  
117. Soldat. 237. Solliciteurs de Pro-  
cez. 256.

### T.


**T**itres des Ouvrages nouveaux. 2.  
Le Temple qui sert d'azile contre  
la Justice. 42. Art de faire valoir les  
Talens. 56. L'Auteur rend raison de  
son Titre. 290.

T A B L E.

V.

**F**illes qui épousent des Vieillards.  
200. Union rare entre les gens ma-  
riés. 232 De la Valeur. 237. Vieil-  
lards qui dorment à l'Audiance. 251.  
Vice, sa différence d'avec le ridicule.  
287.

*Fin de la Table.*



*Approbation de Monsieur Pavillon,  
de l'Academie Françoise.*

**J'**Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce Manuscrit intitulé *Democrite Moderne*, dans lequel je n'ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression. A Paris, ce quatrième Octobre 1700.

Signé, PAVILLON.

  
**EXTRAIT DU PRIVILEGE**  
*du Roi.*

**P**AR Lettres Patentes du Roi, données à Fontainebleau le septième jour de Novembre, l'an de grace mil sept cens, signées par le Roi en son Conseil, MAILLARD, & scellées du grand Sceau de cire jaune. Il est permis à nôtre bien amé BOYER Sieur de Ruviere, de faire imprimer, vendre & debiter par tout nôtre Roïaume, un Livre qu'il a composé, intitulé *Le Democrite Moderne*, durant le temps & espace de six années entieres & consecutives; avec deffences à tous Imprimeurs, Libraires & autres, de l'imprimer, vendre & debiter, à peine de confiscation des exemplaires, & de trois mille livres d'amende, comme il est porté plus au long par lesdites Lettres de Privilege.

*Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris le 15. Novembre 1700.*

*Signé, C. BALLARD, Syndic.*

Et ledit Sieur Boyer a cédé & transféré le droit du present Privilege, à Michel Brunet, Libraire à Paris pour en jouir suivant l'accord fait entre eux.

*Achevé d'imprimer pour la première fois, le 24. Mai 1701.*



LE NOUVEAU  
DEMOCRITE

O U

DE'LASSEMENTS  
D'ESPRIT.

---

CHAPITRE I.

*De ce qu'on traittera dans cet  
Ouvrage.*



E l'ai dit, je veux faire  
un Livre. Le titre que  
j'y dois mettre me vien-  
dra pendant que je le ferai, ou  
quand il sera fait. C'est temps  
perdu que d'y rever présente-

A



**DE LASSEMENTS**  
ment. J'ai résolu de suivre toutes mes idées. Comme je ne sçai encore qui elles seront , j'ignore quel titre pourroit leur convenir. Ainsi plusieurs Auteurs consomment leur temps & ce qu'ils ont de vivacité à trouver un titre qu'ils ne remplissent pas , ou languissent quand ils l'ont trouvé. C'est travailler à coup seur de toujours écrire. Le titre que l'on doit mettre à la tête d'un Ouvrage vient naturellement des choses que l'on y traite.

Un titre cependant, est d'un grand secours à qui ne sçait encore qu'écrire? Il fournit des idées, offre des sujets, conduit l'esprit, & le détermine à une matière. Mais en manquai-je? non sans doute : tant qu'il y aura des hommes, ils fourniront aux réflexions & à la satire.

D'ESPRIT. §

Et que seroit-ce, si l'on reduisoit tous ceux qui écrivent à se faire un plan & à traiter jusques au bout sans digressions une seule matiere, dans un seul Livre : Qui le pouroit ? Presque personne n'écriroit, l'on prendroit le parti de se taire. Que quantité d'Auteurs ne s'en avisent-ils ? on seroit au moins seur de ne lire que de bonnes choses.

Le plan ordinaire de la plupart des Auteurs, c'est l'argent dont ils ont besoin, & qu'ils se proposent de leurs Livres. Ils suivent ce plan le mieux du monde jusques au bout, & ne le perdent pas un moment de vûë. Tel ainsi commence un Ouvrage, qui sçait mieux ce qui lui manque, que ce qu'il y va traiter. Cela est naturel, dira-t-on ; on cherche à sortir de sa misere par où

#### DE LASSEMENTS

l'on peut. J'en demeure d'accord ; mais quantité de gens ne font & ne restent dans la misere, que parce qu'ils ont écrit, & qu'ils écrivent encore. Les Libraires & les Auteurs, ne peuvent s'enrichir tout à la fois. Il faut que les uns fassent leur fortune aux dépens des autres ; & il en est ainsi de tout le monde.

Pour revenir au titre de mon Livre ( car les digressions en doivent être. ) Il sera de tout ce qui est, de tout ce qui se voit, & même de tout ce qui ne se voit pas, & lui conviendra ; il ne m'embarassera que lorsque j'aurai trouvé ce qui le doit faire. Que d'Auteurs sont assujettis à leurs titres, & que de titres nécessaires à l'intelligence de leurs ouvrages.

Représentez-vous donc un homme qui a son esprit en ar-

D'ESPRIT.

gent comptant, qui veut se délasser, & qu'écrit à diverses reprises tout ce qui lui vient en pensée. Tantôt c'est une chose, & tantôt une autre. Selon la disposition où il se trouve, il fait des reflexions gayeres ou serieuses, bonnes ou mauvaises; & selon le goût & la disposition où vous serez vous même, elles vous paroîtront une de ces deux choses. Je vais faire un Livre de cette maniere. Ce ne seront veritablement que des saillies cousues l'une à l'autre; mais que l'on me suive, on ne laissera pas d'y trouver quelque ordre, quoique je n'en affecte aucun; & pour preuve de ce que je dis, je reprends le sujet que j'avois entamé, pour venir à d'autres que je ne prévois pas. Ce que l'on a à faire ( & ce que l'on fera sans doute, sans que je le dise ) c'est de passer des reflexions qui ennuieront,



## 6 D E' L A S S E M E N T S

à d'autres qui ennuient moins.

¶ Un Auteur grave se fait un plan , commence & divise un Livre , comme un Predicateur fait un Sermon. Il traittera , dit-il , d'une telle matiere. Dans la premiere partie , d'une telle chose ; dans la seconde de cette autre ; dans la troisiéme de cette autre encore. Voilà donc trois Points qu'il subdivise. Il les tourne , les manie , les explique , & tâche de se faire entendre. Le Lecteur charmé , devore le Livre , passe l'Epître , l'Avertissement au Lecteur , & se trouve arrêté après l'Exorde ; où l'Auteur pour n'avoir rien à se reprocher sur la ressemblance , confond les deux premieres parties de son Discours , manque de force , remet la troisiéme faute de temps , & bat la campagne dans tout le reste. Faut-il tant de Logi-

D'ESPRIT. 7

que & de jugement pour celà ?  
Tant de gens manquent de l'un  
& de l'autre, & ne laissent pas  
de parler & de faire des Livres.  
Continuons donc.

Ecrivez comme vous parlez,  
disoit fort serieusement un hon-  
nête homme, à quelqu'un qui  
n'écrivoit jamais naturelle-  
ment ; quelque mal que vous  
parliez, ajoûtoit-il, vous ne  
sçauriez guere mieux écrire,  
& ce sera toujourns avec plus de  
contrainte. Ha ! qu'allons-nous  
devenir, reprit un troisiéme.  
Tant de gens ont crû devoir  
proffiter de ce conseil, qu'on  
ne lit plus que des fadaïses.

Rien n'est plus vrai, cepen-  
dant, que l'on doit écrire com-  
me l'on parle ; sans tour, sans  
affectation, sans vouloir dire  
de belles choses. C'est cette  
étude qui est basse, puérile &  
indigne d'un homme qui veut

## DE LASSEMENTS

aller loin. Il faut être naturel, avoir l'esprit juste, aisé & rempli d'ordre ; cet ordre & cette justesse se trouvent à penser les choses naturellement, à les dire précisément telles qu'elles sont, & dans le rang qu'elles tiennent dans la nature ; car la véritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut, & à ne pas dire d'avantage. Il faut exprimer de grandes choses, par des termes simples & d'une manière agréable, & ne pas ouvrir une grande bouche, comme l'on dit, pour souffler dans une petite flute : car il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la voix, que dans le choix des paroles.

Le beau chemin que je me suis ouvert ! je n'ai qu'à marcher : mais quel engagement, s'il me faut toujours dire de bonnes choses ? En vérité je ne

pensois pas écrire pour moi. Qu'importe ? je ferai comme le reste des Auteurs, je prometterai beaucoup, je tiendrai ce que je pourai. Sur ce pied là, je me tirerai d'affaire.

¶ Pourquoi fait-on si peu de cas des Auteurs dans le monde, ce sont quelquefois de si bonnes gens ? seroit-ce la faute du goût du siècle ? ou parce que dans ce grand nombre de personnes qui écrivent, il y en a peu qui méritent véritablement qu'on les estime ? Seroit-ce l'effet de l'envie, de la jalousie, de l'ignorance, ou de la cabale ? Qui me l'apprendra ? Il est bien difficile de le dire. Il faudroit pour cela connoître tous les differens caracteres des hommes en particulier, démêler leurs interêts & leurs passions, sçavoir précisément ce qui les pique & ce qu'ils ressentent, & la plupart



10 DE'LASSEMENTS  
d'entr'eux ne sentent rien.

Les hommes sans art , desti-  
nez par leur éducation & leur  
naissance , à des Emplois où il  
ne faut , ni Grand Genie , ni  
beaucoup de capacité , n'esti-  
ment pas les Auteurs , ou parce  
qu'ils ne peuvent les lire , ni  
quelquefois les entendre en les  
lisant ; ou parce que leurs ou-  
vrages produisent peu de ce  
qu'ils estiment beaucoup. Ces  
gens-là ne leur font pas grand  
tort de ne pas les estimer ; à  
peine les connoissent-ils. Ils  
sont sans goût & prévenus ; leur  
opinion peut-elle être de quel-  
que considération dans le mon-  
de ? Cependant la plus grande  
partie des hommes est ainsi  
faite. Elle l'emporteroit sur le  
nombre , à recueillir les voix.

Il y en a d'autres à qui la na-  
ture a donné une pointe de  
goût , pour ainsi dire ; ils sen-

sent véritablement ce qu'ils lisent : mais parce qu'elle n'a fait qu'ébaucher en eux une vertu, & qu'ils n'ont pas la force de produire, ils se vengent souvent de leur foiblesse sur les Auteurs de ce qu'ils admirent : ils les méprisent, ne cherchent qu'à décrier les Ouvrages qui ont une fois picqué leur jalousie, & le font ordinairement comme le menu peuple, par des quolibets & des monnosyllabes, sans donner d'autre raison de leur critique que leur goût, qui n'est pas toujours le plus juste.

D'autres encore, pour être entrez en lice, sont devenus concurens. Ceux-là se rabattent ordinairement sur leurs Ouvrages, prennent sceance parmi les connoisseurs, s'établissent Juges du bon & du beau, & de tout ce qu'ils n'ont pas

## 12 DE'LASSEMENTS

fait ; c'est un deffaut essentiel qu'ils ne pardonnent pas. Quelle injustice ? est-ce la faute d'un bon Ouvrage de n'être pas sorti de leurs mains.

Il est donc bien difficile de sçavoir à quoi l'on doit s'en tenir ? Oüi , sans doute : le bon Juge a le bon goût ; mais le bon goût est rare. Il y en a , mais si peu, que les préventions ou l'autorité le corrompent dans la plûpart de ceux même où il se trouve.

Que conclure delà ? Que l'on devrait faire plus de cas des bons Auteurs , épargner les médiocres , & n'en dégouter aucun. Les bons ont été médiocres au commencement , & les médiocres ont commencé. C'est trop contr'eux d'être mal payez & sans estime , l'on devrait opter ; peut être que l'un ne manque qu'à cause de l'autre ;

Car dans le siècle où nous sommes, l'estime du monde se règle assez par les biens. Quoiqu'il en soit, il faut rendre justice au public ; tres-peu de gens sçavent & peuvent écrire pour la gloire, encore moins sont capables & en état d'y parvenir.

L'on voit dans la plûpart des Ouvrages de ce temps, beaucoup de vivacité & peu de bon sens ; beaucoup de discours & peu de raison ; de grands ramas & peu de justesse. Le jugement est la chose du monde, dont on s'embarasse le moins. Aussi ne cherche-t-on en les lisant qu'à se delasser, & plus encore à *tuer le temps*, comme l'on dit, & à lire les nouveautez, qu'à faire usage d'un loisir précieux, dont les Dieux n'ont pas favorisé tous les hommes. De manière que l'on seroit presque

#### 14 DE'LASSEMENTS

tenté de croire que la plûpart de ceux qui écrivent, sont d'intelligence avec quelques-uns de leurs Lecteurs ; & que moins ceux-ci font voir de jugement dans ce qu'ils lisent , moins ceux-là en laissent voir aussi dans leurs écrits.

En verité on ne finiroit pas sur les Auteurs , si l'on vouloit tout dire. Depuis que les Modernes lassez de copier les Anciens , se sont avisez de se copier les uns les autres , tout le monde a fait des Livres. L'on a quelquefois tant d'envie de passer pour homme d'esprit , que l'on ne s'imagine pas une autre voïe que de faire un Livre ; & c'est souvent tout le contraire , & la marque d'un bon esprit de s'en abstenir. On lit donc , on écoute , on collige , on ramasse dans cette intention , & l'on fait tant que

## D'ESPRIT. 17

L'on parvient enfin à ce que l'on souhaite. On croit alors qu'un Livre est un titre suffisant pour avoir celui d'homme d'esprit. L'on a cette opinion quand on est jeune, & l'on perd souvent la réputation d'avoir quelque mérite, par les mauvais Ouvrages que l'on donne. Quand on commence à sçavoir quelque chose, que l'âge a meuri & formé le jugement, & qu'on seroit en état de faire mieux, on se repose; alors, on voudroit avoir brûlé ses premiers Ouvrages; mais malheureusement il en reste toujours assez d'exemplaires, pour ôter à un homme la réputation qu'il ambitionne, & qu'il eût eüe, s'il se fut abstenu d'écrire, ou qu'il eût écrit plus tard.

Ce qui m'a toujours donné beaucoup de goût pour le précepte d'Horace, que je vais

16 DE'LASSEMENTS  
rimer à ma façon , quoique je  
ne l'aie pas suivi.

*Aiez un Censeur habile  
Auquel vous defererés ,  
Avant d'exposer en Ville  
Les écrits que vous feres.*

*Lisez, retouchez sans cesse  
Et policez-les longtemps ;  
Ne les mettez sous la Presse,  
De neuf ans.*

*Un ouvrage qu'on enferme ,  
Et qu'on a soin de revoir  
Contre la brigue tient ferme  
Quand le jour vient à le voir.*

*Tel Auteur qu'on voit écrire  
En vers , en prose , au hazard ;  
De même qu'un babillard  
Qu'on voit jaser , qu'on voit rire  
S'en mord les doigts tôt ou tard.*

*Tout ainsi qu'on n'est plus maître  
D'un*

*D'un mot qu'on vient de lâcher.  
Un écrit qu'on fait paroître  
Ne peut plus se retoucher.*

*L'Impression qu'il a faite  
Demeure dans les esprits,  
De tel écrit dont on s'entête  
On est aigrement repris.*

¶ Un habile l'a dit, si l'on retranchoit l'Épître dédicatoire, l'Avertissement au Lecteur, la Preface, la Table des Matières, & les Approbations de quelques Ouvrages, il resteroit à peine de quoi faire un Livre. J'ajoute que si chacun en revendiquoit ses reflexions, & ses pensées, à peine le titre seul resteroit-il à celui qui s'en dit l'Auteur.

Tel ainsi, qui ne sçait la Fable, l'Histoire, ni les Anciens, presse & travestit un Moderne dont il emprunte jus-



18 DE'LASSEMENTS  
qu'au nom , & fait un Livre  
sous ces auspices, dont j'entends  
dire que les peintures sont si  
naives , qu'on y reconnoît tout  
le monde. C'est pis dans la Re-  
publique des Lettres, qu'un Ef-  
fain d'Abeilles dans un Par-  
terre , où elles buttinent la sub-  
stance des plus belles fleurs ,  
pour en composer tout au moins  
un Ouvrage utile. Qu'en arri-  
vera-t-il si je le dis ? Tous dé-  
guisez que soient vos larcins ô  
*Girolape* , par vôtre maniere  
de rendre les pensées des au-  
tres , on les reconnoît & ce que  
vous êtes , par un contre-ridi-  
cule de ce Philosophe d'Athe-  
nes , dont Socrate reconnoissoit  
l'orgueil à travers les haillons  
dont il avoit accoûtumé de se  
couvrir.

Mais je dis les choses trop  
cruëment : ce n'est point là la  
maniere de ce siecle , où l'on

veut que tout soit enveloppé ,  
 jusqu'au raisonnement ; de ma-  
 niere que ceux qui parlent ne  
 s'entendent quelquefois pas  
 mieux , que ceux qui écoutent.  
 Changeons donc de stile ; car  
 pour la matiere elle est trop fe-  
 conde pour la quitter.

---

## CHAPITRE II.

*De quelques Assemblées & de quel-  
 ques usages.*

**Q**UE de differens genres  
 d'Auteurs quand j'y pen-  
 se ! & de combien de sortes  
 d'Auteurs dans chaque genre !  
 Il y a les Poëtes , & les Ora-  
 teurs. Parmi les Poëtes , les He-  
 roïques, les Tragiques , les Co-  
 miques , les Satiriques , les Ci-  
 riques , les Anacreons , les  
 Caustiques ou Epigrammati-

20 DE'LASSEMENTS  
ques & les Doucereux.

Parmi les Orateurs, les Historiens, les Retheurs, les Traducteurs, les Philosophes, les Puristes, les Critiques & les Theologiens; sans compter les Plagiaires & les Copistes, qui sont encore en plus grand nombre.

Où rencontrer tant de gens! à Paris, tout y abonde. Il n'y a point d'année que la Province n'en fournisse des milliers. Ils y viennent, pour ainsi dire, faire leurs caravannes, & de là se retirer chez eux, où les femmes & des écoliers les admirent.

Que vois-je devant moi? un homme rêveur, qui regarde tout le monde & ne voit personne; qui ne rend point le salut, & qui est occupé; c'est un Poëte assurément, & il compose; les mouvemens de sa tête

marquent la mesure de ses Vers,  
 suivons-le : Où me conduit-il ?  
 au Caffé ; au Caffé bons-Dieux !  
 Qui l'auroit crû ? Je pensois  
 aller à quelque Academie , ou  
 tout au moins dans une de ces  
 Assemblée de beaux Esprits ,  
 où l'on ne dit souvent rien  
 moins que des choses spirituel-  
 les. Poursuivons.

J'entre comme lui , & il  
 passe ; monte un degré & dis-  
 paroît , pendant qu'un garçon  
 m'arrête en bas à me deman-  
 der ce que je veux boire. Rien,  
 lui dis-je ? donnez-vous donc  
 la peine de monter , me dit le  
 garçon : alors ravi de pouvoir  
 joindre à si bon compte l'hom-  
 me que je croïois avoir perdu,  
 je m'imagine avoir trouvé le  
 mot du guet. Je monte , & à  
 mesure que j'approche d'un  
 lieu mystérieux , j'entens un  
 bruit sourd & confus de voix.

mêlées semblable à un certain bourdonnement , que l'on entend aux approches d'un Marché. J'avance , & presqu'en tremblant , j'entrevois au travers des tenebres une porte fermée. Je l'ouyre , & au lieu d'un homme que je cherche j'en vois trente autres , parmi lesquels je ne sçauois plus le démêler. Ils sont tous assis , & entassez les uns sur les autres , au tour de plusieurs tables de bois , nuës , sans tapis , & seulement éclairées par une chandelle.

Là ils parlent bas , je n'ose approcher ; ils conferent sans doute , me dis-je , de quelque affaire importante ; il y auroit de l'imprudence à les troubler & à prêter l'oreille , retirons-nous.

A peine me suis-je mis en devoir de le faire , qu'une voix aiguë , qui s'éleve ordinaire-

ment pardessus les autres , me retient. Je tourne la tête , & j'aperçois un Cavalier hors de sa place, qui crie de loin à ceux qu'il a laissez assis , *la proposition est fausse*. J'écoute , & je comprends qu'il parle du Systeme de Copernic. Je m'approche de nouveau ; & prêtant l'oreille à chaque table , j'entens que l'on s'entretient à celle-ci de Theologie , à celle-là de Mathematiques , à cette autre d'Eloquence , à cette autre encore de Poësie & de Traductions ; je n'en vois pas une où la matiere & les sujets que l'on y traite ne soient differens.

Surpris de la nouveauté du spectacle, je m'imagine être dans l'Attique, vivre du temps de ces anciens Sages de la Grece, & voir les Disciples de Zenon, ou ceux d'Aristote sortans de l'Ecole , attroupez , les uns sous un por-

## 24 DE LASSEMENTS

tique ; les autres sur un Peron ; d'autres , dans le coin d'une Salle , & là disputer entr'eux sur la Leçon que leur Maître vient de leur faire.

Edifié de tant de sagesse , je commence à croire que les hommes sont devenus meilleurs , & que les premiers temps sont revenus. Car qui ne diroit qu'ils viennent dans un lieu comme celui-ci , pour toute autre chose , que pour ce qu'ils y font ?

Un homme qui me connoît arrive comme je fais cette reflexion , & me demande ce que je fais là. J'admire , lui dis-je , la sagesse de tous ces hommes qui n'écoutent & ne s'entretiennent que de bonnes choses.

Bon , me répondit-il , ces gens vous paroissent sages parce qu'ils parlent de sagesse. Est-il rien de plus commun que cette espece de vertu ? Ecoutez raisonner

sonner la plûpart des hommes, ils vous surprennent & vous enchantent par leurs discours, voïez-les agir, c'est toute autre chose : Peut-être est-il plus aisé de bien parler que de bien vivre, continua-t-il ; mais rien n'est plus ordinaire que ces Catons qui prêchent l'abstinence & qui vivent en libertins ; après tout, il n'y a qu'à avoir de la patience avec eux pour les connoître. Ils prennent toujours soin de vous détromper des préventions que vous tenez bien plus souvent de la bonté de vôtre cœur & de vôtre esprit, que de la parfaite connoissance que vous avez de ce qu'ils sont.

Ceux que vous voïez là, interrompit-il, sont tous distinguez par quelque talent. Ils parlent de tout, de Morale, de Phisique, de Medecine, de Politique, d'Histoire, de Theo-



26 DE' L A S S E M E N T S  
logie , de Jurisprudence , d' A G-  
tronomie , de Mathematiques  
& de belles Lettres. Le secret  
feroit d'en accorder seulement  
quelques-uns avec eux-mêmes ,  
sur deux propositions sembla-  
bles , dans deux matieres dif-  
ferentes.

Ce n'est pas aussi que tous  
aïent étudié celles dont ils par-  
lent , ni qu'ils aient lû aucun  
des Livres qui les traittent :  
mais qu'est ce que cela fait à la  
question ? Ils parlent toujourns,  
& ne veulent que parler. Le na-  
turel des François est de parler  
de tout , & de ne sçavoir rien ;  
& la plûpart de ces Messieurs  
sont les meilleurs François du  
monde. Adieu ne plaise néan-  
moins , que je confonde per-  
sonne , il y a là grand nombre  
de gens habiles qui peuvent par-  
ler sur le champ & avec beau-  
coup de solidité sur différentes  
matieres.

Celui-là, par exemple, est connu par son érudition, il sçait les Peres, l'Écriture sainte, la Theologie, les points secrets de la desunion des Protestans; il est couché sur l'Etat.

Celui-ci est protégé par son merite, & s'est fait connoître à la Cour par une Tragedie où il a representé un grand Prince avec de plus grands Princes: homme plein de feu, d'imagination & de satyre, il se fait craindre de qui ne l'aime pas, & se fait aimer de qui le connoît.

Cet autre remplace Corneille, console de la perte de Racine, Prime sur la Scene, & ne sçauroit plus être loué que par sa modestie.

Celui-ci est un bel esprit, qui a soin par sa memoire & ses recueils de faire vivre malgré eux, la plûpart de ceux-mêmes

28 DE' LASSEMENTS

qui voudroient mourir. Homme amusant , & toujours nouveau , enflé de la substance d'autrui ; mais plein de goût , & sur le jugement duquel on peut dire d'une bonne chose , qu'elle est bonne.

Celui-là aussi naturel qu'Anacreon , estimé par sa Poësie lyrique , est recherché des Musiciens ; son stile aussi doux que celui de Tibule , & aussi galant que celui d'Ovide , fait oublier Quinault en quelques endroits ; par tout regretter Lully ; & ne passe l'un , que parce que l'autre lui manque.

Cet autre que vous voïez à côté , est un Astronome païé pour l'être. C'est pour le siecle où nous sommes , vous en dire tout le merite.

Celui-là est un homme poli ; delicat au dessus de sa naissance , sentant ses forces ; Connû

par cent jolies choses , sur tout par une Comedie , où il a joiué le caractere du monde qui plaît le plus : celui des gens qui sçavent vivre ; celui qu'il a lui-même , & qu'il est quelquefois bien aise de trouver chez les autres.

Cet autre , enfin , a qui la nature n'a pas eû le temps de garnir le menton , a été fait , pour ainsi dire , avant son corps. Il a fait mentir le Proverbe , & justifié par des productions heureuses & aplaudies qu'elle est encore dans sa premiere force , & que l'on peut trouver dans le premier âge de quelques sujets, le discernement & la vertu qu'elle accorde à l'âge avancé.

Les tables autour desquelles ils sont assis , sont comme autant de Tribunaux qui ont chacun leurs Presidens , dont ils

30 DE' L A S S E M E N T S  
changent plusieurs fois le jour,  
suivant l'inquiétude & l'agita-  
tion de l'esprit de celui qui y  
préside. Ils n'ont pas tous la  
même autorité , ni les mêmes  
maximes à beaucoup près ; mais  
ils ont tout au moins cela de  
commun , que la juridiction  
des uns & des autres finit avec  
la Sceance , & ne passe pas la  
table.

Là , viennent se rendre re-  
gulierement deux fois le jour  
ces heureux faineans de la Ville,  
ces gens embarrassés d'eux-mê-  
mes qui ne sçavent que faire ,  
qui n'ont jamais rien fait, & qui  
feront la même chose toute leur  
vie. Le premier venu , selon le  
degré d'étourderie qu'il a reçu  
du Ciel , y propose la question,  
s'opiniâtre , jargonne , juge ,  
décide , & ne s'en tire que com-  
me Arlequin de dessus le Thea-  
tre , avec les étrivieres.

Le plus mauvais Poëte , & l'Orateur le plus froid y sont écoulez ; peu à la verité les admirent , & tous s'en moquent : mais c'est en cela qu'on les trouve encore plus honnêtes que d'autres qui ne veulent pas mesme se donner la peine d'en rire ; de sorte que chacun passe là en revûë & fournit à la conversation à ses dépens. Les sçavans y parlent peu , & ignorent tout ; les étourdis sçavent tout & y parlent touûjours ; les plus sages écoutent tout , & ny disent mot.

De ce côté vous voïez la table des Theologiens , celle des Poëtes , des Philosophes & des Naturalistes ; de l'autre , celle des Jurisconsultes , des Orateurs , des Astronomes , & des Medecins.

Où est donc , interrompis-je ; celle du Marchand , celle où

l'on boit ? car sans doute, il ne gagne pas sa vie à de si beaux entretiens. Vous ne l'entendez pas, reprend mon homme, tout ceci est plein de mysteres. Quelqu'établi pour lui & pour vendre des liqueurs que vous paroisse le Marchand, il n'est que le Receveur de ces Messieurs, qui s'y debitent eux-mêmes en gros & en détail : c'est une Enigme, il faut vous l'expliquer.

La plûpart des personnes que vous voïez, se sont fait un nom celebre par leurs Ouvrages. Comme on sçait dans le monde qu'ils se rendent ici à certaines heures, & que là ils se donnent en spectacle à qui veut les voir, la curiosité y conduit une partie de ceux qui y viennent. Quelle apparence alors, d'entrer dans un lieu destiné pour debiter des rafraï

chiffemens & des liqueurs, sans en prendre quand on n'y est jamais venu ? on n'oseroit. L'on commence donc par en demander : les jours suivans on est si honteux de paroître pour écouter, que l'on recommence. La dépense continuë, & ne cesse ordinairement, que lorsqu'on croit avoir acquis le droit d'Ancien ; c'est à dire le droit de venir ici regulierement deux fois le jour prendre sceance parmi les habiles, & y boire même sans païer.

De cette maniere le Marchand, sous le nom de rafraichiffemens debite les conversations de ces Messieurs ; & ceux qui veulent en avoir le plaisir l'achètent sous le pretexte des liqueurs, qui ne sont plus que pour la ceremonie.

Ainsi vont toutes choses dans le monde, ajouta-t-il. La plû-



34 DE' L' A S S E M E N T S  
part de celles que l'on y voit ;  
ne sont faites , que pour déro-  
ber la verité de celles que l'on y  
cache ; tout gît en pretexte &  
en apparence parmi les hom-  
mes. Le grand secret est d'en  
avoir de plausibles & qui les  
amusent ; & les plus naturels  
sont ceux qui reussissent le  
mieux , & qui sont le plus de  
dupes.

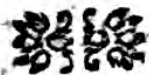
Vous prétendez donc , re-  
pris-je , que ceux qui viennent  
ici sont les dupes de ceux que  
j'y vois ? Oüi , me répondit-il,  
s'ils y viennent pour écouter  
toujours la verité & de bonnes  
choses.

Tout ce que l'on peut vous  
dire de plus certain , c'est que  
de semblables lieux sont d'un  
grand secours à la Republique,  
& à quelques Citoïens ; ils dé-  
livrent celle-là de quantité de  
faineans qui pourroient lui nuire.

re , & occupent une partie  
ceux-ci , qui bien souvent ne  
sçauroient que faire.

Mais il en est ainsi de tous  
les hommes. Quelques-uns pas-  
sent leur vie à faire du mal ,  
une plus grande partie à ne rien  
faire , & tout le monde à faire  
une de ces deux choses.

Reposons - nous , aussi-bien  
n'est-on pas éloigné d'ennuier  
le Lecteur quand on commence  
à s'ennuier soi-même. S'il veut  
me suivre je reprendrai demain  
ma narration où je la laisse. Je  
donne pour cela rendez-vous ,  
au même endroit , à mon cama-  
rade.



## CHAPITRE III.

*Continuation du précédent.*

**M**E voici au lendemain & au rendez-vous. He bien, me dit mon homme en m'abordant , ferez-vous aujourd'hui de ceux qui paient la conversation & les chandelles ? Volontiers , lui dis-je ; en attendant satisfaites moi sur une difficulté.

Comment fait cet Etranger qui a attiré tout Paris par sa magnificence ? ce ne sont pas assurément les belles conversations qui le soutiennent : Sa boutique cependant est comme un Palais enchanté , l'or , le marbre & les glaces y sont étalez de toutes parts. Une porte artistement construite , ornée

de quantité de festons & de figures dorées en bas relief, frappe la vûë des passans, & semble par son éclat les inviter à lui rendre visite. De gros caractères d'or paroissent au dessus & vous apprennent le nom de celui qui l'habite. Vous ne le voiez point à l'entrée, comme quantité d'autres de sa profession, s'abbaisser jusqu'à venir vous accüeillir & vous faire carresse, Une enfilade d'appartemens où l'on arrive par un portique, & des anti-salles, le mettent à couvert du bruit de la ruë & ses passans. Vous le trouvez ensuite dans une espece de Contoir fermé en rond, assis comme sur un trône, d'où il ordonne à quantité de ministres crasseux, qui ne vont & ne viennent que par ses ordres : d'abord tant de gens abordent, que cinq pieces de plain pied

38 DE' LASSEMENTS  
ne fussent plus , on y est trop  
ferré. Le Marchand pour rece-  
voir son monde , est obligé de  
percer la muraille de son voi-  
sin , qui pour se trouver lui-  
même trop pressé , & se mettre  
au large , fait de son côté un  
trou à la Lune.

Helas ! reprend mon homme,  
c'est l'effet du mauvais exem-  
ple. Ce pauvre voisin l'avoit  
devant lui, il s'y est laissé tenter:  
mais encore , repris-je ; car  
vous vous êtes engagé à m'in-  
struire ; qu'elle est donc l'in-  
trigue & le sçavoir faire de cet  
Etranger ? qui l'a élevé à cette  
magnificence , & de quoi se sou-  
tient-elle ? La belle demande :  
Vous, moi, & mille autres qu'il  
a dupez avant nous , lui don-  
nent tous les jours le moïen de  
le faire encore.

Cet Etranger étoit au delà  
des Monts ; tant que la guerre

à durée il y est resté ; elle lui produisoit des hommes tels qu'il les lui faut. La paix est venuë à se conclure , ils se sont retirez & il les a suivis: Que pouvoit-il faire de mieux parmi ses compatriotes ? on n'attrape qu'une fois les gens d'au delà les Monts , si l'on fait tant que de les attraper ; mais dans ce pais-ci, bons dieux ! les dupes se relevent les unes les autres ; on n'y sçait pas profiter des sottises d'autrui. Tout se perd dans la foule ; une sottise y est cachée par une autre , cette autre, par une plus grande , & celle-là enfin par une éclipse qui enrichit souvent celui qui sçait la faire à propos.

J'avouë , lui dis-je , que rien n'est plus commun que ces sortes de transmigrations dans le monde ; a-t-on fait faux bon dans un lieu , l'on étale dans un

40 DE' LASSEMÉNTS  
autre où l'on est moins connu ,  
les dépouilles des malheureux  
que l'on a faits ailleurs : & ce  
qu'il y a de merveilleux , c'est  
qu'on diroit que ces dépouilles,  
loin de faire fuir les Pigeons ,  
comme l'on dit, ont de même  
que certaines herbes , la vertu  
de les attirer , & d'en dépeu-  
pler le voisinage.

Vous y voilà , me dit mon  
homme ; on vient de si loin ,  
qu'on a souvent tout le temps  
de s'accréditer, de faire des em-  
prunts & de s'esquiver avant le  
terme. Il ne faut pour cela qu'  
ouvrir une grande Boutique , y  
faire beaucoup briller une pe-  
tite dépense ; paier d'abord si  
comptant que mille dupes vien-  
nent s'offrir & s'y prendre ; car  
c'est à qui fera la plus grande  
sottise. On entre ensuite dans  
un grand détail , on agit , on  
compte , on fait sa bourse , &  
en

en un mot quand elle est plaine, on leve le piquet un beau matin, que les Marchands sont encore endormis.

Et la Justice, lui dis-je ? quelle simplicité, la Justice ! Vous êtes encore dans l'erreur du vieux monde. Cette crainte étoit bonne du temps passé, que la mauvaise foi ne trouvoit point d'azile parmi les hommes : alors il falloit aller bien loin pour être à couvert de la rigueur des Loix. Toute la terre pour punir une injustice, n'étoit qu'un même climat. On ne connoissoit point ces retraites honteuses où le vice fait nargue à la vertu, & où les criminels composent & se rendent maîtres de la Justice.

Jupiter l'hospitalier n'avoit encore vû dans son Temple que des malheureux. Aucun scele-  
rat n'avoit osé en approcher :

D



42 DE' LASSEMENTS  
loin d'y trouver la protection  
qu'il y eût cherchée , il y eût  
rencontré la vengeance & les  
châtimens qu'il fuioit.

N'avez-vous point entendu  
parler , interrompit-il , d'un cer-  
tain canton scitué au Nord de la  
Ville , où l'on dit que le bien  
d'autrui est en sureté , & où  
Themis n'a jamais mis les pieds ;  
c'est le lieu de Paris le plus seur,  
où il y a cependant le plus de  
voleurs. Les places y sont rete-  
nuës d'une année à l'autre : on  
s'y succede ; & bien loin que  
l'on se fasse une affaire de l'ha-  
biter , dans l'opinion de quel-  
ques habiles , c'est politique ,  
& sçavoir son monde que de s'y  
ménager une retraite. Qui se  
voit pressé n'y a pas mis les  
pieds qu'il est au large ; tel au-  
tre qui eût languï dans le mon-  
de toute sa vie , y a si bien mé-  
nagé sa banqueroute , qu'il est

en état de la faire faire à son voisin.

Là viennent se rendre tous les jours une infinité de gens de toutes les conditions. Le Marchand, l'homme d'affaires, l'Officier & l'homme de Robe. Ils y sont mal logez, & plus chèrement que par tout ailleurs : mais ils ont le plaisir de s'y voir encore plus au large qu'autre part, avec l'agrément de maîtriser ceux, dont naturellement ils devroient dépendre.

A voir ce Canton, on diroit d'une République indépendante au milieu d'un Gouvernement despotique, où il est permis aux Republicains de violer impunément les Loix de la Justice & du Prince, pour accommoder leurs affaires.

Quoique cette République n'ait point de Loix particulières,

44 DE' LASSEMENTS  
res, elle ne laisse pas d'avoir ses  
Milords, & un Juge que l'on  
peut flechir par des présens,  
comme les autres. Ce Juge a le  
soin d'entretenir la paix & la  
police parmi les Republicains,  
de juger des differens qui sur-  
viennent entr'eux; & c'est or-  
dinairement, de deux coups de  
poings quel est le plus fort?  
car les autres disputes y sont ra-  
res: Ce lieu à le secret d'adou-  
cir l'humeur de ceux qui l'ha-  
bitent. Il a même tant de char-  
mes pour eux, que peu se pas-  
sent d'y revenir, quelque sejour  
qu'ils y aient fait.

Là, chacun à l'exemple de  
son confrere, se défait de sa  
fierté naturelle, & fait amitié  
au premier venu. Le rang, la  
naissance, les Emplois, tout y  
est oublié. Les connoissances y  
font du soir au matin; & les  
confidences, dès qu'on se con-  
noît.

Ce n'est pas que parmi beaucoup de fripons qui s'y retiennent, il ne s'y rencontre toujours quelque innocent malheureux, que le sort persecute : mais parmi un si grand nombre de coupables, à peine, à les parcourir l'un après l'autre, en trouveroit-on un seul, que l'on pût renvoier comme ce forçat, qui aiant avoué ses crimes, fut délivré de la chaîne, dans la crainte qu'il ne corrompît ses camarades, qui se disoient les plus honnêtes gens du monde.

Vous voiez ce Partisan qui en est sorti depuis quelques années, ajouta mon homme, pour me faire remarquer une livrée jaune ; le voilà en carosse, il alloit à pied auparavant. Ah ! de grace, m'écriai-je, ne l'insultez pas, il est de mes amis, & il a le cœur si bon, qu'il

46 DE'LASSEMENTS  
n'a rien à lui , qui ne soit à  
eux.

Quittons le dialogue , pour  
entrer dans une autre maniere  
d'écrire : changeons de teze ,  
& parlons , si cela se peut ,  
moins en general de tout le  
monde. Les Chapitres en se-  
ront plus longs; mais on pourra  
les lire à plusieurs reprises , ou  
abandonner tout à fait le Li-  
vre.

---

#### CHAPITRE IV.

*Des hommes , & de leurs diffé-  
rens caractères.*

**R**ien n'est plus louïable que  
les hommes à ne les regar-  
der que par les dehors. Ils sont  
affables , ouverts , caressants ,  
tendres , genereux , fideles ,  
desintereſſez & bons amis. Il y a

même une Contrée dans le monde où ils excellent en vertu, en politesse & en sçavoir vivre. On ne voit là aucun de ces vices qui dégoutent par tout ailleurs de la société, ou qui la font craindre. Tout y est riant, l'air, les ajustemens, le langage & les manieres. Les femmes y sont fidelles à leurs maris, & les maris à leurs femmes. Ils sont tendres & respectueux envers le sexe, & pour leurs enfans ; dévoüez au merite, à la vertu, à la Religion, & à la grandeur du Prince. Le mal est que de si belles choses ne sont qu'au dehors ; & que la plûpart ont encore plus, de quoi rebuter un bon esprit, que de flateuses apparences qui trompent.

Bien des Courtisans sont de la nature de certains vers qui brillent beaucoup dans l'obscurité, & qui sont moins que rien au grand jour.

J'admire cependant, que des pieces souvent mal assorties, presque toujours en desordre & contraires les unes aux autres dans leurs veuës & dans le mouvement puissent conserver dans le public un si bel ordre, des airs & des manieres si prévenantes. Tel qui vient au devant de vous & vous aborde d'un air gracieux, sort de vous rendre un mauvais office auprès du Prince. Telle femme aussi qui flatte & caresse son mari devant le monde, ne craindroit pas tant de l'empoisonner, que de paroître ne l'aimer pas.

¶ Les hommes sont comme ces arbres dont on ne connoît bien la vertu qu'en les dépoüillant de leur écorce. Il y en a dont l'écorce est bien amere : mais en récompense le dedans est quelquefois plein de douceur.

D'autres

D'autres ne sont doux que par les dehors ; le dedans est plein d'amertume ; & la plûpart des femmes leur ressemblent. Ce sont des moutons par les dehors, & des megeres au dedans & dans leur domestique.

Ces premiers hommes sont comme ces remedes amers à la bouche & utiles à la santé. Ces autres , comme ces poisons agréables , qui envoient un homme en l'autre monde en lui donnant du plaisir.

Je pourois étendre le sens de mes comparaisons ; mais il faut laisser quelque chose à faire au Lecteur. C'est quelquefois un art , de ne pas tout dire. Chacun met de son esprit à entendre une chose qui paroît avoir deux sens ; & alors elle en est bien meilleure. Un Auteur dit ainsi souvent , sans y penser , mille jolies choses qui ne lui sont



## 50 DE'LASSEMENTS

jamais venuës en idée.

¶ C'est aussi tout le mauvais ; comme tout le merite de certains Ouvrages que d'être obscurs , ou susceptibles de quelques applications ; car je tiens tout au moins la chose égale , qu'elles viennent aussi-tôt du Lecteur , que du discours & de l'intention de celui qui a écrit. Ceux qui ont de l'esprit en trouvent par tout, sans en chercher , ceux qui n'en ont point n'en trouvent jamais, quoiqu'ils en cherchent. Il y en a , qui pour faire voir qu'ils en ont, se donnent la torture pour imaginer des chimeres , qui font tort à d'honnêtes gens.

¶ Combien d'excellens Ouvrages ont péri, ou sont inconnus faute d'interprètes ; je dis de lecteurs oisifs & mal intentionnez ? Combien vivent par le même moïen , qui n'ont pas

merité d'être imprimez ?

¶ C'est la même chose pour le peuple , qu'un Ouvrage qui sort des mains d'un homme d'esprit, & un Ouvrage qui en porte le nom. Il en est à peu près , à cet égard , comme de ces pieces de monnoie , qui ne seroient pas d'un grand cours dans le monde , sans la figure du Prince qu'elles représentent.

¶ Un Livre épais d'un travers de doigt , que l'on vend publiquement chez le Marchand , & dans lequel on n'avoit encore rien trouvé de dangereux ni qui pût être tiré à conséquence , devient mauvais par la disgrâce de son Auteur : Il étoit oublié, & presque inconnu sans cette circonstance, elle lui manquoit pour le faire augmenter de trois Volumes. S'il est défendu, il est plein de mysteres

**DE L'ASSEMBLEMENTS**  
& de choses hardies; le Public à qui on le dit, croit les y voir, se persuade fort qu'elles y sont, ne les y a point vûës, mais se les imagine, & les tient pour écrites. De toutes les choses de la vie que l'on sçait, bonnes ou mauvaises, inutiles ou nécessaires, la plûpart des gens s'en cachent la moitié pour se tromper eux-mêmes.

Il faut l'avoïer, il y a des destinées terribles qui ne se bornent pas a la seule personne qu'elles regardent. Elles ont une étendueë presqu'infinie, elles attaquent ses parens, ses amis, sa famille, ses Ouvrages, & tout ce qui vient d'elle. Elles influent sur tout, & leurs influances sont presque touïjours mortelles. On en est rarement quitte pour une faignée.

Que le pouvoir qu'ont les

Grands de regler l'opinion & les sentimens du monde doit les flatter ! ils font des hommes tout ce qu'ils veulent , & comme des pieces de monnoies : ils les haussent & les rabaissent , on les reçoit selon leur cours , & rarement selon leur merite. Nous ignorons trop pour le connoître les impressions secretes que fait sur nous la faveur ou la disgrâce.

¶ Il y a des choses qu'il faut voir de ses yeux , & dans un certain point de vûë pour en bien juger. Les hommes font dans ce rang. L'on dit tant de bien des uns , & tant de mal des autres , que , s'il n'est pas permis d'en douter , parce que ce sont quelquefois des gens de poids qui en parlent , du moins ne sçauroit-on tout à fait renoncer à son propre jugement sans quelque foiblesse. On parle

34 DE'LASSEMENTS  
on médit en l'absence de quantité de gens qu'on n'oseroit blâmer quand ils sont présens, ils auroient la liberté de se défendre & de se justifier, & c'est ce que l'on craint. Lorsqu'ils sont loin, la medifance, comme l'imagination, grossit les objets, & vous représente un Pigmée, comme un Elephant, & un homme ordinaire comme un grand ou un méchant homme : de prés, c'est moins que rien ; le bon & le mauvais tout se dissipe : l'on est obligé de travailler sur d'autres idées ; l'on a affaire à un autre homme, & quelquefois si différent du premier, que tout disparoît jusqu'à la figure.

Mais qui est-ce qui juge ainsi par soi-même, sans avoir rien à craindre de ses préventions ? le dirai-je, presque personne n'est capable de porter un jugement bien sain sur la plû-part

des choses de la vie ; on en parle, comme on en entend parler, & presque tout le monde en parle mal. Une forte raison pour croire & pour dire une chose, est de sçavoir bien des gens qui la croient ou qui la disent. On adopte ainsi les opinions populaires. Une erreur ancienne, passe pour une vérité constante ; on pend un homme dans cette bonne foi ; & on le dépend ordinairement quand il est mort.

Me trompai-je ? n'y auroit-il pas encore une espece de paresse à croire si legerement tout ce qu'on dit de bien & de mal dans le monde ? L'on a plutôt fait, je l'avouë, d'être credule, que d'examiner les choses par soi-même ; il en coûte moins, & on se laisse aller. Il y a en cela (il faut que je le dise) un avilissement bas de son propre hon-

36 DE'LASSEMENTS  
neur, qui me fait méconnoître  
l'homme dans son amour pro-  
pre, si je ne fais reflexion, que  
souvent ce sacrifice de ses pro-  
pres lumieres retombe sur lui ;  
par les agrémens qui lui revien-  
nent de sa complaisance pour  
les autres : mais peu de gens ont  
un amour propre si éclairé ; &  
c'est faire honneur à bien des  
bêtes qui raisonnent ; ou qui  
agissent à l'avanture , de  
leur donner une délicatesse ,  
dont même bien des gens d'es-  
prit ne sont pas capables.

¶ L'esprit de faire valoir un  
talent vaut souvent mieux que  
celui de le posseder. C'en est un  
autre, où il faut veritablement  
moins de goût & de capacité ;  
mais plus de connoissance du  
monde & de reflexion sur les  
mœurs.

Combien de gens par exemple,  
ont eû, & connu inutilement le

même remede, que cet Etranger qui s'en est enrichi, pour n'avoir point scû trouver comme lui le secret de le mettre en œuvre ; & de l'apliquer même indifféremment, à toutes sortes de maladies sans les connoître.

¶ Cet autre homme qui a paru sur l'orison avec un talent singulier, à d'abord été couru de tout le monde, il n'étoit fête que de son travail, six mois après il est mort de faim, d'autres maîtres se sont enrichis pendant huit ans de ses Ouvrages, qu'on n'a cessé de trouver bons qu'entre ses mains. Les hommes ne veulent pas tant de bonne foi. Une chose trop naturelle les dégoûte : il leur faut partout du mystere ; & quoiqu'ils en disent, on fait rarement bien ses affaires avec eux, si l'on fait tant que de n'en être pas la dupe, lorsqu'on ne les aide pas à se



58 DE'LASSEMENTS  
tromper ; car ils veulent l'être.

On ne finiroit point sur le chapitre des préventions, tout en est rempli ; on ne voit, on n'entend, on ne juge que par elles : c'en est même une, selon quelques Philosophes, de croire que l'on vive & que l'on ait faim.

¶ Le public s'est fait une idée de *Zostris* sur les choses extraordinaires qu'il en a entendu dire il paroît un homme que l'on n'avoit point encore vû, & il échape à quelqu'un de dire c'est *Zostris* : c'en est assez pour le faire croire. Le public a déjà remarqué dans ses traits, dans son air, dans sa phisionomie, tout ce que *Zostris* à jamais fait de mal. On ne sent pas encore la haine & l'antipatie que de pareilles découvertes produisent ordinairement ; mais on les excite : & l'on se fait ainsi, malgré

la nature qui tend au vrai, des affections & des haines quelquefois plus fortes, & toujours plus injustes que les naturelles qui sont encore à craindre.

Il en est tout le contraire d'un autre homme que l'on croit mort. Il a beau paroître au grand jour, se montrer au public, se donner en spectacle à tout un Roïaume, nommer & reconnoître à la voix ses amis & ceux qu'il a fréquentez étant jeune, il est mort; le public a pris son parti & le veut croire. Un Arrêt solennel après d'exactes perquisitions, ne le desabuse pas. Il aime mieux accuser de cabale ou d'injustice ceux qui les ont faites, & qui ont dit c'est le vrai *sozie*, que de revenir de son premier jugement: ceux du public sont irrevocables. Il les porte ordinairement sur la première chose qui le frappe, & la pre-

60 DE'LASSEMENTS  
miere chose ordinairement, est  
celle qui trompe.

¶ J'entens dire de Merphise,  
il a gagné par son coup d'es-  
fai, les bonnes graces & l'ap-  
probation du Prince, a com-  
mencé par où un habile con-  
fommé dans la science des no-  
tes a fini. Les aventures d'un  
Grec dont le nom est connu  
dans toutes les Gaules, lui ont  
fourni la matiere d'un second  
Ouvrage qui n'a pas moins  
réussi que le premier. Merphise  
s'est depuis reposé comme un  
vieux Athelette, & a laissé un  
vuide entre lui & lui-même,  
pour ainsi dire, où quantité de  
petits Ouvriers sont venus é-  
choïer, & travailler autant à sa  
propre gloire, qu'à s'enfvelir  
eux-mêmes sous leur ruïnes : Il  
y a bien plus d'art à sçavoir  
placer certaines actions de la  
vie, qu'il n'y a d'habileté à les

faire. Leur succès dépend souvent du temps & de la saison, plutôt que de leur mérite.

Un habile homme doit savoir aussi le rang de ses intérêts; & les conduire chacun dans son ordre : mais il arrive souvent que nôtre avidité trouble cet ordre. L'on court après tant de choses à la fois, que pour trop desirer les unes, qui ne sont pas toujours les plus utiles, on perd les agréables, & les nécessaires qu'on n'auroient pas manqué d'obtenir.

¶ Un ancien\* l'a enseigné par un Apologue. Il ne faudroit jamais avoir qu'un objet, un sot qui a un bût & qui tend à quelque chose, fait plus de chemin qu'un habile qui s'applique à remarquer dans sa route ce qui s'y trouve de curieux. C'est ici sur tout, le portrait des gens de

\* Esope dans la Fable du Chien.

## 62 DE' LASSEMENTS

Lettres , que mille spirituelles bagatelles amusent , pendant que des hebetés s'enrichissent , & se mettent au large ; à faire utilement de grandes fadaïses. De sorte que l'on peut reprocher à ceux-là , avec quelque sorte de raison leur indigence, ne tenant qu'à eux de s'en mettre à couvert en changeant d'objet. L'utile du temps passé est devenu l'agréable de celui-ci. Il y a long - temps que la fortune a fait le bel esprit *Capot*. Il faut du bien pour entretenir cette vie douce & laborieuse , que demande l'étude des belles Lettres. Il n'y a que les Dieux qui puissent la procurer ; & dans le siècle où nous sommes , il y a de ces Dieux moins que jamais. Un bon esprit revient , du goût de ces agréables , mais inutiles bagatelles , à des occupations plus sc-

rieuses & plus utiles.

¶ Ce qu'on appelle un homme d'esprit, dans le monde, c'est un homme qui ne sçait ni la Fable, ni l'Histoire, ni les Anciens ; mais qui connoît les gens de son temps, & qui sçait conter ; qui est sans naissance, sans éducation, sans mœurs, sans politesse & sans sçavoir vivre ; mais qui a sçû faire ou qui fait sa fortune ; qui sçait en un mot, le moien de s'approprier habilement par toutes sortes de voies le bien d'autrui. Voilà les hommes que l'on recherche, que l'on estime, & a qui toutes les meres veulent donner leurs filles en mariage. Tel en a tant épousé à la fois, qu'on est encore a juger quelle est sa femme. Le public l'a *in pecto*, comme les Juges, qui le prononceront quand elle sera morte.

#### 74 DE'LASSEMENTS

¶ Si un homme étoit obligé de rendre compte de toutes ses pensées, & qu'il fut capable de dire la vérité sur son sujet, rien ne feroit plus à mépriser que l'homme même. Combien de ridicule, d'extravagances, de fausses persuasions, de projets chimeriques lui passent par l'esprit dans un seul jour ? Il n'y en a point de si sage, à qui il n'arrive de tomber quelque moment dans ces foibleffes ; mais ce n'est que pour des momens qui passent comme des nuages qui s'élevent de la terre & que le Soleil dissipe. Un homme de bon esprit en devient plus humble & plus modeste ; il tend au grand homme. Un esprit médiocre s'en croit plus grand, & devient un fat. Le Soleil en lui, n'est pas assez fort pour dissiper les vapeurs qui s'élevent de sa propre misere ; & elles  
sont

sont si épaisses qu'elles la lui cachent.

¶ Il y a des gens qui sont riches, qui ont du credit, de la jeunesse, de la santé; rien ne leur manque que du mérite & de la vertu: mais que leur importe d'en avoir? ils ont le plaisir de s'en croire tant qu'ils veulent, & personne n'ose les contredire & les détromper; cela suffit pour le bonheur d'un sot. Il y a même bien des gens d'esprit qui s'en contentent.

D'autres sont si pleins d'eux-mêmes que personne n'y peut entrer. Ils sont au monde pour eux seuls. Ils s'aiment, s'estiment, & s'entretiennent seuls; ils viennent seuls au monde & en sortent de même.

Il y en a au contraire, de si remplis des autres, qu'ils ne sont pas un moment en toute leur vie avec eux-mêmes. Ils



boivent , mangent , dorment , parlent & habitent avec tout le monde , excepté avec eux. Ils font par tout , & ne font nulle part ; ils sçavent tout , & ne sçavent rien. Ils vivent long-temps dans cette ignorance , & meurent sans l'avoir appris. C'est de ces gens-là , sur tout , dont on peut dire qu'ils ne sçavent jamais quand ils meurent , tant ils connoissent peu quand ils vivent.

¶ Un paradoxe que l'on voit , & que l'on ne peut concevoir , ce sont certaines gens qui s'aiment par dessus toutes choses , & leurs plaisirs encore par dessus eux. Ils abandonnent tout pour en prendre. Ils les aiment tant , qu'ils ruinent leur santé & leurs affaires à force d'amour propre. Ils prodiguent , & dissipent tout , ils mangent leur bien & celui des autres , & ne

laissent pas avec cela d'avoir une  
 espece d'œconomie ; on ne leur  
 voit pas manquer une partie de  
 plaisir. Mais les plaisirs sont  
 chers & il en coûte pour en pren-  
 dre ; de sorte qu'ils ne sont pas  
 toujours feurs de rire jusqu'au  
 bout, si peu qu'ils vivent. Je ne sa-  
 che qu'une sorte de plaisir à bon  
 compte, qui est de médire : aussi  
 presque tout le monde se le  
 donne : Et il y en a qui le por-  
 tent si loin, qu'ils médisent  
 d'eux, quand ils n'ont plus rien  
 à dire des autres.

¶ On voit des hommes d'un  
 bon caractere, que de fausses  
 maximes & de petits scrupules  
 gattent & mettent infiniment  
 au dessous d'eux. Mysterieux  
 pour des bagatelles, on diroit à  
 les voir agir, que leur vie est  
 un tissu de crimes, tant ils  
 prennent soin de se cacher. On  
 veut les deviner, & c'est ce

qu'ils craignent; de sorte qu'on les devine presque toujours mal. Ils auroient plutôt fait de se laisser voir tels qu'ils sont : car on se montre toujours par quelque endroit , quoiqu'on fasse ; mais ils auroient peur d'y perdre , & ils perdent tout en ne se montrant point. Un train de vie simple, uni, & sans artifice, fait plus d'honneur & se remarque moins ; mais la plupart des hommes aiment encore mieux être soupçonnés , & qu'on les regarde.

¶ D'autres, sont comme cachez par eux-mêmes. Une naissance obscure, une fortune médiocre, une figure contrefaite , tout contribué , jusqu'à leur mérite , à les ensevelir. Ils ne parlent , ils n'écrivent , & ils n'agissent point , ils ne se mêlent de rien. Quelquefois le hazard les découvre malgré eux , & toutes les

précautions que leur modestie leur a fait prendre: mais c'est un hazard. Peu de gens sont exposez à ce chagrin. Les occasions d'en faire de cette nature sont mêmes rares; & quand elles se présentent, vous ne trouvez que de bons esprits qui ne veulent chagriner personne.

Disons la vérité; peu de gens ont du mérite, & sont assez modestes pour se cacher. De tous ceux qui en ont & qui ne s'ingèrent de rien, qui ne parlent ou qui n'écrivent pas, les uns s'en abstiennent par vertu, les autres s'en deffendent par politique, & quelques autres par raison; mais il y en a si peu dans les hommes, que presque tout le monde parle, écrit, & agit sans en avoir.

Oùï, le monde est plein de gens d'un mérite *mince*, j'allois dire sans les Critiques, d'un

70 DE'LASSEMENTS  
merite *rare* ; & je n'aurois peut-  
être pas mal dit ; car il leur ar-  
rive rarement d'en laisser voir,  
dans ce qu'ils font. S'ils  
leur échape par hazard en tou-  
te leur vie une seule bonne  
chose, ils la multiplient à force de  
la repeter & de la faire revenir  
dans toutes leurs conversations.  
Ils ne l'auroient pas remarquée,  
si d'autres gens ne l'eussent fait  
pour eux ; & ne s'étoient écrié  
en leur présence , *la jolie chose*.  
C'en est assez pour faire croire  
aux B. qu'ils ont de l'esprit. Ils  
vivent , parlent & incommo-  
dent tout le monde dans cette  
bonne foi. Des gens accoûtumés  
à trouver par tout du me-  
rite pour se donner souvent à  
eux-mêmes la réputation d'en  
avoir , les ont assurés qu'ils en  
ont. On les écoute, sur ces pré-  
ventions. Que leurs adulateurs  
sont heureux d'être prevenus ;

un sot, avec toute sa betise, ne  
sçauroit quasi venir à bout de  
les ennuier.

¶ C'est hazard que définir  
certains caracteres ; ce n'est ni  
la bonté, ni l'orgueil, ni la  
fierté, ni la betise qui les for-  
me. Ils sont si enveloppez, &  
en même temps, par tout si forte-  
ment les mêmes, qu'on ne sçauroit  
dire qu'une chose leur convien-  
ne plutôt qu'une autre. Sem-  
blables à ces composés, dont  
les alliances sont si parfaites,  
qu'on ne sçait ni les nommer,  
ni dire ce qu'ils sont. On a plû-  
tôt fait de les abandonner à  
eux-mêmes, & de dire ce qu'ils  
ne sont pas.

On ne sçauroit dire aussi de  
quelques autres ce qu'ils ne  
sont point, tant ils sont univer-  
sels ; ils se mêlent en même  
temps, de tant de choses à la fois,  
qu'on seroit embarrassé de dire

72 DE'LASSEMENTS  
au juste ce qu'ils font.

¶ Il me vient une idée sur la mort ; à combien de choses ne mourons nous pas dans la vie, & même dans un seul jour ? Nous mourons aux usages , aux coûtures, aux plaisirs , aux attachemens , à nos sentimens , & à la mort même. En verité, on devroit bien sçavoir mourir ! mais c'est une science abstraite dont on détourne les yeux. Il est même dangereux d'en parler à certaines gens. Et après tout , qu'est-il tant besoin qu'on leur en parle ? Ceux qui ne pensent point à la mort se trouvent au bout du compte aussi sçavans que ceux qui l'ont étudiée toute la vie ; car en un sens tout le monde meurt de même.

Reprenons nôtre matiere.  
Ces reflexions sont trop tristes.  
Tout ce qui ramene les hommes  
à leur

à leur état ; & leur destruction ; ne ſçauroit leur faire plaisir.

¶ Il y a des gens dans le monde que l'on mépriſe , dont on médit, & contre leſquels on eſt comme en uſage de crier. Ce ſont des fripons , des voleurs , des gens de neant, des ſcelerats. Ils le ſçavent , & ſe l'entendent dire ſans rien répondre ; ſemblables à ces gros dogues qui ne daignent pas ſeulement tourner la tête , ils laiffent aboïer les petits chiens , & font leur chemin. Quand ils l'ont fait , on vient les chercher , & ils parlent ; & ſi haut quelquefois , qu'ils vous font taire. On eſt alors trop heureux de les connoître , de les avoir pour patrons , d'être de leurs amis , & ſouffert à leur table , & de partager leurs plaiſirs. Le comble de la fortune , eſt d'entrer dans leur alliance.



¶ De tous ceux qui rendent L. G. D. A. coupables de mille injustices ; qui jurent , qui pestent , & qui les méprisent d'avantage , pas un dans l'occasion ne se trouveroit à leur place , assez de vertu pour faire mieux. Il est ordinaire aux hommes de blâmer la conduite de ceux qui s'élevent , & de souhaitter pouvoir faire de même , au hazard d'être blâmez.

Je le repete encore une fois , qu'on ne s'ennuie pas de me l'entendre dire ; c'est par lâcheté que l'on blâme la conduite de ceux qui s'élevent par leur industrie , il est ordinaire à presque tout le monde d'envier leur bonheur , & leur fortune , d'en souhaitter une pareille & de ne rien faire pour y parvenir. L'on n'acquiert rien sans peine ; sur tout , dans un siecle où quantité de gens de merite

En donnent quelquefois de tres-grandes sans rien gagner. J'avouë qu'il y a une bonne & une mauvaise destinée, qui met de la difference entre les hommes : mais il y en a peu qui soient hors d'état de se faire un établissement tel qu'ils le desirerent, ou du moins meilleur que celui où ils sont. La plûpart des malheureux & des fortunez, sont les Artisans de leur fortune, ou de leur malheur. Tout gît à bien connoître son état, & à quoi l'on est propre; de maniere, me dira quelqu'un, qu'il n'y aura plus qu'à vouloir pour s'élever ? Je l'avouë à ma honte pour couper court aux reproches que l'on pourroit me faire: mais quantité de gens veulent & ont besoin d'un autre qui agisse pour eux.

¶ Le Courtaou de boutique, faite de genie, fort de la ban-

**76 DE' LASSEMENTS**  
que où il n'a pû apprendre à  
connoître la difference du drap  
de Monnier , d'avec le drap de  
Castor , ni compter combien  
vallent sept fois quatre. Croi-  
roit-on que la finance lui con-  
viene , & qu'il ait tous les  
jours à compter combien un  
parti de six millions , où il est  
entré pour un sixième , doit lui  
produire à son Commis & à son  
Portier pour y gagner ; c'est un  
prodige , qu'on ne découvre  
qu'en temps de paix, lors qu'une  
Chambre de Justice est établie.  
Il y a un Heroïsme dans le  
vice , comme dans la vertu.  
Celui qui fait tant que d'y par-  
venir se met au dessus de la ri-  
gueur des Loix. Tel , avec de  
grands talens pour le crime , a  
volé assez de bien pour se sau-  
ver de la rouë , qui eût été pen-  
du à dix - huit ans , s'il n'eût  
été que médiocrement fripon.

Les supplices sont pour les malheureux & les mal-adroits, & presque jamais pour les habiles & les grands coupables. Les Atheniens punissoient tres-severement un voleur qui s'étoit laissé surprendre, parce qu'il n'entendoit point le metier dont il se mêloit. Ils combloient au contraire d'honneur & de gloire celui qui laissoit voir de l'adresse & de la subtilité dans son vol. Leur Juris-prudence, est chez nous toute revenueë a cet égard. Il faut dire aussi qu'il ne manque souvent à un grand fripon qu'un autre objet pour être un grand homme. Car dans le principe des Atheniens, c'est moins l'action qui fait le scelerat, que la maniere de la faire.

¶ Un malheureux, un coquin, un fripon & un scelerat, sont quelquefois quatre personnes que l'on rencontre dans une

78 DE' L A S S E M E N T S  
seule ; mais rarement. Un mal-  
heureux fait une mauvaise ac-  
tion d'une maniere basse, inhu-  
maine, & peut-être seulement  
parce qu'elle est mauvaise. Un  
coquin est lâche & timide ; il  
n'a ni courage ni fermeté ; un  
fripon semble agir de tête, &  
avec esprit: peut-être aussi qu'un  
scelerat n'est qu'un coquin, un  
fripon & un malheureux, dans  
un même homme.

¶ Il y a des hommes qui doi-  
vent plus à la bonne opinion  
que l'on a d'eux, qu'à leur pro-  
pre merite. Il y en a d'autres  
qui doivent tout à leur amour  
propre ; & ils lui doivent tant  
qu'il leur tient lieu de tout le  
monde.

¶ On dit d'un sot qui se con-  
noît, c'est un bon homme. La  
médisance ne va pas plus loin,  
Il semble qu'on ait de la peine  
à insulter à un homme que l'on

voit se rendre justice. Cette retenue vient-elle de la bonté des hommes, ou ne sont-ils retenus & moderez que parce que personne ne contredit leur opinion? cela n'est pas fort difficile à démêler; à en juger par le cœur humain, tant que rien ne pique nôtre jalousie & nôtre amour propre, & que tout sert au contraire à le flatter, nous aimons & nous menageons ce qui l'entretient: de là, cette inclination pour les bonnes gens, cette confiance que l'on prend en eux, cette indulgence & cette discretion que l'on a pour leurs deffauts; & en un mot, toute la bonté qu'on leur témoigne. La plûpart de nos vertus ne sont que des vices deguisez, qui nous font méconnoître aux autres, & souvent à nous-mêmes.

Rien au contraire, n'est plus insupportable ni ne revolte tant

## 80 DE' LASSEMENTS

l'amour propre ; qu'un sot qui se croit du merite. C'est un monstre en fait de bêtise ; il est inquiet, decisif, présomptueux, haut à la main & plein de lui-même. Avec tous les ridicules que lui donne sa vanité , je m'étonne qu'elle ne lui ôte celui de croire qu'on s'entretienne de lui & que l'on en parle.

¶ Il y a des gens comme cachés par eux-mêmes ; ils n'ont ni fortune , ni naissance , ni protecteurs , & ils ont trop de merite pour aller loin. Un naturel timide & un peu de vertu, les dérobent au public & à eux-mêmes.

Enfin , de tous les caracteres que l'on peut peindre , il n'y en a point qui n'ait deux faces, & peut-être trois. Ce ne sont pas seulement les gens d'un certain canton du Roïaume , qui ont plusieurs issuës, & plusieurs

Sorties. Tous les hommes sont comme ces étoffes changeantes qui ont un envers & un endroit. On peut les prendre en divers sens , d'où dépendent presque toujours les divers jugemens que l'on en porte. Les uns les regardent obliquement & par côté, & ne les voient qu'à demi ; d'autres les voient de travers , & ne les voient jamais bien : il y en a , à qui ils échappent pour les considérer de trop près. Il faut les prendre dans certains points de vûë & à diverses reprises pour les attraper. Ce n'est pas l'étude d'un jour , ni d'une année. Il y faut passer sa vie , & la plus longue même n'y suffit pas. Comment suffiroit-elle , à plus forte raison , à connoître un sexe tout à fait indevinable.

¶ Sçavoir les femmes par cœur la belle phrase ; & que c'est dire





82 DE'LASSEMENTS  
des choses en peu de mots ! nul  
n'a pû se vanter de posséder à  
fonds cette science. Il y faut de  
la pratique & de l'usage. Es-  
saïons néanmoins à y déchif-  
frer quelque chose : à force de  
parler , on rencontre quelque-  
fois.

---

## CHAPITRE V.

*Des femmes , & de leurs ma-  
nieres.*

**Q**UE dire des femmes ? la  
matiere pourroit - elle  
manquer ? leur langue seule four-  
nirait à plusieurs Volumes.  
Comment se taire , tant qu'elles  
parleront à tort & à travers de  
tout le monde. Mais comment  
se faire entendre , si elles ne se  
taisent. Personne n'a encore  
scû trouver ce seul & infal-

libre secret de les guerir de la médifance.

Si je parle d'elles, il faut opter, de mentir ou de leur déplaire. Il n'y a pas d'autre milieu dans l'alternative, que de n'en rien dire. Il est auffi difficile de dire beaucoup de bien de la plûpart fans mentir, que de dire la verité fur leur chapitre fans les offenser. Que faire? Il faut les fervir à leur mode, & à plat couvert; dire d'elles tout ce qu'elles ne font pas; & agir toujours par rapport à ce qu'elles font, & comme on les connoît. Il y a moins de rifque à déguifer ainfi les fentimens, fous le mafque d'une honnêteté apparente, d'ufage & fouverit de néceffité, que de trop parler d'un fexe dont tout le merite ne confifte quelquefois qu'à n'être pas connu.

Que l'on ne me prenne point

84 DE' LASSEMENTS  
à partie de ce que je viens d'é-  
crire; j'ai pour garents l'expe-  
rience de quantité de maris, &  
celle de la plûpart des amans,  
Personne n'est plus prévenu en  
faveur du beau sexe, que je le  
suis, & l'on ne peut en donner  
une meilleur preuve, que d'a-  
voüer sincerement que j'en fais  
plus de cas que des hommes, en  
qui je vois beaucoup moins  
de vertu qu'elles n'en ont.  
Les préventions ont presque  
toujours été la cause du bien  
& du mal que l'on a dit d'elles.  
L'on n'a quasi point jugé des  
femmes par elles-mêmes. De  
tous ceux qui en sont bien  
reçûs, une partie en dit du mal,  
& l'autre en pense. L'amour pro-  
pre de ceux qu'elles ont rebutés  
ne leur permet pas d'en dire du  
bien; de sorte que par maligni-  
té, ou par ingratitude presque

tout le monde en parle mal.

Une honnête femme qui se sent indignée de cette injustice, aime la retraite, se retire du monde & du commerce des hommes, où toute sa vertu ne sçauroit la mettre à couvert de la médifance, ni la faire estimer tout ce qu'elle vaut. C'est d'elle, dont on dit ordinairement, c'est une *sauvage*, & le monde qui le dit ainsi, à raison de la trouver sauvage, de n'avoir pû s'accommoder à une chose aussi commune dans le monde que la médifance à laquelle tant d'autres femmes se font, aux dépens même de leur honneur.

Mais ce n'est pas toujours la crainte de la médifance qui fait que les femmes se retirent; c'est souvent la honte d'y avoir donné lieu, ou de ne le pouvoir faire encore; & sans

86 DE LASSEMENTS  
ces deux motifs , combien  
d'autres font qu'elles se retirent ?  
Celle-là fuit le monde pour ne  
pouvoir y paroître avec hon-  
neur. Celle-ci , pour ne vouloir  
ceder à personne. Cette autre  
fuit le monde , qui a commencé  
de la quitter ; & celle-là pour  
prévenir ce qui est arrivé à cette  
derniere. Celle-ci se cache de  
honte de montrer un vieux vi-  
sage , auquel les jeunes gens ne  
rient plus ; & celle-là se tient  
chez elle pour y trouver son at-  
tachement. La vertu fait rare-  
ment que l'on se retire , & elle  
sert de prétexte à une infinité  
de retraites.

Voiez-vous , par exemple ,  
cette jeune femme , qui ne dis-  
simule point l'inclination qu'  
elle a pour un jeune homme vif  
& entreprenant : Elle croit  
étourdir & aveugler le monde  
par cette conduite ; mais la

moitié du monde à force d'avoir fait des dupes ne l'est plus; & l'on trouve, qu'il est encore plus naturel de croire ce que l'on voit par ses yeux, que d'ajouter foi à la plûpart des choses que l'on imagine.

Pour tout dire, les hommes qui ont trouvé les femmes faciles, en ont dit du mal: les femmes qui ont connu les hommes méchans & indiscrets, sont devenues réservées; mais il n'étoit plus temps. Les hommes avoient commencé de les connoître & d'en médire. Quand ils ont voulu revenir auprès d'elles, elles les ont rebutez; & ils se sont vangez de leur mépris, par d'autres débauches: elles ont fait des reflexions dans la suite, & lors qu'ils alloient se passer d'elles, elles ont couru après, & se sont cassées le nez à les suivre.

## 38 DE' LASSEMENTS

Avoüons-le de bonne foi ! les hommes ne sont au dessus de quelques femmes , que par la difference de leur état. Elles ont encore sur eux , les vertus modestes , plus difficiles à pratiquer , que celles qui font du bruit , & qui ont de l'éclat. Tente-t-on un homme comme une femme ? S'avise t-on de lui rendre des visites , de lui parler d'amour & de sa beauté , d'exagerer son merite , & ce que l'on souffre , de faire valloir , en un mot , tout ce qu'il dit & tout ce qu'il fait ? Les spectacles , la Musique , les promenades , la magnificence , les repas , les présens , les assidueitez , les caresses , les larmes , les sentimens , que n'emploie-t-on point pour seduire les femmes , & leur faire oublier un seul moment ce qu'elles se doivent ? Si elles succombent à la fin , à tant de

de pièges & de poursuites, que ne pensera-t-on pas des hommes qui en sont cause, & qui dans un dessein formé dès le premier jour qu'ils les voient de les corrompre, s'obstinent à les persecuter, & se font un mérite de leur victoire ?

La vaine gloire, la vanité, les besoins de la vie, les vices mêmes produisent & entretiennent souvent la plûpart des vertus des hommes; ils ne font rien que tout le monde ne le sçache & ne l'admire. En verité, il leur est honteux de voir à des femmes, plus de courage, de fermeté, de patience, de moderation, de modestie, d'application aux devoirs de leur état, & en un mot plus de vertu qu'ils n'en ont. Si la nature & la facilité de leurs emplois contribuent à les rendre telles, elles ont encore sur nous cet avantage d'être



90 DE' LASSEMENTS  
d'une condition plus heureuse ;  
mais si de nôtre aveu , elles sont  
de la moindre , & que nous veil-  
lions avoir la préférence & le  
premier rang , combien sommes-  
nous plus foibles ?

¶ Un homme qui a travaillé  
six heures par jour , souvent par  
force , & presque toujourns avec  
quelque sorte d'honneur ou d'u-  
tilité , sort , se promene , jouë,  
voit des femmes , se menage des  
intrigues , se divertit , & revient  
chez lui de mauvaise humeur ,  
emporté , quelquefois yvre  
ou ruiné. Une femme adon-  
née à son domestique , qui  
prend soin de le regler , qui ne  
sort point de sa maison , qui  
s'étudie à la rendre agréable ;  
qui ne jouë point , ou un tres-  
petit jeu ; qui ne fait aucune  
dépendance , qui vit de regime ,  
d'œconomie & de peu de cho-  
se , qui est simple & modeste

dans ses habits , égale , douce ,  
 honnête , & d'une humeur com-  
 plaisante , qui par dessus tout  
 cela peut avoir de la beauté , de  
 l'esprit & de la raison , ne veut  
 & n'attend souvent pour récom-  
 pense de tant de mérite que de  
 plaire à cet époux , d'être la  
 dépositaire de ses chagrins , de  
 l'en consoler , d'avoir la paix ,  
 & de se rendre heureuse , en le  
 rendant heureux ; quel con-  
 traste ! n'y a-t-il pas de l'in-  
 justice dans la préférence que  
 l'on donne aux hommes ? Quel  
 autre la leur a donnée , qu'eux-  
 mêmes ? Elle leur est disputée  
 en quelques endroits , où ils la  
 perdent ; en d'autres , on leur  
 laisse cet avantage , comme le  
 seul qu'ils ont sur elles : & pour  
 l'ordinaire le rang que l'usage ,  
 la bienfiance & leur modestie  
 leur ôte , leur mérite , & sou-  
 vent la voix publique le leur  
 donne.

92 DE' LASSEMENTS

Tournons la medaille ; car toutes les choses du monde ont deux faces, un homme appliqué à son devoir, laborieux, infatigable, qui amasse du bien, qui se prive de tous les plaisirs, pour avoir celui de vivre en paix dans sa maison, parmi des enfans bien élevez & qu'il songe à pourvoir, sort de chez lui pour vaquer à ses affaires, & trouve à son retour, ses meubles, sa tapifferie, son service, & jusqu'à son linge vendus ? Avoit-on chargé des *Licteurs*, de l'exécution de quelque Sentence ? quelle est sans procedure sans delais sans sommations ; en un mot, sans formalitez & sans regles ? Une joüeuse est quelque chose de pis que la plus violente de toutes les procedures. Elle n'a ni tems, ni lieu, ni consideration, ni d'autre regle que son emportement & son caprice.

Elle revient la nuit toute hors d'elle - même , échevelée comme une Bacante & épuisée par le jeu. Elle se couche & trouve dans le lit qui lui est resté , un mari paisible qui l'a reçoit sans rien dire ; heureux encore s'il pouvoit reposer auprès d'une femme qui parle toute la nuit de quinte & quatorze , de couleur , de couche , de trente & le va , de masse , de tête & ingue , de paix au tout ; qui repasse son jeu & le rang de ses cartes ; qui ne conçoit point comment elle a pû être facée ; comment une telle couleur a pû perdre , ni de quelle maniere une fixième majeure a pû se trouver dans une autre main que la sienne ? La voila furieuse , elle sort du lit , prend des cartes pour y chercher son destin ; les bat , les distribuë , les quitte , les reprend , les déchire ;

94 DE'LASSEMENTS  
frappe du pied contre terre ;  
renverse la table , les sieges ,  
casse les glaces , se déchire le  
visage , & fait lever son mari qui  
est encore heureux de prendre  
patience , & d'échaper à sa fu-  
reur par un autre ameublement,  
qu'il trouve encore vendu le  
lendemain. Les femmes sont  
plus extrêmes que les hommes  
dans leur passions. Je m'étonne  
qu'elles n'aient étouffé le Poëte  
qui a mis au jour les quatre  
Vers suivans qui renferment la  
plus vive des satires que l'on  
puisse faire d'elles.

*Au dedans ce n'est que malice ;  
Ce n'est que fard par le dehors ;  
Otez leur le fard & le vice  
Vous leur ôtez l'ame & le corps.*

Heureusement pour elles on  
sçait dans le monde que les Poë-  
tes sont menteurs , & qu'ils ne

font pas toujours sages. Que seroit-ce, si l'on s'en tenoit à ce qu'ils en ont écrit ? On fuirait les femmes qui font la plus belle partie de la terre & les plus grands charmes de la vie. Les Poëtes ont fait comme le reste des hommes ; ils en ont dit du bien tant qu'ils en ont été contents, & qu'ils les ont aimées. Il n'y a que le dépit & la jalousie qui leur en ait fait dire du mal. Après tout, les deux sexes n'ont rien à se reprocher sur leurs deffauts, & si l'on veut ils auroient encore moins à se dire sur leurs vertus.

¶ Il y a telle femme dont le nom seul fait l'éloge, ou l'opprobre de son mari : & il y a des maris si malheureux que quoi qu'ils souffrent avec leurs femmes, c'est encore elles qui sont à plaindre.

Difons-le fans feinte, il y a

96 DE' LASSEMENTS  
des femmes si déréglées dans  
leur conduite, qu'elles servent  
à rendre les autres plus suppor-  
tables. Une femme qui veut pal-  
lier ou diminuer ses deffauts ,  
se compare ordinairement à une  
autre qui en a de plus grands.  
Je voudrois bien, dit-elle à son  
mari, vous voir avec une telle ?  
Le mari qui connoît l'humeur  
de sa femme, & combien il est  
encore à plaindre avec une telle  
femme, souffre, soupire & jure  
d'être content de ce qu'il a, &  
jure vrai ; il voudroit encore  
en être deffait. Les femmes cou-  
peroiént cour aux reproches ,  
si au lieu de se servir de com-  
paraisons qui devroient leur  
être odieuses , elles avoient la  
bonne foi d'avoüer leur def-  
fauts. Un mari en seroit souvent  
plus traitable ; mais aucune n'est  
faite pour être sincere sur son  
chapitre. Avoüer ses deffauts ,  
c'est

C'est s'obliger tacitement à s'en corriger , & convenir même d'être moins aimable qu'on ne le paroît ; & toutes veulent le paroître plus qu'elles ne le sont & vivre à leur fantaisie. Sans doute , elles croient les hommes aveugles sur leur sujet ? Peut-être aussi ne le sont-elles que pour elles-mêmes ? Si la raison que j'en ai donné , les empêche de convenir de leur fautes , & de rendre justice aux hommes , quand ils leur en font des reproches ; je leur déclare de leur part , qu'elles en font beaucoup moins aimables à leurs yeux ; que leur obstination les rend ridicules , & qu'elle est le plus grand de tous les deffauts. Ce n'en est pas un d'être defectueuse ; il n'est libre à personne d'être parfait : mais tout le monde peut être docile ; un honnête homme connois-



## 88 DE'LASSEMENTS

tant la nature fragile, seroit touché de la bonté de leur esprit, les excuseroit par lui-même, & deviendroit leur protecteur. Mais quantité de femmes croient se suffire à elles-mêmes; & disent hautement qu'elles n'ont besoin, ni de l'honnêteté, ni de la complaisance des hommes; qu'elles leurs demandent seulement de la justice; & elles n'en trouvent que dans les adulations & le mensonge, qui les rendent infailibles, égales, raisonnables & sans deffauts; en un mot, tout ce qu'elles ne sont point. Elles appellent à elles mêmes, & à leurs flatteurs de toute autre Justice: & certainement elles ont besoin de ce tribunal pour soulager leur amour propre, & ne pas crever de depit, d'être obligées à se connoître.

¶ Les adulations & la flatte-

rie, ont fait plus de gens heureux que le vrai mérite. Sçavoir flatter les passions & le goût, c'est posséder l'art de se mettre en vogue. Les hommes s'élevent, s'agrandissent, & se soutiennent presque toujours par l'amour propre les uns des autres, & rarement parce qu'ils valent.

¶ Les récompenses que l'on donne aux flatteurs, les services qu'on leur rend les grâces qu'on leur accorde les regardent moins que ceux qu'ils loüent. On paie les plaisirs qu'ils ont faits, & ce sont de leurs garents de ceux que l'on s'en promet encore. Dès qu'ils reçoivent ce qu'on leur donne, comme une justice qu'on leur rend, ils ne loüent plus, & sont ingrats : mais cette espece d'ingratitude est rare ; parce que la generosité l'est en-

## 100 DE'LASSEMENTS

core plus. Il y a des gens dont on a si peu de bien à dire, que quelques recompenses qu'ils donnent à ceux qui les louent, ils manquent toujours de reconnaissance ; mais revenons aux femmes.

Il y en a d'une complexion si delicate, que tout les incommode, jusqu'au merite des autres.

¶ *Senicie* plein de son sens, & d'elle même, dit de celui-ci, c'est un étourdi ; de celui-là, c'est un ridicule ; & de cet autre c'est un avare, & un homme vain : *Senicie* juge de tout le monde par elle même. Comment voulez-vous que l'on soit fait, *Senicie*, répondez comme vous, vous ne vous aimeriez pas dans un autre. J'ay une grace à vous demander : aidez-moi à définir les femmes que je vais vous peindre. Que penseriez-vous d'une femme qui

jeûneroit de peur de trop manger, qui avec un bien raisonnable & sans enfans, *se nourriroit de raves*, comme l'on dit, pour épargner, & fueroit le monde de peur de la dépence; qui dans la nécessité d'avoir des domestiques choisiroit toujours les plus neufs, & préféreroit à un garçon fait, entendu, & de bon service; un sot & un nouveau débarqué, de crainte d'être volée; c'est une avare: repetez, je vous prie, je n'ai pas entendu, c'est une avare: fort bien; & d'une autre qui se croiroit au dessus de toutes celles de son sexe par son mérite, son esprit, & sa doctrine; qui parleroit de science & même de Theologie devant des sçavants, qui disputeroit de tout, & voudroit l'emporter, & qu'on lui ceda, non comme honnête & polli; mais comme vaincu; qui diroit par

102 DE'LASSEMENTS  
allusion à elle-même ; la moitié des Mais sont jaloux du mérite de leurs femmes, & ne manquent d'être bien avec elles, que parce qu'elles brillent d'avantage & qu'elles valent mieux ; qui voudroit dominer par tout , jusques chez les Grands , regler leur domestiques , leur dépense , l'état même de leurs enfans, qu'elle seule fçait faire élever. Parlez , Senicie , que direz-vous d'une telle femme ? qu'elle est ridicule , & remplie d'amour propre : Fort bien , Senicie , ne vous laissez pas de m'écouter , & de me répondre. Que diriez-vous encore , d'une autre femme qui dans une condition mediocre & bourgeoise , & à la tête d'une famille , ne s'en mettroit en peine que dans ses besoins , lorsqu'il faut manger , ou qu'il faut

dormir; qui n'iroit ni à la Halle, ni au Marché, ni dans pas un de ces lieux, où l'on trouve les choses nécessaires à la vie; qui se defie pourtant de tout le monde, & qui mouroit de faim plutôt que d'achepter elle-même de quoi se nourrir: pendant qu'un Grand va lui-même au Marché se choisir des danrées, qui ne sçauroit souffrir que l'on vende, ou que l'on achepte à la porte de sa Maison, qui est aux aguets de peur que cela n'arrive, & hors d'elle-même quand ce malheur lui est arrivé; qui se croiroit deshonorée & perduë de reputation, si une de ces femmes qui vont dans les ruës, & aux portes de chaque Maison pour la commodité publique, demander si l'on a besoin des choses qu'elles vendent, s'étoit avisée de lui en offrir; qui ne simpatise qu'avec les Grands

104 DE' LASSEMENTS  
qu'elle ne peut souffrir , & les  
habiles dont elle parle à toutes  
rencontres , qui ne peut voir  
qu'eux , ou ceux qui en appro-  
chent , & qui sçavent que son  
mari lui en procure quelquefois  
la connoissance & la visite ; qui  
croit que c'est elle que l'on cul-  
tive , pendant que des affaires  
serieuses occupent son mari que  
l'on vient voir ; qui sçait les  
grandes nouvelles , les diffé-  
rens des deux Maisons , & de la  
société avec un corps de gens ,  
d'élite , dont elle prone les  
plus grands Hommes. Vous  
grondez , Senicie , que dites  
vous d'une telle femme ? Que  
c'est un monstre en fait d'am-  
bition & de ridicule , qui se  
méconnoît. Fort bien ; & si ces  
trois femmes n'étoient qu'une  
même , qu'en penseriez-vous ?  
Vous n'avez pas de nom à don-  
ner à une femme vaine ;

avare , orgueilleuse , tout ensemble : Courage , Senicie , je m'aperçois que vous vous connoissez bien en monde , & qu'il ne vous manque plus que de vous reconnoître dans ce monde même. Je le dirai sans figure , vous avez du bien , un équipage , des domestiques , je ne condamne pas que vous vous en serviez dans les choses où ils peuvent vous être utiles , ni que vous veilliez sur vos intérêts , & que vous viviez avec quelque distinction ; mais n'avez-vous pas de honte de parler avec la bouche comme une autre femme , & de vous servir de vos mains pour y porter le pain que vous mangez ; cela ne vous sied pas , vous n'avez des pieds , des jambes , des mains & une bouche ( comme quantité d'autres gens ) que pour la bien-séance ; & vous n'y songez ;



pas de vous en servir.

¶ Une femme s'avise de disputer sur une matiere qu'elle n'entend point, & qu'il lui est même permis, & quelquefois glorieux de ne point entendre. Elle s'opiniatre, soutient des choses fausses, contraires à l'usage ou à la raison; un homme entre, prend son parti, l'approuve, & passe pour poli. Voilà une espece de politesse que je n'ai jamais approuvée. Pourquoi ne pas remettre un aveugle dans le bon chemin? Pourquoi l'aider ainsi à se perdre? On reprend un homme qui fait une faute, on s'oppose à ses sentimens quand ils sont faux, on veut qu'il raisonne & qu'il pense juste, & l'on entretient une femme dans son erreur; pourquoi cette difference? Seroit-ce que la raison d'une femme n'est pas d'une grande importance dans

un État, où elle ne se mêle que d'accoucher ? Y a-t-il quelque chose de si rare & de plus beau qu'une femme raisonnable ? Seroit-ce encore qu'il fût si difficile de faire entendre raison à une femme ? Je voudrois bien que l'on m'aprit d'où provient cet usage, & sur quoi est fondée une telle politesse ? Y en a-t-il à tromper, & n'est-ce pas tromper que d'entretenir quelqu'un dans son erreur.

La politesse de l'esprit, est un tour par lequel on exprime délicatement des choses honnêtes, que l'on a solidement pensées.

La politesse des manières, une grace attachée aux actions, à la contenance & aux mouvemens même de la personne qui agit.

La galanterie de l'esprit, un tour & une manière de plaire,

108 DE'LASSEMENTS  
& d'entrer honnêtement dans  
les choses qui peuvent le plus  
sensiblement flatter les autres.

C'est donc une galanterie, &  
non pas une politesse de prendre  
ainsi le parti d'une femme qui  
se trompe ? Que cette galante-  
rie fait de tort aux femmes !  
mais la plûpart d'entr'elles trou-  
vent qu'un homme galant , est  
un homme poli ; & qu'un hom-  
me seulement poli , est un hom-  
me grossier , qui ne sçait pas  
vivre.

Il importe donc beaucoup à  
l'Etat que vous aïez de la rai-  
son , dira telle femme qui se  
trouvera offensée de ce que je  
viens de dire ; non , il n'importe  
point à l'Etat que j'aïe de la  
raison. Mes soins , mes occu-  
pations, mon esprit peuvent lui  
être aussi inutiles qu'à vous. Il  
ne paroîtra pas même que j'aïe  
été quand je serai mort ; mais

prenez garde que je n'aie dit pendant ma vie, des choses dont vous pourriez faire un bon usage.

¶ Il y a des femmes ennemies du genre humain, & qui ne sont bonnes qu'à elles seules. Elles condamnent la plupart des usages reçûs, méprisent leur sexe, blâment tout ce qu'elles ne font point, & fuient le monde, ou elles ne peuvent souffrir de se voir au dessous des hommes. Elles se retirent & s'enferment dans leur maison d'où qui que ce soit ne s'efforce de les tirer, & où tout le monde souffre de leur orgueil.

Si l'on pouvoit aussi reduire quelques femmes à ne paroître que ce qu'elles sont, il n'y auroit rien au monde de si aimable, & d'un plus délicieux commerce. Si d'autres au contraires paroïssent tout ce qu'elles sont, quel degoût ne

**PRO DELASSEMENTS**  
donneroient-elles pas de leur  
sexe? Il est besoin que les unes  
se cachent pour faire moins de  
peur aux hommes , & que les  
autres paroissent pour les atti-  
rer.

Si quelques autres se conten-  
toient d'être austeres ou sçavan-  
tes ou fieres ou devotes , qu'elles  
fissent un choix avec discerne-  
ment ; qu'elles ne fussent pas  
sauvages au lieu d'être austeres ;  
vaines , au lieu d'être doctes ;  
ridicules , au lieu d'être fieres ;  
supersticieuses , au lieu d'être  
devotes , ce ne seroit qu'un pe-  
tit mal ; mais la plûpart veu-  
lent être toutes ces choses à la  
fois ; & pour vouloir trop pa-  
roître ce qu'elles ne sont pas ,  
elles montrent ordinairement  
tout ce qu'elles sont.

Que dis-je ? les femmes sont  
tout ce qu'on les fait ; serieuses,  
devotes , galantes , enjouées ,

selon l'occasion & l'humeur de celui a qui elles veulent plaire, & qui les gouverne. Je me trompe encore. Elles font tout ce qu'elles veulent être, tant la nature leur a donné de penchant & de dispositions à dissimuler ce qu'elles sont: en vérité, on ne sçauroit en rien dire de fort certain ! la matiere d'elle-même est si legere, si remplie de variations & d'incertitudes, qu'il est impossible d'en porter un jugement sur lequel on puisse compter.

C'est en cercle que la vie de la plupart d'entre-elles ; ce qu'elles faisoient hier, elles le font aujourd'hui, elles le feront demain, & toute leur vie. Une semaine, un jour n'ajoute rien à un autre ; tout est égal & se ressemble, aux habits & aux amants prêts, dont elles changent souvent ; & c'est en

**VI** DE'LASSEMENTS  
cela , seul , qu'elles font égales. Elles partagent la matinée entre leur Toilette , un Oratoire & les billets doux. Leur soirée se passe à recevoir, ou à rendre des visites , à jouïer ou à se montrer au Cours , aux Promenades & aux spectacles. Lassez & presque étouffées d'avoir eû pendant le jour une belle taille , que personne n'a remarquée , elles rentrent chez elles , & se deshabillent , pour s'habiller , sortir & rentrer lendemain.

Il y en a d'autres plus réservées , auxquelles un beau Sermon , une belle Messe en Musique , des Assemblées de Charité ou elles dominant, un Oratoire bien préparé , & à l'abri de l'intemperie de l'air & de la rigueur des saisons , tiennent lieu de spectacles & de promenades , où l'on ne les voit point.  
Elles

Elles sont modestement ; mais proprement & commodement habillées. Elles écoutent paisiblement dans cet état les plaintes des pauvres , & moralisent des familles entieres qui manquent de pain. Elles ont renoncée au monde , & aux amans ; elles tiennent à un seul , qui leur est cher , & auquel elles veulent plaire. Dieu qui les a faites aimables , leur a permis d'aimer & d'être aimées ; & elles ont pour maxime , *qu'un petit vice n'est pas incompatible avec une grande vertu.*

¶ Il y a des femmes avec lesquelles on ne se trouve que du corps. Et elles en ont tant , que l'on court toujours risque d'en manquer avec elles , quelque provision que l'on en ait. Il y en a d'autres avec lesquelles on ne sçauroit avoir que de l'esprit, ce qu'elles en ont est si deli-



114 DE'LASSEMENTS  
cat , & si mal logé , qu'on  
ne s'aperçoit point qu'on ait un  
corps ; ou l'on voudroit qu'elles  
en eussent un d'une autre fi-  
gure.

Aprés tout y a-t-il un fort  
plus heureux que celui d'une  
jolie femme ! les complaisances,  
les sentimens , les adorations ,  
les biens , les commoditez , les  
riches étoffes , les plaisirs , les  
galanteries , les spectacles , tout  
est pour elle , qui se déclare  
pour qui elle veut. Elle nomme  
aux emplois qu'elle ne remplit  
pas. Ceux qui les possèdent n'en  
font tout au plus que les Oeco-  
nomes ; elle en depense le reve-  
nu. Quand ils y touchent , ou  
ils en ont assez pour être in-  
grats , ou pour lui fournir à  
tous les plaisirs de la vie. Je le  
dis, & cela est vrai. Il n'y a point  
d'homme assés heureux dans sa  
condition, qui ne gagna à chan-

ger avec une jolie femme d'un certain âge. Cet âge ne sçauroit se fixer, il dure autant qu'on la trouve aimable & qu'elle est aimée.

¶ Le commerce des Dames est d'un grand secours aux jeunes gens, pour la politesse de l'esprit, celle du langage, des manieres, & la connoissance du monde; mais les avantages qu'ils en retirent quelquefois, ne valent pas, à beaucoup près, le temps & l'innocence qu'ils y perdent. Pendant que les manieres & les dehors se polissent, le cœur bien souvent, & le dedans se corrompent.

¶ La politesse peut être définie, un détour habile de l'amour propre, qui s'insinuë dans les sujets étrangers, pour ensuite se complaire d'avantage en lui-même. Il en faut plus avec les Dames, que par tout ailleurs.

Comme leur amour propre est d'une grande étendue, il faut avec elle plus de soumissions & de complaisances : Car au défaut d'amans, à qui tout cede, celui-là l'emporte sur le nombre, qui leur donne le plus de lieu de se plaire à elles-mêmes. Là-dessus elles encherissent sur nos complaisances & nos douceurs, & se plaisent encore à elles-mêmes, quand elles ont cessé de plaire à nos yeux. De là vient que les gens d'un caractère dur & austere ne sont point de leur goût ; & qu'il se trouve au contraire, dans ceux qui les ont trop fréquentées, comme dans les Galans de profession ouverte, une certaine fadeur d'ame qui les rend méprisables à nos yeux, souvent même incapables des grandes actions, où il faut plus de fermeté & de courage, que de douceur & de

ſçavoir vivre. L'homme doit toujours ſe reſſentir de ce qu'il eſt. Il ne faut pas qu'il ſe dégrade lui-même par des minauderies. Il doit être poli ſans moleſſe, delicat ſans affeterie, doux ſans fadeur, fort ſans dureté, grand ſans orgueil, complaiſant ſans baſſeſſe, honnête & galand avec choix, ſans aviliſſement de ſon propre goût, ſans riſque de ſa réputation, & de ſa propre gloire.

¶ Les femmes ſont dans la Republique comme un autre Peuple dont on recherche la bienveillance. Ce peuple eſt foible & volage, de ſon naturel; mais on ſ'en accomode, & quelquefois mieux, que ſ'il étoit plus fort & plus conſtant. Sa foibleſſe fait des victorieux qui ne l'auroient jamais été par leur merite; & ſa legereté des affranchis, qui n'attendoient

## 118 DE'LASSEMENTS

qu'un prétexte pour manquer de foi.

Il a certaines prétentions sur lesquelles il ne se rend jamais. Il y est severe & inexorable. On ne les lui refuse point impunement, & il est presque toujours le tiran de ceux qui les lui accordent. Il est en possession d'y être dupé; mais il le veut être, & ne quitte point la partie qu'il ne l'ait perduë.

Sa domination est dure & honteuse, à la plûpart de ceux qui y languissent. Il n'y a pour l'éviter, ou pour l'adoucir que la fuite, ou de le soumettre lui-même: mais la plûpart des Amans & des maris n'en ont ni la force, ni le courage; & ils sont si foibles, qu'à cela près qu'ils n'accouchent point, on les prendroit pour les femmes & elles les maris.

Il y a encore cela de parti-

culier parmi ce peuple, qu'il perd son credit en vieillissant, & qu'il devient moins puissant à mesure qu'il avance en âge; ce qui fait que les années ont pour lui plus de douze mois, & qu'il reste long-temps sur la vingtième.

Il est bizarre & capricieux; mais on étudie son humeur, & on le prend dans ses bons momens: car pour les autres on les souffre, parce qu'on ne peut les empêcher, & qu'il seroit même quelquefois plus dangereux d'essayer à les vaincre.

On le croit incapable des Charges de l'Etat, mais on le consulte sur le choix de celui qui doit les remplir; & il tombe ordinairement sur qui il veut.

Il a des loix, des maximes, & des usages particuliers; & quoique ses interêts soient differens de ceux des hommes, il

120 DE'LASSEMENTS

ſçait les assortir , & faire enforte que chacun y trouve son compte , & il n'est jamais le dernier compté.

C'est aussi par là qu'il se soutient , & qu'il s'acredite ; car outre qu'il est toujours divisé avec lui-même pour les mêmes interêts , qui lui font prendre part à ceux des hommes , on ne plaint que médiocrement ( si l'on fait tant que de plaindre ) celles qui se sont renduës malheureuses par trop de generosité. Mais la plûpart d'entr'elles ont l'esprit si juste , ou si abstrait , qu'elles ne voient presque jamais l'occasion d'être genereuses.

Quelques-unes le sont par un sentiment veritablement noble ; mais ce sont de ces ames superieures & du premier ordre ; si rares dans leur espece , qu'elles sont à couvert de la médifance.

Elle

Elle est fort en usage parmi les autres ; car sans la médifance, les modes nouvelles & l'amour, comme elles ne sont pas élevées à parler de sciences & d'affaires, elles n'auroient pas grandes choses à dire. Mais elles ont du penchant à parler & tout le monde en souffre.

Le jeu est venu faire diversion à la médifance ; & quelques unes pour s'empêcher de médire, se sont avisées de jouer le bien de tout le monde.

L'Amour quelquefois, mais rarement, a réparé les débris du jeu. La devotion a profité de ceux de l'Amour ; & Dieu de ce que les hommes n'ont plus voulu.

De sorte qu'une femme après avoir passé par ces différents états, peut-être justement comparée à ces vieux Châteaux ruinés où il ne niche plus que des



222 DE LASSEMENTS  
oiseaux de mauvaise augure, qui  
sont les pensées de la mort.

On découvre encore parmi  
ce peuple trois sortes de Gou-  
vernement, à peu près les mê-  
mes que ceux entre lesquels on  
divise la terre. On appelle ces  
Gouvernemens, la Monarchie,  
l'Aristocratie, & la Democra-  
tie.

Dans le premier un homme  
seul gouverne une ou plusieurs  
femmes qui l'écoutent & lui  
sont fidèles: & c'est le plus petit,  
de tous ces gouvernements.

Dans le second, quelques au-  
tres laissent chez elles à des  
hommes choisis la même puis-  
sance, & la liberté de s'y re-  
lâier pour leur argent. Ce sont  
de ces heureuses Coquettes, qui  
vont l'Esté au Cours & l'Hyver  
aux spectacles, faire leur recolte  
de toute l'année, & se precau-  
tionner contre l'arriere saison.

Le dernier de ces Gouvernemens est le plus vil & le plus peuplé. Les femmes y sont sous la domination de tout le monde & se laissent aller au premier venu. Je les compare à ces torrens qui changent tres-souvent de lit, & que les hazards grossissent dans la course.

Le jeu est la derniere ressource de ces femmes, que l'amour & la jeunesse abandonnent; & c'est aussi la plus seure Epoque de la perte de leur beauté. Les femmes ne joüent veritalement, & ne sont devotes, que lorsque les Amans les abandonnent; & c'est alors que l'on peut dire d'elles qu'elles joüent de depot, & que les hommes les font souvenir de Dieu.

Ne scauroit-on trouver le secret de persuader à celles-là, qu'elles n'ont point à répondre à Dieu de la conduite

**124 DE' LASSEMENTS**  
de leurs voisins. Il arrive aux femmes que l'âge & la perte de leurs charmes ont renduës devotes d'en être inquietes ; on diroit que le souvenir du temps passé les rende jalouses des plaisirs qu'elles ne sont plus en état de prendre.

Pour revenir au jeu , ce n'étoit autrefois qu'un amusement , aujourd'hui c'est pour quelques femmes un emploi & une affaire serieuse qui les fait vivre. Elles seroient mille fois perduës sans leurs supôts , & les dupes qui s'y viennent prendre. Là , celui qui perd son argent de bonne grace , est préféré pendant la sceance , à celui qui le gagne. Celui-ci a son tour quand elle est finie , & se trouve supplanté par un troisiéme qui le mange : de maniere que le jeu sert encore de pretexte & fournit des alimens à l'Amour qui

ne ſçauroit plus vivre ſeul.

Là , ſe voient des transformations plus promptes qu'aux Metamorphoſes. La fortune n'en eſt pas toujours d'accord ; mais les inclinations ſervent au deffaut de la fortune , & font même d'avantage. L'on a quelquefois tant perdu qu'on en eſt las , l'on a commencé par être dupe , l'on finit par être fripon.

Le jeu auffi eſt une eſpece de ſucceſſion ouverte aux vieux Routiers , qui y heritent contre la nature de ceux qui doivent les enterer.

¶ On remarquoit autrefois chez les femmes trois foibles également dangereux , & qui ſe ſuccedoient les uns aux autres. L'Amour , le Jeu , & la Devotion. Quelques-unes étoient amoureuſes , joüeuſes & devotes tout à la fois ; mais cela étoit rare. On connoiſſoit les

126 DE'LASSEMENTS  
hommes sur un autre pied, &  
par d'autres deffauts. Le vin, le  
jeu, le tabac, & les emportemens  
dans la débauche, étoient leurs  
occupations de tous les jours ;  
on distinguoit ainsi les deux  
sexes ; mais depuis que les Da-  
mes se sont fait un honneur de  
boire & de manger de bonne  
grace, qu'elles ont vendu leurs  
Colliers & leurs bijoux pour  
aller chez les Traiteurs, & les  
fins Cotteaux ; que là elles se  
font enyvrez de vin, de tabac,  
& de fatigues ; qu'en un mot,  
elles ont poussé la débauche  
plus loin que les hommes, on  
ne les en a plus distinguées.  
Peut-être ont-elles voulu, par  
cette imitation, les vanger de  
ce qu'ils étoient devenus en a-  
mour, plus foibles qu'elles. Pour  
achever la ressemblance il ne  
leur manque que de se mettre  
en calçons, & de jouer à la Paul-  
me.

¶ Ce jeune homme qui marche des hanches & des épaules, le nez au vent, l'estomach débrillé, son chapeau sur la moitié de sa tête, une main dans la ceinture, & qui bat de l'autre la mesure d'un Air d'Amadis, qu'il marmote entre ses dents, est couru de toutes les femmes. Il alloit d'abord à la promenade; ensuite il a tourné tout court vers la Comedie. Il s'est arrêté à moitié chemin, & n'a plus scû où il alloit. Son étourderie l'a enfin conduit à l'Opera; ce menage est le charme de la plupart des femmes; & c'est par là que *Franzion* plait à quelques unes.

Mais je viens d'anticiper sur le Chapitre de l'amour, passons y vite.

## CHAPITRE VI.

*De l'Amour.*

L'AMOUR est le plus grand de tous les vainqueurs ; celui auquel on se rend toujours de bonne grace , & qui sçait mieux prendre les hommes par ce qui peut leur faire plaisir. Il change de toutes les formes dont il a besoin pour les gagner. Ses souplesses & ses transformations sont infinies. Il se fait voir aux uns par sa volupté , aux autres par les richesses , & à d'autres seulement par les soins & l'occupation que donne une intrigue. Il se montre aux Sages sous le masque & la figure de la vertu. Là , il s'entretient par les mêmes voies qu'il s'insinuë , par les commer-

tes de pieté, & les liaisons faintes ; & c'est souvent sous des noms ou des apparences si specieuses, qu'il joue des rolles honteux qui deshonnorent la vertu & qui coûtent des larmes & de grandes austeritez aux gens de bien.

Il est, & il s'insinuë partout les contraires ; par la douceur & par la fierté, par les mauvais traitemens & par les faveurs, par l'air modeste & la coquetterie, par la débauche & par la vertu. Ce qui paroît lui être contraire est quelquefois lui ; de la vient qu'il est simpatique avec quelques mouvemens de haine & qu'il est quelquefois lui-même sans se connoître.

Ses inconstances, comme ses attachemens ne peuvent se représenter. Il va, il vient, il se montre, il disparoît ; toujours dans l'inquiétude & le mouve-



130 DE' LASSEMENTS  
ment ; c'est l'agitation qui le fait  
vivre.

Il s'accomode neanmoins du  
repos, pourveu qu'il ne soit pas  
de longue durée ; du plaisir &  
de la douleur, de la jouissance  
& de la privation, de la santé  
& de la maladie, des richesses  
& de l'indigence, de la laideur  
& de la beauté. Il naît de tout  
il naît de rien.

Il vient & il finit de lui-même,  
sans que l'on puisse donner  
aucune autre raison de sa  
naissance & de sa durée, que  
son caprice.

C'est dans l'ame une passion  
de regner ; dans l'esprit une  
simpatie d'humeurs, dans le  
corps, un penchant naturel à la  
conservation de son espece, &  
dans les manieres une étude mi-  
sterieuse, & concertées de com-  
plaisances & de soumissions, qui  
aboutissent toutes par differen-

tes voies, à se rendre heureux  
& à jouir de ce que l'on aime.

Egaïons un peu nôtre stile, la  
matiere le permet & le deman-  
de peut-être ; car l'Amour est  
pour un homme de sang froid,  
une chose fort rejoüissante: mais  
il ne faut pas qu'il soit un des  
des acteurs. Cette circonstance  
m'a souvent empêché d'en faire  
des railleries. Pour en railler de  
de bonne grace, il faut le re-  
garder en autrui & dans les su-  
jets étrangers : Essayons.

En amour les uns donnent &  
les autres reçoivent, les autres  
refusent.

Les uns rient, les autres pleu-  
rent.

Ceux-ci trompent, ceux-là  
se flattent, les autres se disent  
des injures.

Les uns courent, les autres  
sont courus.

L'un attaque, l'autre se deffend,

**132 DE LASSEMENTS**  
celui-ci resiste, l'autre presse ;  
& si fort qu'il gagne à la fin le  
dessus, & puis disparoît.

L'on voit souvent jouër en un  
quart d'heure toute cette Come-  
die à un seul homme ; mais il  
faut que ce soit un habile Co-  
medien. Ceux qui ne vont pas si  
vîte donnent plus de plaisir  
aux spectateurs ; mais ils y per-  
dent quelquefois de grandes  
fortunes : D'autres au contraire  
reculent pour vouloir trop a-  
vancer. Il y en a de si empor-  
rez au commencement d'une in-  
trigue, qu'ils perdent halaine  
à moitié chemin, & manquent  
de force pour conclure.

Que dire, de toutes ces dif-  
ferentes scituations ? Un hom-  
me qui mene bien une intri-  
gue d'amour est un Protée ; il  
change de tant de figures qu'on  
ne sçait quelle est ces naturelle.  
Les femmes doivent s'en accu-

ser de ne pouvoir la démêler, Elles veulent par tout de l'extraordinaire, & l'extraordinaire n'est pas toujours possible ; il est encore moins dangereux de les tromper , que de rester au dessous de leur goût.

Si l'on n'a jamais remarqué les grimaces de deux Amans qui se sont donnez rendez-vous, & qui se trouvent ce jour-là embarquez dans une compagnie à laquelle ils ont interêt de cacher leurs sentimens , que l'on me suive, je vais les peindre. Le dernier qui entre ne manque jamais d'être décontenancé par l'Assemblée qu'il rencontre. Il aperçoit celle qu'il aime , il n'ose la regarder en face , ni jeter les yeux de son côté. Il en détourne la vûë , n'y regarde que du coin de l'œil , & se place d'une maniere oblique & contre le jour. La compagnie

### 134 DE LASSEMENTS

lui a ôté cet air gai avec lequel il étoit venu. Il s'efforce de le reprendre, gagne sur lui de parler, se mêle à la conversation, parle un certain temps, & devient muet un moment après. Le voilà qui rêve, qui soupire, qui trépigne des pieds, & qui oublie qu'on le remarque. S'il se leve, c'est pour sortir en pestant contre l'Assemblée qui n'y sçait que faire, & quelquefois contre sa Maîtresse même, qui en fait autant de son côté.

Le chagrin le prend, il sort, s'enferme, se couche sans manger, & ne dort point de toute la nuit, ou s'éveille si matin, que c'est la faim plutôt que l'amour, qui le reveille.

Il en est tout le contraire quand les Amans ne sont pas tout-à-fait d'accord, & que les déclarations ne sont pas faites de part & d'autre. Celui qui

veut plaie se place en face de l'autre, cherche ses yeux, lui fait des mines, applaudit à tout ce qu'elle dit, louë sans cesse & souvent sans raison, trouve que le jour baisse vite, & ne sort que le dernier, & en regardant le seuil de la porte. Si les deux premiers Amans se retrouvent une autre fois en liberté de se dire tout ce qu'ils pensent, les injures commencent la conversation qui finit par les baisers. Les protestations de tendresse & de fidelité succedent aux noms d'ingrante & de perfide. L'on se broüille & l'on se raccommode sur un rien; & de tout ce manège, il n'y a que les raccommodemens qui plaisent, & qui vaillent quelque chose.

Mais on ne voit tantôt plus que les jeunes gens qui traittent l'amour avec tant de methode; & si encore la plûpart sont bien

### 136 DE' LASSEMENTS

gâtez. Les novices ne mangeroient ni ne reposeroient que leurs Maîtresses ne les eussent bien reçûs ; & si le malheur vouloit qu'ils ne pussent se raccommo-  
der avec elles & leur parler avant la nuit , ils iroient la passer à se plaindre, & à s'enrumer sous leur fenêtrés. Ces novices là portent un vieux cœur dans un jeune corps.

Les gens du beau monde vivent plus commodement. Ils ne font l'amour ni pour mourir de faim , ni pour s'épuiser le cerveau , ni pour se morfondre. Ils en parlent brusquement comme ils le sentent , le cultivent autant qu'il leur fait plaisir ; & bien reçûs ou mal traitez , ils rient , boivent , mangent , dorment comme à l'ordinaire, & le plantent là dès qu'il les fatigue. Le corps & le cœur de ces gens-là , tout est à la mode.

J'ai

J'ai cependant veû deux Amans après s'être broüillez, fort embarassez de leur contenance, sans un troisiéme, qui avoit l'honnêtete de leur épargner la fausse honte des premiers pas, à un raccommodement qu'ils souhaittoient l'un & l'autre.

J'en ai veû d'autres au contraire, qui n'attendoient que le moment d'être seuls pour conclure de ne se revoir de leur vie.

Mais ne rions point des entremeteurs, j'en aurois besoin d'un bon : le meilleur m'a manqué ; c'est d'avoir été aimé sincérement.

L'Amour fait lui seul, ce que les entremeteurs font, & ne sçauroient jamais faire, il donne aux Amans broüillez le goût du raccommodement, & l'envie de se revoir. Il les rappro-



138 DE' LASSEMENTS  
che, & les justifie ; ils ne fuient  
plus qu'en se rapprochant, & ne  
se rapprochent que pour s'aimer  
davantage. Il ne tient pas tou-  
jours à l'Amour que cela ne soit  
ainsi ; mais tant d'autres inte-  
rêts se mêlent à ceux de l'A-  
mour, qu'un pauvre homme est  
tout surpris de voir que pour  
une passion, il a souvent à ré-  
pondre à cinq ou six autres.

Comme les interests des  
deux sexes sont opposez, quoi-  
que leurs inclinations soient  
souvent les mêmes, celui qui re-  
culle n'est pas toujours celui  
qui en a le plus d'envie ; & tel  
pour se faire cajoler en fait le  
semblant, qui seroit au desef-  
poir qu'on l'imita, & qu'on n'eût  
pas l'honnêteté de le tromper ;  
aussi est-on d'accord sur les con-  
ventions. Les femmes ont choi-  
si le parti de se deffendre, &  
lissé aux hommes celui de les

attaquer ; ils auroient peut être trop resisté s'ils s'étoient deffendus. Elles sçavent mieux quand il faut se rendre. Si elles s'y trompent quelquefois, elles ont par provision par devers elles, un pretexte & des plaisirs.

¶ Combien de gens croient devoir à leur merite & à leurs empressements, les faveurs qu'ils reçoivent des femmes ; pendant qu'elles se servent habilement de leurs soins pour leur dérober la connoissance de leur foiblesse. Elles se procurent ainsi avec quelque sorte de pudeur elles-mêmes, les plaisirs qu'elles veulent prendre. Les femmes dont les passions sont vives, laissent tout faire à l'amour propre des hommes, quand elles se rendent. Il prend toujours soin de les justifier auprès d'eux, & de les rendre moins coupables. Elles n'en viendroient pas si

140 DE' LASSEMENS  
bien à boût avec toute l'adresse  
qu'elles ont à ménager leurs in-  
terêts ; il est même bon pour  
elles que cela soit ainsi ; car si  
l'amour propre des hommes les  
decrie en un sens, par la vanité  
qu'ils ont quelquefois de publier  
les faveurs qu'ils en reçoivent,  
il les dédommage considerable-  
ment en cela , qu'il leur cache  
une partie de leur foiblesse:  
dequoi peuvent donc tant se  
flatter les indiscrets, si la natu-  
re a donné aux uns & aux au-  
tres le même penchant à l'a-  
mour ? Seroit-ce de ce qu'ils  
font preferez ? Ne sçait-on  
pas que l'amour est bizarre, &  
que les passions ont des momens  
où il est presque impossible de  
de leur resister ; qu'un homme  
plûtôt qu'un autre en profite,  
cela est heureux & non pas glo-  
rieux. Tout bien examiné, nous  
trouverons quand il nous plaira

que nous sommes encore la dupe des femmes dans les faveurs mêmes qu'elles nous accordent.

Je devois mieux finir, ou n'avoir rien dit. J'aperçois une troupe de femmes & de Narcisses qui viennent à moi me demander raison; celles-là de la foiblesse que je leur donne; ceux-ci de la préférence que je leur ôte. Que leur répondre, pour les accorder & me tirer d'intrigue? Les femmes donnent à l'amour & au mérite, aux quolibets, & aux poupées, je ne sçai rien de plus: Que chacun prennent là ce qui lui convient, & me laisse en repos.

Je voudrois qu'une sincère estime précéda toujours l'Amour, & que cette estime eût son fondement dans le mérite & les bonnes qualitez que l'on se connoîtroit l'un à l'autre; que

## 142 DE' LASSEMENTS

l'Amour se borna à chercher les occasions de s'obliger & de se procurer du plaisir, & qu'on ne songea au Mariage que pour être plus à portée de les trouver; qu'alors les faveurs & les caresses fussent encore moins des marques d'amour, qu'une preuve que l'on est l'un à l'autre sans réserve. voilà l'idée que je me fais du véritable amour; mais de l'amour en idée à l'amour des gens d'aujourd'hui, quelle différence.

Il est du véritable amour comme de l'apparition des esprits, tout le monde en parle; & personne n'en a veû.

¶ Une fille assez fiere pour ne vouloir mêler personne dans son intrigue, est souvent embarrassée de sa fierté, quand elle est broüillée avec ce qu'elle aime, & qu'elle à tort. Elle lui parle des yeux, & semble quand elle le voit, implorer sa cle

mence par ses regards. Un Amant qui se sent de la vertu, & qui ne s'est pas attiré les mauvais traitemens, s'ils ne l'ont gueri, croit du moins qu'il lui est dû tout autre chose qu'un langage muet. Il refuse de s'y rendre, & penseroit même s'y tromper. La Maîtresse qui croit en avoir assez fait pour obtenir sa grace, met le tort du côté de l'Amant, qui croit ne l'avoir point; de sorte qu'après un certain temps, les mines cessent, & l'amour s'en va de part & d'autre.

¶ *Coronis* a la compagnie d'un de ses Amans suit des yeux avec une contenance triste, un homme qui passe & qui l'a fort aimée. Elle tombe en sincopé dès qu'elle le perd de vûë. Se repentiroit-elle de lui avoir donné lieu de s'éloigner, & seroit-ce une preuve d'amour bien

144 DE' LASSEMENTS  
constante , que la melancolie.  
La plûpart des femmes qui tombent dans cet état regrettent moins l'Amant , qu'elles n'ont plus , que la perte d'un homme de moins qui les aimoit. Tout est coquetterie chez les Coquettes , & encore plus pour qui les craint. Au bout du compte , nôtre temperament seul décide de nos passions & de nôtre goût. En amour, quand on a point de rival , on se fait des peines imaginaires qui nuisent & fatiguent davantage.

¶ Un mauvais moïen pour se deffendre d'un vice , est de s'opiniâtrer à soutenir qu'on ne l'a pas. Pour un seul que l'on veut cacher on en découvre quelquefois mille autres , que personne ne connoissoit encore.

Une capricieuse ainsi , pour n'être point convaincuë de caprice s'acroche où elle peut ;  
rapelle

rapelle à son secours les choses passées, & les anciennes querelles, & feroit revivre la guerre de Troye si elle pouvoit servir à son dessein. Elle n'a jamais tort, & on veut toujours lui faire une querelle d'Allemand; il y a en cela moins d'adresse que de vanité, & plus d'opiniâtreté que d'amour. Un homme d'un bon esprit, qui voit que tant de bizarerie gâte les autres bonnes qualités de ce qu'il aime, souffre, gemît, se prête aux caprices, quand il ne peut se retirer, & leur fait, sans que personne lui en tienne compte, un continuel sacrifice de sa raison. Pour vivre en repos avec les femmes de ce caractère, il ne faut jamais les entretenir de ce qu'elles font, ne pas même sentir quand elles ont tort, & oser encore moins le leur dire.



## 146 DE L'ASSEMBLEMENT

¶ Je demande lequel aime davantage , d'un homme qui est absolument aveugle sur tous les deffauts de sa Maîtresse , ou de celui qui les voit & qui ne peut s'empêcher de l'aimer. Celui qui les voit , les excuse certainement , ou fait des deffauts de sa Maîtresse une si flatteuse compensation avec ses bonnes qualités , qu'il la trouve toujours aimable. Celui qui ne les voit pas , a aussi plus de merite du côté de l'amour propre de celle qu'il aime. Il n'a point aussi à détruire en lui des sentimens dont l'impression pouroit le rendre inconstant. De ces deux amours , l'un me paroît plus feur , & plus à estimer ; l'autre plus flatteur , & plus incertain. La plûpart des femmes s'en tiendroient au flatteur , & abandonneroient l'autre.

¶ On peut aimer assez fortement une femme par les bonnes qualitez qu'on lui connoît, pour ne pouvoir la quitter par toute son ingratitude, & les autres deffauts qu'on lui voit.

¶ L'indifference qui est de tous les états, le plus insultant pour une femme que l'on a aimée, est souvent l'ouvrage de l'Amour même. L'on a quelquefois tant aimé, qu'il ne reste plus rien dans le cœur, pour aimer encore.

La vertu éloigne quelquefois des femmes, la plûpart des hommes, qui ne s'en aprochent que pour les corrompre. Alors ce sont des cruelles, de mauvais cœurs, des Coquêtes, des femmes d'une conduite déreglée, & qui vivent mal: & le mal qu'elles ont fait, est souvent de n'en avoir pas voulu faire, & d'avoir eû plus de rai-

148 DE LASSEMENTS  
son , & de vertu qu'un hom-  
me n'auroit été bien aise de  
leur en trouver. A prendre  
les choses dans leur vrai sens ,  
& par la regle des contraires ,  
la plûpart des libertins qui mé-  
disent des femmes , font leur  
éloge.

¶ Les novices dans l'art d'ai-  
mer ne sçavent ni ménager leur  
interêts , ni connoître ce qui  
est à leur avantage. Un caprice  
premedité, un mot échapé avec  
dessein , une froideur affectée,  
tombent sans qu'ils en profitent.  
Un rien les effraie & *les met  
aux champs* , il faut long-temps  
les mener par la liziere , comme  
l'on dit , pour ne les point per-  
dre. Quand ils commencent à  
marcher seuls , & qu'ils ont pris  
des forces , ils vont si loin , qu'ils  
ne reviennent plus.

D'autres au contraire , ont  
si bonne opinion d'eux-mêmes

mes qu'ils se croient aimez de toutes celles qu'ils voient, & de celles même qu'ils n'ont jamais vûës. Une fille a beau leur rompre en visiere, les fuir, les maltraiter, se rire d'eux, & leur marquer de l'indifference; ne s'appercevoir ni quand ils entrent, ni lorsqu'ils sortent; tout leur est égal, & une preuve d'amour; aussi ingénieux à bien interpreter ce qui est contr'eux, qu'acoûtumez à exagerer les moindres honnêtetez qu'on leur fait, ils ne croient ni aux cruelles, ni aux mauvais traitemens, ils n'en ont point vû, ou ils ne sont point faits pour eux. Vrais Narcisses d'eux-mêmes ils s'aiment seuls & sans rivaux. Il est également dangereux aux femmes & aux filles de les voir, & de ne les voir point; de leur parler, & de ne leur rien dire. Le trône n'est

pas à l'abri de leur amour propre, ni assez au dessus d'eux pour les tenir dans le respect. Leur étoile doit les rendre ce qu'ils ne sont point, ce qu'ils ne fçauroient espérer de devenir, & ce qu'ils deviennent à la fin.

¶ Voiez-vous ce grand garçon, il n'est pas fâché que l'on croie dans le monde que ses bonnes fortunes lui ont efflanqué la taille. Il est associé à une cotterie de femmes qui l'admirent, & lui repetent sans cesse qu'il est beau, sans qu'il les aime. Dans quelle famille n'est-il pas souhaité ? Deux sœurs lui en veulent dans une même Maison. Elles sont trois, que n'emet-il du nombre la troisième ; il ne lui en coûteroit pas davantage. Là il domine, comme par tout ailleurs. Il le dit, du moins, & s'efforce de

le faire voir à ses amis les plus familiers dont il se croit aplaudi, pendant qu'ils se rejoüissent en eux-mêmes du ridicule qu'il se donne. Il est emphatique, & ne parle que par déclamations à un Concert, ou à l'Opera, on le voit s'agiter, entrer en fureur; reprendre ceux qui chantent, on diroit qu'il possède à fonds la Musique, & qu'il regle l'orquestre. À table il decide du vin, des viandes, du repas, de l'esprit des conviez. Personne n'a le goût meilleur, ni le discernement plus juste. Il est vrai seulement qu'il s'est quelquefois mépris en femmes: mais qui ne s'y méprend pas? Il lui est arrivé d'en prendre une pour un autre, & de faire soulever contre lui la populace dans une assemblée publique, où l'on n'eût d'é-



752 DE'LASSEMENTS  
gard ni à sa beauté, ni à son  
merite; pas même à l'argent  
qu'il offroit. Vous me de-  
mandez dequoi se mêle un tel  
homme; ne venez-vous pas de  
l'entendre? D'être beau, de se  
le faire dire, & de trouver  
mauvais qu'on ne lui ait pas dit.

J'ai quitté ma matiere, re-  
prenons là. Les Narcisses sont  
infinis dans le monde; l'amour  
propre en a fait de tous les hom-  
mes.

¶ Un homme qui a beaucoup  
aimé & plus qu'il ne devoit, est  
celui qui ne sçauroit croire de  
celle qu'il a aimée le mal qu'elle  
lui a fait, & qui hait même jus-  
qu'à ceux qui le lui apprennent.  
Mais il faut l'avoüer, il y a de  
si belles passions qu'elles excu-  
sent toutes les folies qu'elles  
font faire.

¶ J'aurois voulu me laisser  
mourir de faim, me disoit un

jour un homme qui m'exageroit la douleur qu'il avoit eüe de la perte de sa Maîtresse : mais ce genre de mort , ajoûtoit-il , ne me plaisoit pas. J'y trouvois quelque chose de bas & d'indigne d'une belle ame. J'aurois mieux aimé mourir de ma belle mort & de douleur ; mais la mienne ma trompé , & j'ai , sans y songer , vécu plus qu'elle ; j'en suis au desespoir.

C'est ainsi , lui dis-je , que la nature se vange des résolutions que l'on prend contre elle sans la consulter.

Du moins , reprit ce pauvre homme , si elle eût permis que j'eusse maigri ; mais j'engraïssois tous les jours ; on eût dit que j'étois le Phœnix de l'Amour , & que je revivois de mes cendres.

J'entre fort dans vôtre douleur , lui répondis-je , & assu-



154 DE'LASSEMENTS  
rement vous devez en avoir  
beaucoup , de n'en avoir pas  
assez eu pour faire accroire aux  
gens interessez que vous étiez  
fort touché de vôtre perte :  
Mais il y en a qui accablent si  
fort tout d'un coup un homme,  
qu'elle lui ôtent le sentiment :  
de maniere qu'on les fait pres-  
que toujourns sans les sentir.  
Vous l'avez dit , reprit naive-  
ment nôtre amoureux , l'on ne  
s'aperçoit qu'on les a faites que  
lorsqu'il n'est plus temps de les  
pleurer. Alors on voudroit bien  
le faire ; mais la honte de le  
faire tard , fait qu'on ne pleure  
point du tout. Je suis de vôtre  
avis. Il y a de la bienséance à  
ne point faire parade d'une  
douleur ancienne , & le temps  
& la nature font d'un grand  
secours pour ces sortes de bien-  
séances. On veut quelquefois si  
bien cacher une douleur qui

n'est plus de saison, qu'on ne sçait bien tôt soi-même ce qu'elle est devenuë. Qu'auriez-vous fait, ajoutai-je, pour une seconde Maîtresse, si vous vous étiez épuisé à pleurer la première ? La nature n'a donné le don des larmes qu'à peu de gens. Elle n'en a pour elle qu'une tres-petite provision, qu'elle ne prodigue point : ne vous étonnez pas d'en avoir manqué. Elle vous les réserve pour une meilleure occasion, où les larmes vous feront utiles, alors elle vous en accordera en abondance, & il vous servira bien d'avoir pleuré : C'est ainsi que je découvris à mon homme l'état où il étoit, & que rien n'effaçoit tant l'idée d'une première Maîtresse, qu'une seconde.

On ne doit point jurer d'être fidelle à certaines douleurs.

## 156 DE'LASSEMENTS

Il n'y a point de seremens qui fassent plus de parjures. Quelque affligé que l'on soit dans les premiers momens d'une perte, le serement de n'en pas revenir n'est que de bienficeance. L'on s'en releve tôt ou tard. Cet état a ses privileges, comme la minorité, & la douleur ses perfides comme l'amour.

¶ Les femmes ont tort de se plaindre que les hommes ne sçavent plus aimer, parce qu'on en voit plus mourir d'amour ou se poignarder. Je les prie de me dire quand un homme en devroit faire la folie. Sera-ce à la mort de sa Maîtresse, ou quand elle le quitte pour un autre, ou qu'elle est trop cruelle ?

La mort d'une Maîtresse remet un Amant en liberté ; son inconstance l'affranchit des devoirs de l'Amour : & s'il y avoit quelqu'un à poignarder, ce se-

roit assurément celui qui change ; car quel mal a fait l'autre pour se tuer ? Il est plus naturel de punir le crime sur le coupable.

Un homme ne devra donc se tuer que lorsque sa Maîtresse sera trop cruelle. J'avouë que les femmes qui se refusent absolument à toute la passion de leurs Amans, peuvent quelquefois les mettre dans un si grand desespoir, qu'ils préfèrent la mort à une vie si fâcheuse : mais ce desespoir ne prend aux honnêtes gens, que lorsqu'il n'y a plus lieu d'espérer ; & y a tout à espérer, tant qu'elles vivent.

Quand elles meurent, alors le désir meurt avec l'objet, l'on rentre dans son bon sens, & l'on est quitte de mourir.

Après tout, un homme sincère livré par choix à tous les

158 DE' LASSEMENTS  
mouvements & aux delicateſſes  
de ſon amour eſt bien à plain-  
dre. Quelles pertes ne fait-il  
pas ? quels ſacrifices , quels de-  
vouëmens de lui-même dans le  
temps qu'il lui eſt quelquefois  
plus de conſequence de n'en  
point faire ? Combien de vertu,  
de generoſité , de courage &  
de fermeté ne lui faut-il pas  
pour fournir aux ſoins de ſa for-  
tune & de ſon établifſement,  
pour reſiſter à la jaloſie & aux  
medifans , aux perſecutions  
d'une famille , & à ſes propres  
craintes ; aux froideurs , aux  
caprices , aux injuſtices même  
d'une Maîtreſſe foible , irre-  
ſoluë , ſouvent ingrante ; ſon in-  
gratitude eſt le plus accablant  
de tous les maux. D'où je tire  
cette conſequence , que l'amour  
nous fait ſentir toutes les paſ-  
ſions l'une après l'autre , & que  
ſi l'on a la force de reſiſter à de

Veritables peines , les maux d'opinion , quoiqu'on en dise , doivent être les veritables maux ; puisqu'une ingratitude souvent imaginaire deroute un homme courageux & l'accable.

¶ L'estime est un grand acheminement à l'amour : mais l'amour n'est pas toujours un seur garent de l'estime. L'on peut aimer sans estimer ce que l'on aime ; mais cet amour n'est pas de longue durée. L'on est guere aussi sans aimer ce que l'on estime une bonne fois , & l'on aime long-temps. Les grandes & les veritables passions sont celles que nous ignorons souvent nous-mêmes au fond de nôtre cœur ; & que le temps , l'absence ou les engagements de ce que l'on aime nous découvrent.

¶ Il y a de petits amours d'avanture , qu'un même Soleil

voit naître & mourir.

¶ Je l'ai senti , & mon expérience ma mis en droit de donner un conseil à tous ceux qui aiment : ne sacrifiez rien à vos Maîtresses ; ne vous broüillez pour elles, ni avec vos amis, & encore moins avec vôtre famille d'où dépend quelquefois vôtre fortune, ou tout au moins, pour le temps présent, un certain air riant qui vous tire de pair & vous met à couvert de mille disgraces qui peuvent vous travestir & vous donner un mauvais tour dans le monde : aimez ; mais ne quittez pas , comme l'on dit , le gros de l'arbre. Il est dangereux d'avoir trop de generosité , avec qui peut manquer de reconnoissance. Quand vous vous ferez attirer bien des maux ; que vous aurez souffert , patienté , sacrifié pour l'amour d'une Maîtresse  
à son

à son tour elle vous sacrifiera à quelque autre , ou tout au moins à sa vanité , ou à ses propres craintes. Je parle de vous, *Iphize* , qui en avez usé de cette façon à mon égard. Ne me fuiez plus, je ne me persuaderai pas que vous m'en aimiez d'avantage, mes affaires se sont raccommodées.

¶ Il en est à peu près de l'amour & de la raison dans un même sujet , comme de deux Benefices qui demandent résidence.

¶ Il y a des filles qu'il faut étudier & apprendre par cœur. On y fait tous les jours de nouvelles découvertes. Ce n'est pas une petite étude, ni une science d'une heure. Un homme appliqué, & qui ne se rebute point peut en venir à bout , & les entendre après quelque temps. Ce seroit trop d'abord de les devi-



ner. On y perderoit même le plaisir de la surprise & du spectacle. L'air, l'action, les regards, les manieres, la phifionomie tout parle en elles : mais un langage abstrait, difficile & qui donne le change : à tout celà, il n'y a qu'une chose qui tienne, c'est de les épouser. Leur vie est une Comedie reguliere en trois Actes, dont le premier se passe à se faire voir, & à s'attacher, un ou plusieurs hommes ; le second, à noüer une intrigue, & à se marier ; le troisiéme à faire enragger un mari & à s'en separer.

¶ Une question delicate, difficile à decider pour un homme qui aime veritablement, est celle-ci ; y a-t-il plus de plaisir à aimer qu'à être aimé ? Un Amant delicat & reconnoissant feroit embarrassé de le dire. La plupart des femmes ressentent l'un, & se laissent aller à l'autre.

¶ Qu'on me permette encore cette autre question ; quel est le plus surpris de celui qui trouve sa Maîtresse infidelle , dans le temps qu'il s'encroit le plus aimé, ou de celui qui sur le point de desespérer de l'être de sa vie, se trouve aimé de la plus tendre de toutes les passions. Ces deux états me paroissent également violens , il me semble néanmoins que l'amour propre empêche bien que l'on ressent l'un autant que l'autre.

¶ Pourquoi dit-on qu'un fort en amour , persuade & va plus loin , qu'un homme d'esprit ? ne seroit-ce pas que les femmes se desient naturellement de celui-ci , qui peut contrefaire le langage du cœur , & que se croiant toujours plus aimables & plus aimées qu'elles ne le sont , elles supposent à l'autre , plus de sentimens qu'il n'en ex-

prime. Certainement l'Amour muet , est celui qui ment le moins : mais hazard pour hazard , j'aimerois encore mieux l'Amour qui parle : du moins l'on a un pretexte pour se rendre. On s'entend dire de si jolies choses , le moien d'y resister ? Elles ne sont quelquefois pas trop vraies ; mais qui faire ? On les croit telles , parce qu'on le souhaite. L'erreur à ses charmes comme la verité. Que seroit ce de l'Amour , s'il étoit toujours sincere ? Il est bon qu'il soit connu pour ce qu'il est , pour être moins dangereux. Quand on s'y trompe , on doit croire qu'il étoit nécessaire qu'on s'y trompa. La nature admet une infinité d'erreurs , utiles au bonheur & aux plaisirs de nôtre vie.

¶ La veritable constance en

Amour, est celle qui tient contre le temps, l'indifference, & les faveurs; celles-ci ont plus enterré d'Amours que les deux autres.

¶ Les hommes pour rendre les femmes faciles ont trouvé un moïen plus seur que l'Amour. Ils ne se font plus avisez de soupirer, dès qu'ils ont vû que l'argent pouvoit couper court aux soupirs, & à toutes les façons que l'Amour demande. Ils ont marchandé, & trouvé des faveurs à tous les prix. Dabord les femmes avoient surfait d'une si étrange façon, que personne n'étoit assez puissant pour approcher d'elles. Dans la fuite elles en ont rabatu; alors les hommes pour en avoir encore à meilleur compte, ont mes-offert; quelques-uns même sans garder tant de mesures ont pris pour rien.

C'est depuis ce temps - là qu'ils sont devenus hardis , entreprenans & souvent heureux ; de là vient qu'avec beaucoup peu , quelquefois rien ils font pris au mot.

Pour achever le portrait de ces femmes qui se livrent ainsi elles-mêmes en gros & en détail au public , la plupart sont aussi jalouses que si elles aimoient : & à la honte de nôtre siècle & de nos mœurs, on court après elles avec plus de fureur, qu'après celles qui ont de la vertu. Il faut l'avoïer , l'or est l'œcueil de tout le monde. C'est la pierre de touche de l'honneur ; il en fait connoître le faux dans les hommes comme dans les femmes. Quelle idée après tout , ne doit-on point se faire du goût & du discernement des femmes dont je parle ! Depuis qu'elles ont connu l'utile de l'A.

amour, l'agréable sans lui n'a pu rien faire. La raison, si je ne me trompe, n'est autre, que la nature de l'Amour qui finit, & n'a que lui seul pour objet; l'homme à d'autres passions, que les richesses regardent toutes. Elles ont le secret de les rendre heureuses l'une après l'autre.





## DIALOGUE

ENTRE

PLUTUS ET L'AMOUR.

**U**N jour l'Amour & Plutus disputoient ensemble des bornes & de l'étendue de leur Empire.

J'ai un droit naturel , disoit l'Amour , sur tout ce qui respire. Le Ciel , la terre , & les eaux , ont ressenti les effets de ma puissance : & Plutus a qui je parle , sçait bien que les Enfers n'en sont pas exempts.

Tout le monde est témoin des chastes amours de Jupiter & de Junon , & de la maniere dont

dont j'ai épris les autres Dieux de la beauté des filles de la terre. Le même Jupiter a aimé Jo , fille du Fleuve Inaque , Caliston la plus belle Nymphe d'Arcadie , Europe fille d'Agenor Roi de Sidon, Semelle fille de Cadmus & d'Hermionne, & quantité d'autres.

Mars & Venus, ma mere, se sont aussi aimez. Appollon a soupiré pour Daphné, fille du Fleuve Penée ; il a aimé Climene , Leucothoé , Rodops & Clytie. J'ai même fixé une fois en sa vie Mercure pour la fille de Cecrops.

Tout cela est beau , lui répondit Plutus ; mais le point décisif est de faire voir que ces Nymphes ont eû de la reconnaissance , & que vous rendez vos sujets heureux , en les faisant aimer de ce qu'ils aiment. Et je soutiens, que bien loin de



170 DE LASSEMENTS  
leur être utile , vous leur nuisez bien souvent.

Quoi ? reprit l'Amour tout en colere, oseriez-vous me contester que Jupiter & Junon ne s'aiment point ; non répondit Plutus ( qui craignoit d'offenser sa belle-sœur & son frere ) leur exemple neanmoins , ajouta-t-il , ne doit pas être tiré à consequence. Il est seul, & dans les Cieux ; mais avec tout votre pouvoir , avez-vous jamais pû faire une seule fois sur la terre qu'un mari & une femme se soient aimez tout au moins jusqu'à ne se haïr jamais ? Répondez ; l'Amour qui n'eût point trouvé son compte à répondre , alloit continuer de raconter ses aventures ; lorsque Plutus l'interrompit brusquement , en lui disant d'un air de suffisance , vous avez beau rappeler toutes vos Histoires ,

vous ne ferez jamais aussi puissant que moi ; & sans me vanter autant que vous : ( car vous n'avez jamais manqué de faire vôtre éloge quelque part où l'on vous ait vû , ) je ne vous citerai que deux exemples pour vous fermer la bouche.

Alors Plutus raconta l'aventure de Danaë , que l'amour n'avoit pû toucher, & qui avoit résisté à Jupiter Souverain des Dieux , pour se rendre à Jupiter changé en pluie d'or. Il fit pareillement l'Histoire d'Athalante qui après s'être moquée de l'amour de plusieurs de ses Amans qu'elle avoit fait mourir , se rendit à la fin à Hipomene , qui trouva le secret de l'attendrir par trois pommes d'or.

Voilà des preuves complètes de ma puissance , ajouta Plutus en achevant cette der-

niere Histoire ; & non pas des exemples estropiez comme les vôtres. Lorsqu'un de mes sujets fait tant que d'aimer , ce n'est jamais inutilement , & à longs termes. Je lui épargne les soupirs , les larmes & les assiduez que les vôtres sont obligez de faire voir à leurs Maîtresses , & bien souvent sans rien gagner. Je mets à leur aise & sçai rendre heureuses celles qui m'écoutent : au lieu que vous ruinez bien souvent les vôtres , & que vous ne leur laissez que de cuisans regrets de vous avoir suivi.

J'en ai cependant fait quelquefois des Divinitez , reparti l'Amour , d'un air chagrin , ce que de vos jours vous n'avez pû faire. Il est vrai, Amour, repliqua Plutus , en riant , que vos Amans dans les Poëtes, après avoir fait plusieurs fois des bê-

tes de leurs Maîtresses , leur ont fait à croire pour leur cacher , ce qu'elles étoient devenues par leur foibleffes, qu'elles avoient un rang dans le Ciel parmi les Divinitez ; mais entre nous , vous voiez bien qu'il falloit que ce fussent de véritables bêtes , pour ne pas reconnoître qu'on les trompoit.

Qu'entens-je, s'écria l'Amour ? Est-ce bien Plutus qui parle ? Quoi , le frere de Jupiter même le traite ainsi ? Nous ne disons ceci qu'entre nous deux ; interrompit Plutus. Au reste je ne crois pas faire beaucoup de tort à Jupiter de lui donner assez d'esprit pour tromper une femme. Ah ! de grace , reprit aussi-tôt d'un air dedaigneux , l'Amour , ( qui crût voir là quelque chose pour lui ) Ne vous picquez point d'Esprit : On en voit si rarement à vos

174 DE' LASSEMENTS  
favoris , que cela ne vaut pas  
la peine de vous mettre en frais  
pour montrer que vous en avez  
quelquefois. Laissez-moi cet  
avantage , tout le monde me le  
donne. Je suis ingénieux , sub-  
til , éloquent , je fais. . . . Je l'a-  
vouë , interrompit Plutus : mais  
ce n'est point dans les exem-  
ples que vous avez citez pour  
preuve de vôtre puissance , que  
vous avez fait valoir vôtre ge-  
nie. Si Jupiter n'eût pas eu d'au-  
tre moïen que son amour au-  
prés de celles dont il a été fa-  
vorisé , Jo & les autres eussent  
toujours été filles ; mais Jupiter  
avoit la puissance en main.  
Mercure même si subtil & dont  
vous avez cité les amours ,  
n'eût pas seulement esperé de  
sa passion , de se faire aimer de  
*Thersé* , s'il n'eût promis à sa  
sœur *Aglaure* une bonne somme  
d'argent.

Ainsi, Amour, votre puissance seule dénuée des secours étrangers, est vaine pour rendre heureux ceux qui vivent sous votre Empire ? j'ai fait sans vous, ce que vous n'avez presque jamais pû faire sans moi.

C'est aussi de quoi je me plains, répondit l'Amour ? Vous étiez fait pour demeurer caché sous la terre. Vous n'aviez aucun droit d'y venir troubler l'ordre de la nature, & le repos des particuliers. Dites la vérité ? Étiez-vous fait pour le cœur ?

Pourquoi non, répondit Plutus ; croïez-vous que le cœur ne soit sensible qu'à l'Amour, il a d'autres passions, & je sers à les contenter.

Je le veux, reprit l'Amour ; mais du moins, ne deviez-vous point vous mettre d'une partie où je devois avoir tout l'honneur.

176 DE' LASSÉMENTS

Par quelle raison, répondit Plutus ? Les Dieux font faits comme les hommes , ils ont leurs emplois , & leurs districts particuliers. Il ne leur est point permis d'aller sur les brisées les uns des autres ; mais ils y trouvent leur compte, & ils le font.

Au reste, ce n'est point tant à moi , qu'aux femmes que vous devez adresser vos reproches. Je ne fais que m'offrir à elles. Quand elles veulent bien m'accepter , serois-je assez cruel à moi-même , pour me refuser les plaisirs qu'elles me présentent ? Non , Amour , ne vous y attendez-pas. Je ferai mes offres , tant qu'elles y paroîtront sensibles.

L'Amour insulté par ce discours disparut de la terre, & n'a pas d'aigné depuis y revenir. Il jura en se retirant , que pour se vanger des femmes & de Plutus,

Les plaisirs, les graces, & les enchantemens delicats ne se trouveroient jamais dans les commerces où il auroit part. L'on n'a vû depuis ce temps-là, que des copies du veritable Amour, encore font-elles bien estropiées ; on a pris moins de plaisir avec les femmes que l'on a païées, & l'Amour & l'argent contant ont presque toûjours été broüillez.

Cependant, disent les Poëtes, l'Amour est fils du Dieu des richesses ; mais il a pour mere la pauvreté. Il tient de son pere la grandeur de courage, l'élevation des pensées, l'inclination à donner, la prodigalité, la confiance en ses propres forces, l'opinion de son merite, & l'envie d'avoir toûjours la préférence.

Il tient de sa mere cette indigence qui fait qu'il demande



178 DE' LASSEMENTS  
toûjours ; cette importunité  
avec laquelle il demande ; cette  
timidité qui l'empêche quel-  
quefois d'oser demander ; cette  
disposition qu'il a à la servitude ;  
& enfin cette crainte d'être mé-  
prisé qu'il ne peut jamais per-  
dre. Il y auroit lieu d'être sur-  
pris de la dispute qu'il vient  
d'avoir avec Plutus son pere, si  
les enfans de ce temps-ci ne le  
justifioient.

¶ Rien ne me paroît plus in-  
solent qu'un Amant toûjours  
contant , ni si sot qu'une Maî-  
tresse toûjours tendre. Il est bon  
de diversifier les choses ; quand  
ce ne seroit que pour ne pas  
toûjours tenir le même langage.  
Un Amant qui se loüe trop de  
sa Maîtresse , fait soupçonner  
sa vertu quand il a du merite.  
Une Maîtresse trop tendre passe  
pour folle, & risque de faire un  
inconstant. L'Amour admet plu-

ieurs manieres de se conserver. Les hommes se lassent d'entendre le même langage. Ils ne veulent pas toujours être menez de la même main. De temps en temps une querelle, une petite absence, quelques jalousies à la traverse, souvent des accommodemens font le plus grand bien du monde à l'Amour. Toutes ces mines & ces grimaces ont plus entretenus de commerces, que la fidelité & la bonne foi. Ce qui fait que la plupart des Amans exagerent de petits mécontentemens, & de fausses douleurs, pour avoir de grands & de veritables plaisirs.

¶ Les femmes usent la tendresse des hommes à les faire soupirer & à se resoudre. Elles les accusent d'ingratitude dans la suite, & se plaignent d'eux quand elles se rendent; à qui en

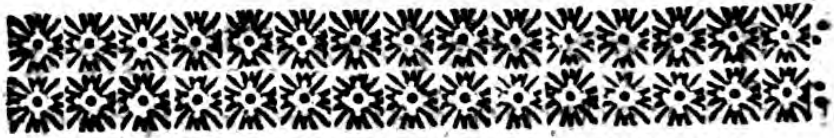
180 DE' LASSEMENTS  
est la faute ? Ne protestent-ils pas tous les jours contre le temps qu'elles perdent ? Soit qu'elles en mettent trop à examiner si elles sont aimées ; soit que le plaisir qu'elles y trouvent leur fasse oublier la reconnoissance qu'elles en doivent , elles consomment en reflexions le meilleur temps , & laissent passer l'heure du berger. L'Amour à ses accès comme la fièvre. Il faut prendre un Amant dans ces temps-là , ou l'on n'y trouve plus son compte. Mais le malheur veut que la nature ait placé les choses de maniere, qu'une femme se voit presque toujours dans le fort de l'accès , quand l'Amant en est dehors. De là viennent les reproches qu'elle se fait d'aimer trop , & de n'être jamais assez aimée ; de là les injures , les noms d'ingrat & d'inconstant , les degoûts & les

repentirs qui les suivent , & si encore il n'y a guere d'honnête femme qui ne se lasse de son metier.

¶ Il y a une sorte d'honneur fort importun à un certain âge. On a établi d'honnêtes voies pour s'en defaire. Ces voies sont de se marier. Les jeunes filles & les habiles meres y songent de bonne heure. Mais l'on ne trouve pas toûjours si-tôt un Gendre , ou un Mari tel qu'on le veut. Un pauvre cœur souffre & soupire pendant ce temps-là. Les filles qui s'ennuient d'attendre *franchissent le bâton* , & se font des amusemens qui les décrivent , quand elles y ont trop de bonne foi.

Mais puisque nous en sommes sur le Mariage & les Maris, voïons ce que nous en pouvons dire. Si je n'obmets rien de la matiere , je ferai plusieurs

182 DE'LASSEMENTS  
Voulumes. On ne sort pas aisé-  
ment d'un sujet si fecond en in-  
cidens.



## C H A P I T R E

D U

### M A R I A G E.

**L**E Mariage est un feur  
moien pour s'affranchir de  
l'esclavage de l'Amour, & c'est  
en même temps le plus faux de  
tous les sacrifices. On diroit  
d'un homme qui se marie, qu'il  
sacrifie publiquement une li-  
berté qu'il fait état de rattraper  
dans le tête à tête.

Que de raisons font que l'on  
se marie! Mais se marier selon  
la raison, c'est toute autre chose  
& ce qui est rare. La raison pré-

te son nom à une infinité de Mariages où elle n'a non plus de part que le Doge aux affaires de Venise. Elle est même antipatique à quelques-uns, tant il s'y trouve d'extravagances.

Se marier par raison selon le monde, c'est prendre une femme, ou épouser un homme pour son bien, & quand il peut fournir à la vanité ou à l'ambition, on s'engage à une infinité de dépenses que la raison n'ordonne ni ne fait pas faire.

Parlez-moi des premiers jours d'un Mariage pour la bonbance & les plaisirs; c'est à qui se montrera plus genereux & plus magnifique. Les deux Epoux n'expriment leur joie que par leur dépense. Equipages, habits, festins, presens, promenades; rien ne coute à qui mange le bien de ses Créanciers. Est on de la Fête, on partage

184 DE' LASSEMENTS  
les plaisirs de la Noce , & le  
lendemain que la plus forte dot  
ne suffit quelquefois pas pour  
païer des Creanciers , la Noce  
est finie.

Se marier selon la raison , c'est  
toute autre chose ; & se choi-  
sir par discernement & sans in-  
terêts , une personne sage qui  
vous choisisse de même : mais  
la raison se mêle de si peu de  
choses dans le monde , que c'est  
un hazard quand elle s'occupe à  
former une société , où elle sou-  
ffre tant d'entorces.

Le moïen que cela n'arrive ?  
on ne s'amuse pas à compren-  
dre la difference d'une femme  
à une femme ; ce n'est plus le  
soin que des petites gens. On ne  
songe qu'au plus & au moins de  
bien , c'est le veritable esprit des  
Mariages d'établissements , &  
comme se gouvernent les grands  
hommes. On se sent de l'incli-  
nation

nation pour la fortune , c'est plus qu'il n'en faut pour prendre une femme.

Comme la plupart de ceux qui se marient ne consultent pas la raison en se mariant, la raison les laisse faire. Ils la cherchent inutilement , pendant le Mariage, & ne la recouvrent souvent , que lorsque la mort ou quelqu'autre affaire, vient leur rendre le bon office de les separer ; Le mariage est un bau pour la raison , d'où la mort & les separations seulement ont quelquefois droit de la rappeler.

Aussi ne voit on guere que la nature prenne soin de rassembler deux personnes raisonnables, & bien assorties. Quand le mari est raisonnable , la femme l'emporte sur la raison ; & quand la raison est du côté de la femme , elle est si foible qu'elle est



souvent battuë par le mari.

O raison ! qu'est-ce que tu es ? une chimere , un nom vain , un fantôme , une idée , qu'on te nomme si souvent , & que si peu de gens te connoissent ? Où es-tu ? qu'elle est ta demeure , ton existence , ta nature ? que tu sois si rare , si difficile à comprendre , & que tant de gens se flattent de te posséder.

L'on a beau faire des questions , trop peu de personnes la connoissent pour en donner une véritable idée & la montrer à qui la cherche. Les hommes n'en connoissent point d'autre que celle de leurs interêts. Celle-là parle fort haut , & un langage qui se fait entendre. Il n'y a de bêtes maintenant , que ceux qui lui ferment les oreilles ; mais ces bêtes sont si rares , qu'on voit de cette raison dans tout le monde.

Où, la seule raison que l'on voit aux hommes est la voix intérieure, & une impression secrète des passions que tout le monde suit, souvent même sans qu'il y pense. Et de cette raison à la véritable, il n'y a quelquefois que le ménagement qui y mette de la différence.

Pour revenir au mariage, l'un se marie parce qu'on se marie, l'autre parce qu'on veut le marier; celui-là, parce qu'il ne sçait que faire; celui-ci, parce qu'on veut qu'il fasse quelque chose, & ne sçait faire que des enfans.

Cet autre pour en avoir, épouse une femme qui lui en donne plus qu'il n'en veut; & celle là, un homme qui met à couvert ceux qu'elle a eus.

L'un se marie pour retablir ses affaires, & l'autre pour s'en donner. Telle qui se marie pour

188 DE LASSEMENTS  
desobliger des Collatéraux ;  
prend sur elle les chagrins qu'  
elle veut leur faire ; & épouse  
ordinairement un homme par  
un dépit qui lui dure toute la  
vie.

Tout homme aussi qui prend  
une femme pour avoir du re-  
pos , s'ennuie de se reposer , ou  
s'est ennuié de s'ennuyer seul.

Le mariage est la fin de tout  
enchantement & de toute tran-  
quilité. Il y a des gens qui en  
ont tant , qu'ils ont besoin de se  
marier pour trouver la vie plus  
courte. Il y en a à qui le maria-  
ge la fait trouver bien longue ;  
mais ceux-là vivent trop bien ,  
ou trop mal avec leurs femmes ;  
& il est bon de diversifier les  
choses : car dans cet état même,  
c'est la diversité qui plaît.

L'ennuyeuse chose d'être tou-  
jours avec la même personne ,  
contraire l'un à l'autre , ou tou-

jours de même avis , de même goût , & de même humeur ; car cela est égal ! Encore un coup la vie un peu diversifiée est plus agreable & ennuie moins.

¶ On peut dire en un sens que le mariage est la fin du travestissement & de la Comedie que l'on a jouée avant que de se marier. Que de plaisirs disparaissent en un seul jour ! On s'en souvient , on se les raconte, c'est tout ce qu'il en reste ; & ce qui rend peut-être la condition des gens mariez plus malheureuses.

¶ Un vieux Athenien après de grands exploits , s'avisa sur la fin de ses jours d'être amoureux , & de se marier. Il avoit un grand nom , & s'étoit aquis beaucoup de gloire. Il vouloit se conserver l'un & l'autre de ces avantages par des enfans. C'est ce qu'il répondoit à ceux

190 DE' LASSEMENTS  
qui lui demandoient pourquoi  
il avoit attendu si tard à faire  
cette folie.

La nature ne lui avoit pas été  
fort liberale du côté du corps;  
& les dangers qu'il avoit cou-  
rus dans les Champs de Mars,  
lui en avoient même disgracié  
une partie. Il n'avoit qu'un œil,  
qu'une jambe, & des dents pos-  
tiques. Il fut question de plaire  
dans cet état, & de se choisir  
une femme qui le choisit elle-  
même; qui ne fut ni trop jeune,  
pour consumer en peu de jours  
ce qui lui restoit de vigueur, ni  
trop âgée pour ne pouvoir es-  
perer d'en avoir des enfans.

Il quitta dans cette resolu-  
tion tout cet attirail de guerre,  
ces habits & ces marques de di-  
gnitez qui distinguoient chez  
les Atheniens les vieux Capi-  
taines des autres Grecs. Il s'ha-  
billa comme le reste de la jeu-

nessé d'Athenes; & se fit faire un œil de verre & une jambe de liege, qui imitoient si bien la nature que tout le monde y étoit pris; il frequenta les bains plus qu'à l'ordinaire, & se fit laver trois fois le jour, d'essences & de parfums, comme les Galans de profession ouverte.

Ainsi rajeuni & raccommodé de toutes pieces, il parut à l'Amphiteatre, & dans les Cercles, & les Assemblées de femmes, ou comme embarrassé de lui-même, il cherchoit sa défaite & sa conquérante; enfin par ses mines, ses assiduez, & ses gallanteries, il parvint à plaire ( chose rare ) à la veuve d'un jeune homme des mieux faits de toute la Grece qui avoit laissé de grands biens.

Le peuple qui étoit attentif sur le dessein de ce Capitaine,

191 DE' LASSEMENTS  
regardoit en pitié toutes ses démarches. Il ne pouvoit comprendre comment un homme qui avoit montré tant de force & de vertu à la tête des Armées qu'il avoit renduës victorieuses par sa bonne conduite, avoit pû succomber ainsi lui-même sur la fin de ses jours , à l'empire d'un amour fol & volage. Il concevoit encore moins comment ce Dieu avoit été assez embarrassé de sa personne pour se venir loger dans le cœur d'un homme de cet âge , & se mêler même de son intrigue ; enfin, elle fut menée heureusement jusques au mariage. Le soir de la cérémonie, lorsque les deux Epoux se virent seuls & que tout le monde en eût pris congé, ce vieillard rajeuni qui ne pouvoit plus cacher ses deffauts , se jetta aux pieds de sa nouvelle épouse , & lui embrassant les genoux, ils'efforça

força de lui dire le plus tendrement qu'il lui fut possible, avec une voix cassée, que l'amour & la crainte de la perdre lui avoient fait cacher ses deffauts, peut-être avec trop de soin; qu'il en avoit, contre lesquels le plus violent amour ne pourroit tenir, si on ne les regardoit du côté de la gloire qui y étoit attachée.

L'Epouse surprise le rassura, & l'aïant mis en état de tout dire & de ne rien craindre, quelque découverte qu'elle pût faire; il se leva, & aïant pris sa paupiere des deux mains, après s'être un peu baissé sur une table, il y fit tomber son œil de verre. J'ai perdu, Madame, lui dit-il en même temps, le veritable à la bataille *Darbelles*.

Vôtre bonne foi me charme,  
reprit l'Epouse, & j'avois de-



194 DE' LASSEMENTS  
s'esperé d'en trouver jamais dans  
aucun homme ; mais puisque  
les Dieux , les justes Dieux ,  
m'ont renduë encore plus hu-  
reufe que je ne le merite & que  
je n'esperois de le devenir. Je  
les prie de toutes mes forces de  
faire enforte que vous m'aimiez  
toujours , & que vous ne vous  
dégoutiez point de moi. J'ai  
aussi , continua-t-elle , des def-  
faits comme vous , avec cette  
difference , qu'aucune gloire  
n'y est attachée , je vais perdre  
en un seul jour & vôtre estime  
& vôtre tendresse ; car les Dieux  
m'ont privée d'un œil comme  
vous : en même temps elle lais-  
sa tomber de sa tête un œil de  
verre semblable à celui de son  
Epoux , en s'écriant, vous m'al-  
lez haïr.

A peine avoit-elle achevé  
de prononcer ce dernier mot ,  
que l'Epoux prenant la parole

L'interrompit , en lui disant ,  
& à mesure qu'il defaisoit les  
cordons qui servoient à joindre  
une jambe de liege à sa cuisse )  
à Dieu ne plaise , Madame ,  
que je haïsse jamais ce que j'ai  
une fois aimé. J'ai tant d'autres  
deffauts , & en même temps il  
s'assit & lui fit voir qu'il lui  
manquoit encore une jambe.  
La Dame pour ne pas demeu-  
rer en si beau chemin , & n'être  
pas en reste avec un Epoux à  
qui elle voïoit tant de bonne  
foi , voulut en user de même  
envers lui. Elle degraffa un  
corps postiche , soutenu par  
des bourlets de fer , qui ca-  
choient une taille toute contre-  
faite. Je vois maintenant que  
les Dieux m'ont aimé , s'écria  
l'Epoux , ils n'ont pas voulu  
m'exposer au mépris d'une  
femme vaine , que mes deffauts  
auroient renduë insolente : En

même temps il défit de sa mâchoire inferieure un ratelier de dents d'Ivoire que l'artifice y souûtenoit. L'Epouse a qui il sembloit aussi que les Dieux eussent reservé un tel homme pour la ressemblance en usa de la même façon ; elle sortit de sa bouche deux boules de cire qui lui remplissoient les joües , & deffit ensuite une coeffure qui cachoit un reste de cheveux blancs.

Ces deux Epoux s'étant ainsi detrompez des erreurs qui les avoient flattez l'un & l'autre pendant quelque temps , une partie d'eux-mêmes se mit au lit , & l'autre resta sur la table.

Quelques jeunes gens d'Athenes qui sçavoient qu'ils s'étoient trompez l'un & l'autre, se glisserent dans la Chambre où ce beau couple d'Amans étoit couché , pour se donner

le plaisir du dénoüement de la Comedie. Quand ils les jugerent endormis , ils ramasserent soigneusement tout ce qui serroit au travestissement de jour de ces deux personnages, & se retirerent avec leur butin.

Le lendemain , comme alors c'étoit aussi la coûtume , de venir faire des complimens aux nouveaux mariez , nos jeunes foux arriverent que nos Amans étoient encore au lit. Ils entrerent brusquement dans leur chambre, tirerent les rideaux de leur lit & les inviterent à se lever par des railleries; on tira même la couverture , & nos Amans qui se cachotent dessous furent obligez de se montrer. Que ne vit-on point, le jour servant à rendre encore plus énorme des deffectuositez si sensibles ? La plûpart de ceux qui étoient présens & qui ne sçavoient rien

198 DE'LASSEMENTS  
de cette histoire, surpris de ce  
qu'il manquoit un œil à chacun  
de nos deux Epoux ; que l'un  
avoit les joües creuses , l'autre  
la bouche enfoncée, se regar-  
doient sans pouvoir rien dire,  
& se retirèrent dans ce silence,  
en levant les yeux & les mains  
au Ciel.

D'autres gens entrèrent &  
sortirent en faisant les mêmes  
grimaces.

Enfin, cette aventure s'étant  
repanduë insensiblement dans  
toute la Ville, le peuple accou-  
rut chez ces deux Epoux qui  
n'avoient pû fermer leur porte  
à cause de l'affluence du mon-  
de qui y abordoit de toutes  
parts.

Plusieurs s'imaginèrent qu'un  
tel événement étoit une ven-  
geance & une punition des  
Dieux ; d'autres, un effet de  
quelque jalousie, ou d'un mal.

fiée. Mais ceux qui en jugeoient plus sainement & qui ſçavent que les Dieux n'ont ſouvent aucune part aux diſgraces que les hommes s'attirent par leur imprudence , diſoient qu'un ſeul jour avoit enfin ſuſſi pour faire connoître à elles-mêmes, & au public , deux perſonnes qui s'en étoient cachées toute leur vie.

Nos deux Epoux s'étant depuis connus la fable de toute la Grece , ſe regarderent l'un & l'autre comme la cauſe du ridicule où ils étoient tombez dans le monde , & ne purent ſe ſupporter d'avantage.

¶ Le bonheur d'un homme auprès des femmes dépend ſouvent d'une niaiserie. La plupart d'entr'elles ſe laiffent conduire par des bagatelles à un état , où tout eſt ſolide juſques aux chagrins que l'on y a.

¶ Qu'il sied mal à une bouche où les dents commencent à être rares, de dire, *je vous aime.*

¶ L'Amour dans un jeune homme est une passion de bienséance, quelquefois de nécessité, que l'âge autorise & fait excuser. Dans un vieillard c'est une folie toujours inutile, que l'âge rend plus insupportable, & que tout le monde condamne. Les passions sont une bonne chose en elles-mêmes & dans leur temps. Elles ne sont à blâmer qu'hors de leur saison, & dans l'usage qu'on en fait.

¶ C'est souvent faire sa fortune aux dépens de son repos, & de sa santé, que d'épouser un homme vieux parce qu'il est riche. Imaginez-vous un vieillard qui suë, qui mouche, qui touffe, qui crache, qui renifle, qui put tout en vie, & qui est

jaloux sans être propre à autre chose. Le beau ragoût pour une jeune femme ! Je vais par cette peinture , dégouter des vieillards , quantité de jeunes filles sans patrimoine ; mais il faut tout dire. Il y a des hommes à trente ans qui sont tout aussi vieux , & souvent plus incommodés ; avec eux il y a moins de ressources. On n'oseroit espérer de devenir sitôt veuve.

¶ Une jeune femme avoit eu une fille d'un vieillard , ou d'un jeune homme qui se la disputoient , & s'en disoient pere l'un & l'autre. Cela pouvoit être : mais il étoit question de sçavoir à qui resteroit l'enfant. Le vieillard ; contre toutes fortes de préjugés gagna son procez , épousa la mere , & lui donna tout son bien en l'épousant. Quelque temps après il eût la complaisance de se laisser mou-



rir. Sa veuve, selon la louïable  
 coûtume de ceux qui heritent,  
 pour témoigner tout ensemble  
 sa reconnoissance & sa douleur,  
 lui fit faire de magnifiques ob-  
 seques; & les magnifiques ob-  
 seques, comme l'on sçait, sont  
 la marque ordinaire du chagrin  
 de ceux qui n'en ont guere. On  
 lui dressa un superbe Mausolé,  
 sur lequel le jeune homme avec  
 qui il avoit été en procès, fit  
 mettre cet Epitaphe qui con-  
 viendroit à bien d'autres.

*Ci-gît des Maris le Doïen ;  
 A quatre-vingt-quinze ans ( âge  
 digne d'envie )  
 Ce vieillard perdit la vie,  
 Et ne perdit presque rien.*

*En mourant il perdit belle femme  
 & gros bien ;  
 ( Cela donne dans la veuë )  
 Mais en perdant ce qui fut sien ;*

*Dans sa fille prétendue  
Il ne perdit presque rien.*

*Femme jeune & jolie, & qui  
meritoit bien  
Qu'il ne vécût pas davantage.  
Le perdit par prompt veuvage,  
Et ne perdit presque rien.*

¶ En amour, combien de temps est-on à se dire qu'on ne s'aime point & qu'on ne veut plus se voir, avant que d'en venir là ? Dans le mariage, c'est tout le contraire, on en vient là dès les premiers jours, & souvent sans se le dire.

¶ Je voulus me mêler un jour de mettre bien ensemble un mari & une femme qui querelloient. Quelle entreprise, dira le Lecteur ? J'avouë qu'elle étoit difficile : aussi n'en vins-je pas à bout. Je commençai par m'établir Juge entr'eux ; tan-

tôt, je prenois le parti du mari; tantôt celui de la femme, pour tâcher de les adoucir par cette alternative. Un critique qui voïoit que je ne gagnerois rien par ce ménagement, m'interrompit, en me disant; vous ne faites pas bien, de prendre les deux partis; l'on ne doit prendre que celui de la raison. Ah! quel parti prendroit-on, lui dis-je? il y en a si peu dans le monde. Il est bon de prendre les deux partis de peur qu'elle échape. On les prendroit quelquefois tous deux sans pouvoir la rencontrer entre un mari & une femme qui ont besoin d'un tiers pour bien vivre; car un tiers est souvent cause du desordre.

¶ Les maris font tout ce qu'il faut pour se faire haïr de leurs femmes, & ils veulent en être aimez; ils en aiment d'autres,

& veulent que leurs femmes leurs soient fidelles ; n'y a-t-il pas en cela de l'injustice ? C'est tout ce qu'ils pourroient prétendre , s'ils quittoient leurs Maîtresses, & se rendoient plus agréables.

¶ Une femme peut haïr quelquefois assez son mari , pour n'oser épouser son Amant quand elle devient veuve.

¶ Après la femme , rien ne me semble plus à craindre dans le mariage que les enfans. Il y en a de si dangereux , qu'ils sçavent par cœur à dix-huit ans l'abregé de la vie des peres.

¶ Serieusement , y a-t-il quelque chose qui doive faire tant de peine à un honnête homme en se mariant , que la crainte d'avoir des enfans mal nez , & qui ne se portent point au bien ? Dépend-il de lui , d'en avoir qui naissent avec d'heureuses

206 DE'LASSEMENTS  
inclinations, & de la vertu ?  
Pour la femme, on se la peut  
choisir ; mais si peu de gens  
s'en donnent le temps, que c'est  
encore un hazard quand ils ren-  
contrent bien.

Quelles douceurs au contrai-  
re ne goutte t-on pas avec une  
jolie femme & des enfans biens  
nés ? Quels services, quelles  
consolations n'en reçoit-on  
point ? C'est un paradis antici-  
pé, pour lequel il y a beaucoup  
d'apellez & peu d'élus.

Les satisfactions que reçoit  
un pere des nobles inclinations  
de ses enfans, ne peuvent être  
comparées qu'aux déplaisirs  
qu'il en reçoit quand ils se por-  
tent au mal : mais il y a des en-  
fans qui ont les inclinations si  
nobles, qu'ils mettent leurs  
peres sous les pieds pour s'é-  
lever.

¶ En verité, il faut être, de

part & d'autre, bien hardi pour se marier comme on se marie. On ne songe qu'à ses affaires, & presque point à la personne que l'on épouse. On ne la retrouve toujours que trop. On marchande une femme comme une étoffe. Elle est d'abord d'un grand prix, & puis on méconte. On pousse l'enchere où l'on peut; on diminue d'un côté, de l'autre on augmente: Enfin quand les prix sont reglez, & que la marchandise est livrée, tel qui croit avoir la piece entiere, trouve qu'on en a levé bien des échantillons.

¶ Que je plains l'état d'une fille à marier lorsqu'elle a du merite; elle est comme obsédée de toutes parts, l'un lui parle pour celui-ci, l'autre pour celui-là, & son cœur quelquefois pour un troisiéme; n'écouterait-elle que son penchant, pen-

dant qu'on lui souffle aux oreilles qu'elle se trompe & qu'elle est prévenue. S'en rapportera-t-elle aussi tout-à-fait à ceux qui sont trop ou trop peu intéressés dans ce qu'ils veulent qu'elle fasse. Si elle refuse le premier parti qu'on lui présente, c'est une sotte, dit-on, elle a perdu sa fortune. Si elle en écoute plusieurs, c'est une coquette. Si elle s'attache à un seul, on soupçonne sa vertu. Que faire ? rebutera-t-elle tout le monde. Les hommes ne sont pas si empressez auprès des femmes qui ont de la vertu ; & à force de rebuter le monde, on se voit seule. Combien d'adresse, de fermeté, de courage, de discernement ne lui faut-il point pour concilier tant d'intérêts différents ; être aimée, rendre justice à tout le monde, & ne se faire aucun tort.

Une

Une habile fille se deffend de ses préventions & de celles des autres , demêle les divers interêts qui font agir ceux qui lui parlent , menagent leur amour propre , & leur rend justice. Elle reconnoît le vrai mérite où il est, & veut s'y tenir inviolablement attachée ; la difficulté est de le rencontrer , & d'être constante.

Il y a en amour , il faut l'avouïer , sur tout en fait d'établissement, de petites froideurs pardonnables , qui viennent moins du sujet que l'on aime , que des causes étrangères qui l'agitent. On peut être tourmenté de maniere par les uns & par les autres qu'on ne sçache plus soi-même ce que l'on fait.

¶ Dans une telle Maison... je vous entends , on voit une jeune fille pleine de mérite, sur



laquelle vous avez jetté les yeux. Vous n'avez pas beaucoup de bien, n'y songez plus. *Nicante* avec la taille d'un Pigmée, l'air & la figure d'un Maître à chanter, en a fermé les portes à ce qu'il y a de gens raisonnables, & à deux hommes sur tout, dont on dit de l'un, qu'il est bien fait, & de l'autre, qu'il a du mérite. *Nicante*, n'en a pas, à beaucoup près; mais on le croit plus riche. Personne n'a fait ce calcul; mais on le croit, & c'en est assez. L'on ne se souvient pas là, non plus qu'en bien d'autres lieux, par les qualitez de l'esprit contre les avantages du corps; & par les avantages du corps, contre les préventions & les biens de la fortune. La betize d'ailleurs est si fort le partage de quelques familles, que de peur qu'elle en sorte un jour, on fait tout ce qu'on peut pour

se l'assurer par des alliances. La première a pû faire croire que l'on avoit été trompé. La seconde a fait dire, *il y a du malheur* ; une troisième viendra peut-être un jour desabuser le public, & lui faire connoître, que la famille a suivi son goût dans les deux autres.

¶ Où sont-ils ces connoisseurs, ces gens habiles en physionomie, qui decouvrent le caractère du cœur & de l'esprit par les traits du visage, qu'ils m'apprennent à quel coin est marquée une Maîtresse ou une femme fidelle, qui tiennent bon contre les tendresses, les assiduez & les presens ?

¶ Je ne sçai si les hommes ne sont pas trompez avec les femmes dans les plaisirs mêmes qu'ils s'en promettent davantage en les épousant. Les choses où il entre plus d'imagination que de

solidité, ne sont pas faites pour être examinées de si près, & les plaisirs sont de cette nature. Il ne faut les effleurer qu'en passant. Une possession aussi complète que le permet le mariage, affadit l'ame, pour ne lui rien laisser à desirer. Elle fait d'ailleurs trop connoître les choses que la passion avoit fait envisager comme un grand bien, & cette connoissance gâte tout. D'elle viennent les dégouts, les infidelitez, les divorces & les affronts que les hommes se font, & qu'ils savent si bien se rendre les uns aux autres.

¶ Quelques femmes entrent dans le mariage comme dans un état qu'elles doivent prendre pour se mettre en liberté & se procurer les plaisirs dont elles ont envie. Les enfans ne sont regardez que comme les hazards

que l'on y court. Quand elles en ont, elles les exilent si loin & de si bonne heure, qu'elles oublieroient volontiers qu'elles en ont eu fans les mois de la Nourrice, & les petits ustanciles necessaires à ces jeunes orphelins. D'autres adoptent en leur place les sentimens & les tendresses de la nature qui leur manquent. Celles-là soignent, nourrissent, élevent leurs enfans, & se font appeler meres, jusqu'à ce qu'ils soient en état d'en reconnoître d'autres qu'ils n'ont jamais vûës & auxquelles ils pouroient demander leur nom.

¶ L'on n'est détrompé de l'amour, que dans le mariage. Dès qu'on en vient là, l'Amour disparoit; ce n'est plus son climat, ni un lieu qui lui convienne. Il en est a peu près de l'Amour que l'on voit aller au delà des premiers jours, comme des

#### 214 DE'LASSEMENTS

Voiageurs qui passent la ligne beaucoup y vont , & peu en reviennent. Ceux qui sont assez robustes pour resister , sont infatigables , & durent long-temps.

L'Amour est une erreur du cœur humain ; mais la plus douce qu'il puisse ressentir. Il est toujours triste & même cruel d'en être desabusé.

¶ Combien de fois l'avarice a-t-elle aidé à tromper & à faire de mauvais menages ? Un pere surchargé d'années, quand il n'est pas riche, cache adroitement le peu de bien qu'il a , pour se donner la reputation d'en avoir davantage. Une fille nubile qui voit un bon parti s'aprocher, se sert du pretexte, & dit , mon pere & ma mere sont avarés , ils ne se depouïllent pas avant leur mort. Les parens par des manieres ridi-

cules apuient les discours de leur fille qui passent quelquefois heureusement jusques au public , qui en est la dupe : Mais où sont les particuliers assez sots pour prendre le change ; les exemples en sont rares, & peuvent être contez. Il faut que la pauvreté soit le plus honteux de tous les maux ( si elle est un mal ) puisqu'on prefere au malheur d'être pauvre la reputation d'être vicieux.

¶ L'heureuse chose pour un Partisan qu'une fille nubille , sur laquelle le Ministre a jetté les yeux. Il y gagne sa taxe , & fait sa fortune.

¶ Une femme qui se reproche de n'avoir point sçû profiter de sa jeunesse , fait en elle-même quelquefois de si beaux projets d'un second établissement , qu'elle sçait déjà ce qu'elle aura de rente , qui seront ses

## 116 DE'LASSEMENTS

parens & ce qu'elle pourra mettre à un équipage qui lui manque. Ne craignez rien de ma discretion, *Dorine*, je ne veux pas vous guerir de vôtre erreur. L'on fait dans la vie de si beaux songes que c'est souvent perdre tout son bon-heur que de s'apercevoir que ce sont des songes. Vous m'appelleriez peut-être en jugement, comme ce fou d'Athenes fit le Medecin qui l'avoit guerir de l'imagination d'être riche, si je vous avois desabusée.

¶ Rien n'est plus ordinaire aux filles & aux femmes, que de s'imaginer qu'il leur seroit aisé de s'avancer, & de faire leur fortune, si elles étoient à la place de leurs Amans ou de leurs Maris. Elles leur font quantité de reproches dans cette idée. Elles les tourmentent, les inquiettent & les met-

tent

sent souvent hors d'état de s'avancer par les chagrins qu'elles leur donnent.

Pourquoi faut-il que *Tiresie* n'ait été homme & femme que pour juger des plaisirs ?

Si certains hommes aussi se laissoient conduire par leurs femmes ; qu'ils voulussent les écouter & prendre leur avis sur leurs affaires ; qu'ils aimassent la vérité, & à être repris ; qu'ils fissent ce qu'elles n'osent souvent leur dire ; quelle fortune ne feroient-ils point ? Mais les préventions & la coutume ont tout emporté sur la raison, parce qu'on les croit incapables de toutes choses on leur cache tout, jusques aux fautes que l'on fait, & qu'elles ressentent.

Si d'autres aussi se laissoient conduire par leurs femmes, ils iroient si loin qu'on ne les reverroit plus.



## 218 DE' LASSEMENTS

¶ Le dirai-je, *Cerambe* jouit de sa femme comme les Fleuristes de leur Parterre & de leur fleurs ; l'art & la nature se joignent ensemble pour leur donner du plaisir ; mais le plaisir qu'elles leur font , elle le donnent à tout le monde ; je n'ajouterais rien à cette peinture. C'est être cruel en amitié, que de tout dire. Il y a des silences nécessaires. Ce n'est pas une faute d'avoir un secret pour ses amis ; & c'en est toujours une de leur apprendre des choses qui peuvent troubler leur repos ; il y a moins de mérite de sçavoir parler & de sçavoir se taire , que dans l'usage que l'on fait de ces deux maximes.

¶ Etre marié, pour une fille, c'est être établi : pour un homme c'est avoir une femme qui aide à l'établissement , ou qui le ruine.

Un homme établi , c'est un homme en Charge , qui fait sa fortune , ou qui exerce un emploi fixe ; qui vit quelquefois seul dans son menage , & à la tête d'un domestique dont il est le maître. Les meres courent les hommes établis pour marier leurs filles. Et les garçons , les femmes mariées , ou les veuves pour s'établir.

¶ Les femmes ne croiront pas ce que je vais leur dire ; il n'en sera pas moins vrai. La plupart sont cause que leurs maris ne leur rendent pas toute la justice qui leur est dûë. Elles s'estiment si fort au dessus d'eux , quand ils ont la bonne foi de convenir de ce qu'elles vallent , qu'elles leur ôtent l'envie d'être une autrefois si sinceres. Mais il est également dangereux de ne les point loüer & de les loüer : quand on ne les loüe

point, on ne les aime pas. Elles prétendent même qu'on les hait. Et quand on les loue, si leur premier mouvement est pour le flatter, le second qui est pour l'amour propre, gagne le dessus, & détruit l'autre. Dans ce premier état elles sont aimables, reconnoissantes, pleines de tendresse & de sentiment. Dans le second, ce sont des esprits du premier ordre & des femmes extraordinaires, que leurs maris ne meritoient pas. Leur amour propre a un retour si violent sur leur reconnoissance, qu'elles deviennent les tirans de la plûpart de ceux mêmes dont elles auroient le plus de lieu de se louer.

¶ Autrefois, que les femmes n'encherissoient pas sur le luxe & la vanité les unes des autres, on voïoit les hommes desintéressés en les épousant. On ne

s'informoit point du bien qu'elles avoient ; mais de leur sagesse & de leur vertu. Les belles filles sans patrimoine trouvoient alors un mari par leur beauté, & c'étoit la plus riche dot qu'elles pussent apporter aux hommes. Ils en étoient plus jaloux que de leur bien. Leur desintéressement alloit même, en les épousant, jusqu'à craindre qu'elles ne fussent trop riches. Un Poëte de ce temps-là en a dit la raison de cette manière.

*Femme riche, n'est point ma femme ?  
Voulez-vous sçavoir pourquoi ?  
C'est qu'au lieu d'être Madame  
Elle seroit Monsieur chez moi.*

Aujourd'hui que tout est changé, que les femmes se font mises sur un pied à ruiner leurs maris par leurs dépenses, les

222 DE'LASSEMENTS  
hommes tiennent un autre lan-  
gage. Ils disent tous ;

*Femme riche sera ma femme.*

*Vous- vous sçavoir pourquoi ?  
C'est que pour fournir à Madame ,  
Monsieur , doit avoir dequoi.*

Autrement le menage va de  
travers. Les Amans le peuplent  
& y mettent la guerre.

¶ Si c'est pour paroître plus  
agreables aux yeux de leurs  
maris que les femmes se dorent,  
ne leur plairoient-elles pas in-  
finiment davantage avec des  
habits simples, & en ménageant  
le bien qu'ils leur amassent. Il y  
a aussi des maris qui doreroient  
leurs Maîtresses des épargnes  
de leurs femmes , si elles s'avi-  
soient d'en faire. Mais presque  
toutes entendent trop bien leurs  
interests. La simplicité n'est pas  
de leur goût. Elles ne la croient

pas avantageuse à leur beauté ; parce qu'elles n'en ont pas assez pour la soutenir & qu'elles veulent être regardées. Quand les charmes manquent , le luxe supplée à leur deffauts , & attire sur elles les yeux de tout le monde. Une semblable coqueterie n'est pas toujours sans conséquence. Voici ce qu'on en a dit par une chanson , qui peut servir de maxime à la plupart des maris.

*Toute femme qui veut plaire  
Songe à tromper son mari.  
Il y a du mal à le faire :  
Quand c'en est fait de le taire  
Le plus grand mal est gueri.*

*Epoux aimés le mystere  
Vivez dans la bonne foi  
Le mieux est de laisser faire.  
On n'a jamais tout à soi  
Une femme qui veut plaire.*

224 DE' LASSEMENTS

De sorte qu'un pauvre mari  
paie la Noce que d'autres font.  
Cela donne occasion à bien des  
guerres ; voions ce que nous  
pourrons dire de toutes celles  
quese font les hommes.





# C H A P I T R E

D E L A

G U E R R E.

**L'**ON peut définir la Guerre , une évacuation de la nature qui se purge. Elle a accoutumé de se défaire par là de quantité d'excremens & de mauvaises choses. Mais les mauvaises entraînent souvent les bonnes ; cela ne laisse pas en un sens, d'avoir son utilité ; certaines gens y trouvent leur compte. Quand les Heros & les grands Hommes s'en vont avec la canaille , ils font place à d'autres , auxquels ils donnent le moïen de paroître.

¶ La Guerre à cela d'heu-



**216** DE' LASSEMENTS  
reux , qu'un coup de fusil de-  
busque un homme , vous met  
en place , & vous tire d'intri-  
gue avec honneur. Les grands  
Seigneurs y trouvent le secret  
de jouir de leur bien , & de  
s'empêcher de paier leurs det-  
tes. Mais pour cela ils n'ont  
pas toujourns besoin de la  
Guerre.

Tel qui n'avoit rien au mois  
de Mars , pour commencer la  
Campagne , se voit tout d'un  
coup rétabli par des Lettres  
d'Etat dans le bien de ses  
Créanciers. Ce n'est pas à un  
Officier une petite satisfaction,  
de leur faire la Guerre en mê-  
me temps qu'à l'ennemi ; on  
n'en a pas de plus incommode ;  
Je ne sçai dequoi l'on ne s'avi-  
feroit pas pour s'en defaire.

Dans la Guerre les uns sont  
braves , parce qu'on les regar-  
de ; d'autres parce qu'ils ne

peuvent reculer.

Ceux-là , parce qu'ils veulent acquérir de la gloire , ou conserver leur honneur.

Ceux-ci , parce qu'il faut se défendre , & qu'ils n'osent rester dans la même place.

Quantité sont braves , parce qu'ils ont peur ; peu le sont , parce qu'ils sont braves ; & presque tout le monde est brave pour conserver sa vie.

Le dirai-je en d'autres termes ? En faisant la Guerre , les uns songent à leurs affaires ; les autres à leur gloire , & tres-peu au bien de l'Etat. Quantité tremblent devant l'Ennemi , & sont rodomonts après la Campagne. Quoiqu'il en soit , ils ont tous cela de commun , qu'ils grossissent l'Armée , & servent à faire peur à l'Ennemi.

La véritable bravoure ( s'il y en avoit ) seroit de faire sans

## 228 DE'LASSEMENTS

témoins & sans crainte, tout ce que l'on est capable de faire devant le monde, & pour conserver sa vie: mais la vie, & la vanité sont si précieuses aux hommes, qu'ils font rarement de grandes & de belles actions par vertu.

Le véritable Heros n'enviesage dans ce qu'il fait, que ce qu'il doit faire. Il agit par cette connoissance, & dedaigne tous les autres motifs qui pourroient l'engager aux mêmes choses. Il regarde les dangers comme les charges de sa profession; & ne voit de véritables recompenses que dans les satisfactions qu'il reçoit de sa fidelité & de son exactitude à servir son Prince ou sa Patrie.

Mais la parfaite valeur, comme la poltronnerie complete, sont deux extremités si éloignées, que l'on y arrive rare-

ement ; l'espace qui est entre elles , est infini & renferme toutes les especes de courages que l'on peut nommer , jusques à celui qui est aux jambes, comme l'on dit , quand on n'est pas le plus fort.

¶ Le monde est un grand Theatre , sur lequel on joue une Comedie ancienne & nouvelle. Tous les hommes montent sur ce Theatre les uns après les autres. De tous temps ils en ont été les Acteurs. Toutes les Scenes de la Comedie qu'on y joue y sont de la durée de la vie de chaque homme. Il y en a qui en fournissent de bien courtes & de bien comiques, & qui rient d'eux , pendant que d'autres les jouent.

Que de sortes de Guerres , quand j'y pense ? Il y a Guerre entre les Auteurs , les gens mariez , les freres & les sœurs,

230 DE'LASSEMENTS  
les Princes & les Etats, les Me-  
decins & les Empiriques, la  
Robe & l'Epée, la Cour & la  
Ville. Il y a Guerre par tout ;  
jusqu'en nous-mêmes, on se  
fait la plus cruelle de toutes les  
Guerres, dont personne ne s'a-  
perçoit.

Comment parler de toutes  
ces Guerres. Les Auteurs se ser-  
vent de leur plume pour se bat-  
tre ; les gens mariez, de leur  
langues, & quelquefois même  
de leurs mains.

L'interest divise ceux que le  
sang à le plus unis.

Les Princes se font la Guerre  
plus noblement ; ils s'épargnent  
les uns les autres, assez d'autres  
gens se tuent pour eux.

Les Medecins & les Empiri-  
ques se déchirent. La Robe &  
l'Epée se méprisent ; & la Cour  
& la Ville se rebutent à tour  
de rôle. Il n'y a que de foi dont

tout le monde est si content, que personne ne veut s'en defaire.

¶ S'il faut beaucoup de raison pour rester dans le celibat, ne deguifons rien ; il en faut bien davantage quand on se marie. Il en faut, tout au moins, pour deux ; pour soi & pour la personne que l'on épouse, & souvent toute la raison des deux Epoux ne feroit pas une personne raisonnable.

¶ La Paix & la Guerre naissent de leur contraire, & se produisent l'une & l'autre. Il n'y a que dans le mariage, où la Paix à rarement produit la Guerre : en récompense, il s'y fait bien des Guerres utiles. La plûpart des maris disgraciez de la fortune, font la Guerre à leurs femmes pour avoir leur bien : & les femmes pour mieux vivre avec leurs Amans, en font une autre à leurs maris qui ne

232 DE LASSEMENTS  
lesacomodeguere mieux. Quand  
l'indigence qui est le tison de la  
discorde , n'allume pas la guer-  
re dans le menage , les galen-  
teries de la femme , sa mauvaise  
humeur , son orgueil , sa pro-  
digalité ou son avarice ; quel-  
quefois les amourettes , & les  
dissipations du mari la font naî-  
tre. Il y a aussi des menages , où  
l'abondance est cause de la  
Guerre. Si l'on y avoit moins  
de toutes les choses necessaires  
à la vie , on n'auroit moins le  
temps de se faire la Guerre , &  
de se battre. Après tout , lors  
qu'un de ses sujets vient à man-  
quer , le Diable qui est aux é-  
coutes , & qui profite de tout,  
y met bon ordre.

Comment un mari & une  
femme seroient-ils unis ? au-  
cun d'eux ne veut ceder , &  
toujours l'un veut l'emporter  
sur l'autre. On ne se pardonne  
rien ;

rien ; on s'abandonne à toutes ses humeurs, le moïen que l'on s'accorde , & qu'on n'ait la guerre ? Un rien souvent l'allume , & la termineroit ; mais c'est sur ce dernier rien , qu'on se rend difficile , & qu'on s'entête. La guerre a coûtume de finir avec les entêtemens , & les entêtemens avec la vie.

¶ Il y a des gens si amateurs & tout à la fois si ennemis du repos , qu'ils se battent toute leur vie pour avoir la paix.

Il y en a d'autres qui vivent de la guerre ; ceux-là l'aiment en un point , qu'ils en laissent souvent cinq ou six à leurs enfans à terminer après leur mort.

Difons-le fans déguifement ; le boute-feu de presque de toutes les Guerres , c'est la jalousie. Elle met la Guerre entre les Amans , les gens mariez , les



234 DE' LASSEMENTS  
Princes & les Auteurs ; & de  
toutes ces Guerres, il n'y en a  
pas qui fasse de plus veritables  
Ennemis que celle que se font  
les gens de Lettres. On ne se  
pardonne rien ; des fautes de  
l'Ouvrage , on en vient aux  
deffauts de la personne : on pas-  
se ensuite aux vices du corps &  
des vices du corps à ceux de la  
naissance, & de l'esprit. De la  
critique on en vient ainsi aux in-  
jures, & des injures aux coups  
de poingts, qui raccommoient  
quelquefois tout.

Quand la gravité des Auteurs  
ne leur permet pas d'envenir à  
cette extremité, leurs haines  
sont irreconciliables. Elles par-  
tagent leurs amis, & leurs fa-  
milles, ou elles durent plus que  
les Ouvrages qui les ont cau-  
sées.

¶ La Justice ne decide pres-  
que jamais de la bonté ou des

deffauts d'un Ouvrage. Il regne parmi les gens de Lettres d'un certain étage, un esprit de parti qui les détermine souvent, pour ou contre ceux qui travaillent. Chacun a ses amis, fait sa caballe, juge & décide selon ses préventions ou ses interests. Un Caffé se déchaîne ainsi contre un Caffé, où il suffit de deux hommes pour entraîner toute une Assemblée.

Ceux qui la composent n'ont pas tous des yeux, des oreilles, du discernement & du goût, mais ils ont en récompense des pieds, des mains, une langue & de la poitrine pour décrier un Ouvrage.

Pendant qu'ils se donnent tous ces mouvemens, un bon sujet s'exerce en particulier par de petits Ouvrages qu'il supprime, éprouve ses forces, tâte le terrain, se rassure, prend l'es-

for , & s'éleve parmi les Aigles du premier vol. Quelques envieux surpris de le voir si-tôt disparoître d'auprès d'eux servent d'Echo, & repetent du *premier vol*. L'orage formé contre un Ouvrage à demi éclos , que l'on est chagrin de trouver admirable , gronde , grossit & se trouve prêt à fondre , si un bon vent ne le détourne. Heureux l'Auteur , dont le genie peut l'élever au dessus de cette region , où se forment les tempêtes.

¶ Il y a des choses qu'il falloit enterer dans le silence. Leur sort étoit de perir , & effectivement elles étoient peries , si l'on n'eût fait leur Histoire. L'Auteur qui ne la entrepris que pour en montrer le ridicule , est devenu semblable aux Ephesiens , qui immortaliserent le nom d'Herostate ,

par la Loi même qui défendoit de le nommer.

Pour revenir à la Guerre ; la valeur est un métier dangereux , où une infinité de gens exposent leur vie pour la gagner. Mais quelque peril qu'il y ait dans ce metier , il est admirable pour ceux qui le prennent pour ne le point faire. Quantité de roturiers s'y annoblissent en deux matins , & le quittent pour signaler leur courage sur leurs Païsans.

Etre habillé de couleur ; porter une longue épée , une moustache , une Cravate noire , les cheveux tressez ou dans une bourse , son Chapeau retrouffé : & sur un œil , marcher ferme , être brutal , ne regarder personne , fumer quelquefois , jurer beaucoup , & battre les pauvres gens c'est plus qu'il n'en faut pour être Soldat.

### 238 DE' LASSEMENTS

Avoir un habit simple , une épée & du linge à l'ordinaire , ses cheveux propres , mais negligez ; être doux , paisible , genereux , civil , parler peu & modestement , pacifier les troubles , & avoir fait plusieurs Campagnes c'est avoir servi. Il suffit souvent à un homme d'avoir fait une Campagne pour être Soldat. Quantité d'autres ont porté les armes toute leur vie & n'ont jamais servi.

¶ L'on n'a jamais mieux fait que d'attacher la souveraine gloire au metier des Armes ; sans cela personne ne le prendroit. Si l'on n'y étoit même plus retenu par la honte , l'ambition , ou la necessité de s'avancer , que par l'honneur de vaincre & d'être utile à son Prince & à sa Patrie , l'on verroit davantage combien les hommes aiment la vie , & quelle est leur indolence

pour les choses les plus loüables, & souvent pour leur devoir ? C'est encore beaucoup qu'ils soient quelquefois touchés d'un véritable desir de gloire, & qu'ils donnent à penser, qu'ils la préfèrent à leur vie. Mais après tout, tant d'autres interêts sont mêlez dans cette préferance, qu'il est bien difficile de connoître s'ils font par vertu, ce que l'amour, l'ambition, la vanité, & quelquefois le desespoir leur fait faire.

¶ *Jason* équipe un Vaisseau, met à la voile, traverse les mers, aborde Colchos, défait les Scithes, s'empare de la Toison d'or, & revient plus riche de ce butin, que glorieux de cette expedition, que les Argonautes lui disputent. Quelle nouveauté ! les troupes ont-elles accoutumé d'avoir la gloire

240 DE' LASSEMENTS  
re du combat, & le General de  
partager les dépouilles de l'En-  
nemi. O ! *Scipions*, quel étoit  
vôtre genie, de revenir de la  
conquête des Indes les mains  
vuides, & aussi pauvres que  
vous étiez fortis de Rome ?

La discipline Romaine est  
revenue pour quelques fujets  
que l'on peut tirer de la Tri-  
bune & de la connoissance des  
Loix, pour les placer à la tête  
des troupes ; & de là, les re-  
mettre dans le Conseil ou à la  
tête de la Justice. Ils sont bons  
Jurisconsultes & grands Capi-  
taines ; hommes dévoüez à la  
Republique, aussi modestes  
dans les premiers postes où ils  
lui sont nécessaires, qu'apli-  
quez dans une condition pri-  
vée à lui devenir utiles. Le  
nombre prodigieux de leur ta-  
lens, leur suffisance pour la  
Magistrature, & pour la Guer-  
re,

re, ne permettent pas qu'on les fixe à un seul caractère. Ils sont Geometres, Mathematiciens, Historiographes, Eloquens, Politiques, instruits & amateurs des belles Lettres, Capitaines, & Generaux; que ne sont-ils point? Ils réunissent en eux les talens qui rendent plusieurs autres recommandables, & l'on diroit qu'ils sont nés, ce que ceux-là deviennent à force de travail, & d'experience. Quels si grands bienfaits peut avoir reçûs du Prince *Agezilas* que sa jalousie ne l'ait acquité, par *Annibal* qu'elle a fait connoître.

¶ Etre actif, vigilant, infatigable, & intrepide; trouver dans son zele des expediens pour resister à la fatigue & aux pesanteurs du sommeil, surprendre l'Ennemi & n'en être jamais surpris; tenir des troupes en haleine & y être soi-même



en toutes rencontres ; faire son chemin , parvenir par son mérite & ses services aux premiers Emplois ; être là , grand , somptueux , magnifique ; & tourner tous ses soins & sa magnificence du côté de la gloire du Prince , & du bien de la Patrie. Si c'est le portrait d'un grand Homme , quel autre éloge en pourroit-on faire que de le nommer ?

Que doit-on penser de la gloire & de la grandeur d'un Etat, ou le General d'Armée est sçavant & instruit des Loix du Roïaume , & où le Soldat peut esperer par ses services de parvenir au Commandement des troupes. C'est le plus noble effet de la justice, & de la superiorité de celui qui le gouverne.

¶ Un Poste est vacant , j'entends dire que tels & tels y ont bonne part. Dans l'intervalle que le Prince met à se déclarer,

mille gens qui ne doivent point le remplir , sont mis sur les rangs. Le Prince enfin se déclare, & fait voir par son choix, qu'il se souvient du mérite , qu'il le connoît, & le recompense.

Quel autre plus dignement que *Pollion* auroit pû remplir les augustes Emplois qui lui sont confiez ? Agreable & fidelle à son Prince , devoüé au service de l'Etat , infatigable dans ses devoirs , dequoi n'est point capable un genie si étendu ? Occupé des plus difficiles affaires ; il en soutient le fardeau sans en être accablé ; on l'aborde , on lui parle , il écoute , il répond ; sa douceur éclate jusques dans ses refus, & ne lui fait rien perdre de sa dignité. Personne n'a scû avec plus de dexterité user de la fortune sans en être esclave , ni concilier plus habilement

244 DE'LASSEMENTS  
des devoirs qui paroissent si opposés. On la vû assidu à la Cour, plus assidu encore à l'exercice de sa Charge, & jamais chez lui les soins du Courtisan, n'ont interrompu les fonctions du Magistrat. N'achevons point ce portrait : & aux dépens même de la verité, épargnons la modestie de *Pollion*. Il n'est impatient que quand on le louë.

¶ Il y a des Heros de Paix, comme des Heros de Guerre ; & ceux-là ordinairement, ne sont jamais sans ceux-ci, auxquels ils doivent jusques aux honneurs auxquels ils parviennent pendant la Paix dont ils jouissent.

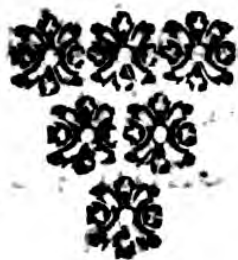
¶ Quelques Courtisans inutiles regardent la Guerre comme un métier que les autres doivent faire. Pour eux, leur état les en dispense, ils sont obligés de se tenir auprès du Prin-

ce, ou aucune charge, ni aucun emploi ne les occupe. Leur manège est de se trouver au petit levé & au petit coucher; de disparoître le soir & de revenir le matin; de faire rire & de fatiguer les femmes; de se montrer quelques jours de la semaine à la Ville, où rien ne les appelle que leurs créanciers qu'ils ne paient point; & de partir de Versailles pour Paris, & de Paris pour Versailles, où ils ne se mêlent d'autre chose, que d'empêcher les particuliers qui ont affaire au Roi, d'en aprocher & d'en être vûs. Ils meurent enfin, sans qu'on le sçache & qu'on les connoisse que par leurs dettes.

¶ Un Gentilhomme s'étoit retiré après vingt-ans de service, aussi peu commode la dernière Campagne que la première. Dans ces derniers temps, il fut



246 DE'LASSEMENTS  
taxé à une somme assez conside-  
rable pour sa Capitation , &  
celle de deux de ses enfans qu'il  
entretenoit fort honorablement  
au service. Pressé de païer , &  
n'aïant ni charge , ni reçu  
aucun bienfait qui pût lui tenir  
lieu de recompense ; il deman-  
da par un Placet , d'être dé-  
chargé de sa taxe. Ce Placet a  
été trouvé assez joli , je vais  
vous le dire.





## A U R O I.

## P L A C E T

Sur la Capitation.

**A**u milieu de tous les hazards  
 Qu'on trouve dans les Champs  
 de Mars.

Grand Prince, sous tes Loix, j'ai  
 passé vingt années ;

J'esperois y finir mes jours,

Quand le Maître des destinées

De ce noble dessein vint arrêter le  
 cours

Par le plus doux des hyménées.

Deux grands fils sont le fruit de mes  
 tendres amours

Qui suivant les leçons que je leur  
 ai données

A l'âge de vingt-ans, Officiers déjà  
 vieux

248 DE LASSEMBLÉES

Font leur devoir à qui mieux mieux.

Fai fait jusques-ici par de ta  
ma puissance

Pour fournir à leur subsistance :

Mais hélas ! aujourd'hui la Capita-  
tion

Me force à retrancher leur foible  
Pension

Que deviendra donc, Grand Mo-  
narque,

L'ardeur qu'ils ont de te servir ?

Quel témoignage & quelle marque

T'en rendront-ils à l'avenir

Si dans le desespoir où l'impuissance  
jette

Ils sont contraints de faire une re-  
traite

Honteuse pour eux & pour moi ?

Tu peux seul empêcher cette chute  
cruelle

Commande à PONCHARTRAIN,  
Ministre fidelle

De me dispenser de ta Loi

Ou souffre que je prenne en faveur  
de leur zele

*Des Lettres d'Etat contre toi.*

Que d'Officiers se serviroient du même moïen pour s'empêcher de païer leur dettes , s'il avoit lieu pour toute leur vie ! mais il est dangereux de trop parler de gens qui peuvent se faire craindre , dans nôtre tripot , on les y balote quelquefois. Sauvons nous vite.







## DU BARREAU.

**L**E Barreau me rappelle assés l'idée des jeux Olimpiques des Anciens Grecs : J'y trouve un Cirque , des Amphiteatres, un Peuple assemblé à certaines heures , des Victimes, des Gladiateurs & des partis , tout y convient & se ressemble , jusques à l'élevation de ces jeunes Senateurs qui viennent pour distribuer la dépouille des Vaincus & qui s'y donnent comme en spectacle à l'Assemblée.

J'y vois cependant cette difference que les Grecs ne renouvelloient leurs Jeux que de temps en temps, & que c'étoit pour rejoyir le peuple : au lieu

que le Barreau est tous les jours ouvert à ses Ministres , pour l'infortune de quelque plaideur. Car l'Arrêt le plus juste a toujours fait un malheureux.

De venerables vieillards présidoient à ces Jeux ; c'étoit à des Jeux, & si ils ne dormoient point pendant la Lute & les autres exercices. Ils étoient desintereffez. On ne pouvoit point faire de caballe. Tout dépendoit de la force, ou de l'adresse des Atheletes & de la fin du combat, dont tous les assistans étoient également juges.

Dans le Barreau , où il s'agit presque toujours de la vie ou de la fortune d'un ou de plusieurs hommes, les vieillards dorment à l'Audiance malgré le bruit que l'on fait à leurs oreilles. Les femmes, les amis & les présens l'emportent souvent sur le

252 DE LASSEMBLEMENTS  
bon droit, par les jeunes Ma-  
gistrats qui cabalent, & l'on a-  
plaudit quelquefois aux Avo-  
cats, en condamnant leurs Par-  
ties.

On y voit des familles opulen-  
tes se ruiner à gagner de bons  
procez ; pendant que des gens  
d'une certaine condition s'en-  
richissent à les perdre. Les for-  
malitez & les procédures con-  
sument plus de bien que la Ju-  
stice n'en conserve.

Un moïen de les abreger &  
de ne voir jamais que des con-  
testations raisonnables & pro-  
blematicques dans le Barreau,  
seroit de condamner aux frais  
des Parties, ceux qui sont char-  
gez de leur deffense, quand  
elles succombent. Comme cha-  
cun seroit là pour ses interêts,  
on y prendroit garde de plus  
prés, & de part & d'autre les  
droits en seroient mieux dis-

cutez. Alors le metier des Juges seroit d'être sçavants & une veritable affaire. Il y en auroit moins sur les Fleurs-de-lis. Les Plaideurs en seroient plus commodes, quelques Procureurs moins riches, mais plus honnêtes gens, & les Avocats plus circonspects. C'est une idée à executer pour le bien de la Republique : Mais le bien d'un Etat veut quelquefois que des malheureux y puissent vivre.

La Justice est la souveraine du Barreau quoiqu'elle n'y soit pas toujours obeie. Quantité de Divinitez, comme Plutus & l'Amour viennent dans son Temple, & quelquefois jusques aux pieds de son Tribunal lui enlever ses droits & les suffrages de ses Ministres.

Ce Temple est ouvert à tout le monde. La Discorde en garde les portes. Elle ne les ferme

254 DE'LASSEMENTS  
qu'à ceux qui voudroient en for-  
tir. Et tel plaideur qui s'en étoit  
échappé , & qu'elle rencontre  
au bas du grand degré après la  
perte d'un gros procez , y est  
ramené par la voie gracieuse  
d'une Requête Civile.

Quand les plaideurs font une  
fois dans ce Temple , la Dif-  
corde les abandonne au genie  
de certains Ministres durs qui  
se font entr'eux une Loi de  
n'accommoder personne , de  
peur de s'incommoder eux-  
même.

Là on est dans une agitation  
continuelle ; tout y est comme  
allarmé par la crainte des ju-  
gemens d'où dépendent les des-  
tinées. L'un pousse , l'autre  
crie ; celui-ci heurte , cet au-  
tre est froissé ; celui-ci peste ,  
l'autre menace. L'on y est d'une  
brusquerie & d'une impatience  
extraordinaires, on y court pres-

que sans pouvoir avancer ; & cela n'empêche pas que l'on n'y fasse quelquefois beaucoup de chemin en peu de temps , & dans un petit espace. Tel homme y passe de Tribunal en Tribunal , d'une Chambre à une autre ; souvent de la Grand' Chambre à la Conciergerie , & de la Conciergerie , à la Greve.

Là, par le bruit étonnant que l'on y fait il est presque impossible d'entendre , de parler de la bouche , & d'être entendu. On y parle des bras, des mains & du reste du corps ; & quelquefois un branlement de tête d'un Procureur à travers la foule , vous en dit plus qu'un Dialogue de deux heures.

Les Procureurs & leurs Suppôts y parlent entr'eux un langage barbare , que les Sergens qui sont leurs interpretes , vous

256 DE LASSEMENTS  
font entendre.

Ce n'est pas qu'il n'y ait d'honnêtes gens parmi ceux-là ; mais il n'arrive pas toujours qu'on les connoisse. De subtils émissaires vont gracieuser, les Parties sur le chemin, & les détournent souvent de leur route en leur offrant des services plus dangereux que leurs procez.

¶ Le metier de Solliciteur est d'être officieux & alerte sur les avenues ; de menager des correspondances dans les Provinces, d'aborder les Parties, de promettre gain de cause à tous venans, & d'avoir peu de bonne foi.

Le metier de quelques Procureurs est d'avoir quantité de Solliciteurs à leurs gages.

En voiant tant de mouvemens & des hommes si agitez, je m'imagine que personne n'est  
dan.

dans ce Temple sans quelque affaire pressante ; cependant on y voit des hommes occupez à remarquer ce que font les autres , & ce qu'ils pourront faire eux-mêmes.

Qui pourroit représenter vivement & au naturel tout ce qui s'y passe, les différents caractères de ceux qui s'y rendent tous les jours , & le manège des Plaideurs, feroit le plus rejouïssant, & peut-être le plus instructif de tous les tableaux ; car le Palais est un monde entier rempli d'excellens originaux dont on pourroit faire de bonnes copies.

Celui-ci, par exemple, un sac à la main court, fend la presse, parcourt les Chambres, se montre partout, passe où la foule est la plus grande, fait plusieurs tours, parle seul, cherche un homme qu'il est seur de



258 DE LASSEMENTS  
ne pas trouver , & auquel il n'a  
rien à dire , pour revenir à son  
Banc où tout le monde voit qu'il  
perd haleine, qu'il est échauffé  
& qu'il s'essuie.

Cet autre dont les jambes  
sont plus foibles , tient bureau  
dans une Boutique, où quantité  
de gens dont il fait la satire,  
viennent l'entendre. Là, il de-  
bite du vrai & du faux selon  
l'esprit de ceux qui l'écoutent,  
& sçait dire plaisamment des  
veritez que personne de tous  
ceux qui sont présens ne s'apli-  
que.

Cet autre encore que vous  
voïés si sombre , & qui fait  
consister la science de sa profes-  
sion , à multiplier des livres ,  
& à mener une vie sauvage ,  
ignore encore la maniere dont  
on doit sçavoir , quoiqu'il pre-  
sume de son merite.

En un mot, il en est du Barreau comme d'une lice, où l'on vient de plusieurs Contrées faire assaut d'esprit, & souvent se montrer par un ridicule que personne ne connoissoit encore. On y dit quelquefois tres-serieusement de grandes sottises, & des mensonges avec des autoritez. L'on y vend la raison au rolle, & le rolle autant qu'on peut.

Parmi quelques habiles on vient consulter, souvent pour ne rien faire qu'à sa tête. On taxe le temps, & l'on ne compte les heures que par des écus.

Le foible de quelques-uns de cette profession, c'est l'indépendance & le desintéressement de leur état : se bien faire paier & courir les Pratiques, c'est leur fort.

Dans toutes les autres professions on se met en réputation

260 DE' LASSEMENTS  
par le bon marché, & l'on court  
ceux qui font bonne compo-  
sition de leurs ouvrages ; dans  
celle-ci c'est tout le contraire :  
les Avocats qui se font paier le  
plus grassément , sont les plus  
emploiez. On méprise , ou du  
moins , l'on ne fait pas grand  
cas de ceux qui remettent ou  
qui abandonnent une partie de  
leurs honoraires. Car on trou-  
ve là que ce n'est pas être mo-  
deste ni genereux , d'en agir  
ainsi ; mais que c'est s'avilir soi-  
même , & quelquefois se rendre  
justice.

Ceux-là , cependant , sont  
d'un ordre glorieux qu'une in-  
finité de gens soutiennent &  
rendent illustre par leur merite.  
les Chefs en sont comme les ar-  
boutans, ou comme des creusets,  
où s'éprouve & s'épure tout à  
la fois la raison sur laquelle la  
Justice apuie ses Oracles.

¶ Là, un homme d'esprit qui a

le talent de la parole , qui ne juge point ; mais dont l'opinion détermine souvent les Juges ; qui s'est fait admirer dans plusieurs actions publiques ; qui a traité du grand & du magnanime de son état , peut être d'un grand secours à ses amis dans leurs affaires. Son mérite est précisément de leur manquer dans telle occasion où l'on eût pû même attribuer sa faute à la reconnoissance, & de faire voir en lui une inclination plus noble & plus forte que celle de l'amitié. L'on juge par ce qu'il a été dans une conjoncture si delicate , où il lui a fallu , pour ainsi dire , prendre parti contre lui-même , qu'il prêche d'exemple , qu'il est lui-même ce qu'il a dit que l'on devoit être ; & qu'il s'est peint dans le portrait du magnanime & du grand homme.

## 262 DE'LASSEMENTS

¶ On represente la Justice debout, habillée en femme, avec un bandeau sur les yeux, des balances d'une main & une épée de l'autre, pour marquer sa vigilance; qu'elle ne favorise personne; qu'elle peze également les droits de tout le monde; qu'elle deffend les innocens & punit les coupables. Veritablement voilà quelle est la Justice. Un Plaideur en donneroit toute une autre idée après la perte de son procez.

La Justice ne seroit habillée en femme que pour marquer son caprice, elle n'auroit des balances à la main, que parce qu'elle est sensible aux présents, & qu'elle est à celui qui lui donne davantage. Son épée signifieroit qu'elle persecute tout le monde; & son bandeau, que personne n'est exempt de ses persecutions. Toute fausse que

soit cette idée de la Justice, il  
ya des Juges qui la justifient.

Pour quelques Plaideurs, la Justice est une Déesse, à la quelle il faut de l'encens & des offrandes. Celui que les présens ne gagnent point, s'attendrit pour la Solliciteuse; & tel autre que les femmes & l'argent ne peuvent toucher, s'en rapporte à son Clerc, qui est plus humain, ou tout aussi sçavant que lui.

¶ La Justice est toute entiere comme dans son centre, dans quelques Magistrats integres & éclairez. Il faudroit pouvoir dire tout ce qu'ils font pour la bien definir. Toute leur exactitude ne suffit pas pour la faire aimer à ceux qui vivent de l'injustice Il ne faut auprès d'eux ni recommandations, ni parens, ni femmes, ni présens, ni amis. Ils sont incorruptibles: Selon eux, les solliciter, c'est les prier

264 DE'LASSEMENTS  
d'une injustice , & ils en font  
les ennemis.

L'habileté seroit aussi à ne  
ne point confondre les entête-  
mens avec ses véritables inte-  
rêts , quand on est sur le point  
d'entrer en procez : mais à en-  
tendre deux Plaideurs sur leurs  
affaires , ils ont tous deux rai-  
son , & souvent la raison del'un &  
de l'autre est opposée à celle du  
Juge , qui decide aussi quelque-  
fois de son côté par une raison  
toute contraire à la raison même.

¶ Le Palais est un *Dedale* où un  
pauvre Plaideur a perdu la tra-  
montanne avant que d'arriver  
à ses Juges.

On y fait de la destinée  
d'un homme comme d'une bale  
dans un Jeu de Paulme , où les  
Joüeurs plottent , se la ren-  
voient , la poussent hors du Jeu  
dés qu'ils en sont las , ou la jet-  
tent aux filets , où ils l'oublent.

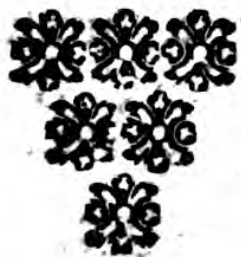
Mais

Mais, menageons un peu plus les hommes sur le Chapitre de la verité. Tous ne sont pas faits à l'entendre ; il y a même des gens qui ne la connoissent que par ouï dire. Personne n'est à l'épreuve d'une verité qui peut offencer. On ne fait que la grimace de vouloir des amis sinceres ; il est toujourn plus seur de prendre les interêts de l'amour propre. Quelque austere que l'on soit d'ailleurs , il prend soin de concilier les choses & même les plus opposées.

On devient precieux aux hommes à mesure qu'on leur est utile , & la plus grande de toutes les utilitez , est de leur donner le moien de se plaire à eux-mêmes ; car rien ne nous plaît tant que nous. Je raisonne selon la nature , ce n'est peut-être pas tout à fait.



266 DE' LASSEMENTS  
selon la raison : mais qu'y faire ?  
La raison est une dupe , quand  
l'experience est contre elle. Où  
les hommes veulent que l'on ait  
de la sincerité, c'est uniquement  
dans ce qu'ils se croient loüables,  
& ils croient l'être dans tout ce  
qu'ils font. Ainsi prevenons  
leurs reproches ; & comme plu-  
sieurs d'entr'eux pourroient se  
plaindre des caracteres que nous  
venons de faire , peignons un  
portrait que tout le monde puis-  
se s'appliquer , & qui ne con-  
vienne à personne.





L'IDE'E DE L'HOMME  
qui ne se trouve point.

**D**ANS tous les portraits où l'on veut plaire, il y a toujours des endroits que l'on doit cacher, & d'autres où il faut des ombres. Comme dans celui que j'entreprends, je cherche moins à flatter quelqu'un qui existe, qu'à effacer mille images desagréables de mon esprit, j'ai la liberté de tout dire sans déguisement & sans conséquence. Je travaille d'imagination; c'est son ouvrage que je mets au jour, & que l'on devra louer dans la Peinture, si elle agréée. On loue dans une Peinture de fantaisie l'image, la vivacité

268 DE'LASSEMENTS  
des couleurs & la maniere de  
peindre ; tâchons de nous ren-  
dre louïables par une de ces  
choses.

Comme les hommes nous  
font d'abord connus par la fi-  
gure , celui que je veux pein-  
dre à la phisionomie distinguée,  
& comme unique. Elle donne  
seule l'idée de ce qu'il est , pen-  
dant que l'on s'occupe à dé-  
couvrir ce qu'il peut être. Sa  
taille est grande & bien faite ,  
sa mine haute , son action libre,  
son langage poli & sa voix  
insinuante , sa representa-  
tion dit autant tout ce qu'il est ,  
que tout ce qu'il merite d'ê-  
tre.

Il parle aisement , parce qu'il  
parle peu , & jamais de lui. Il  
parle bien , parce qu'il parle à  
propos , & que ce n'est jamais  
la vanité qui le fait parler.

Ce n'est point par une ridi-

tule attention à se choisir de beaux termes qu'il parle bien, ni par une circonspection guindée qu'il parle juste ; c'est parce qu'il s'abandonne à une politesse naturelle qui coule de source.

Il n'est dans le monde ni Poëte de profession, ni Orateur, ni Sçavant, ni Nouveliste ; encore moins l'Eco de ce qu'il entend dire ailleurs. Il dedaigne cette basse puerilité, par laquelle quantité de gens vont chercher de toutes parts des Aprobateurs, & à se faire admirer à la faveur du merite des autres.

Quantité d'importuns qu'un faux brillant éblouit, pour ne se lasser jamais d'eux-mêmes, se font une vertu de fatiguer toute le monde. Mon Heros laisse briller ceux qui en ont envie, & fait consister le vrai

270 DE' LASSEMENTS  
merite à se taire , à sçavoir é-  
couter & à bien répondre.

En lui , la sçience n'est pas  
une vaine ostentation de l'a-  
mour propre , ni une expression  
exterieure & naive de l'orgueil  
d'un esprit, que l'étude a moins  
perfectionné que corrompu.  
Plus humble par l'étendue de  
ses lumieres il ne cherche en-  
core dans les Livres qu'à for-  
tifier son esprit, & rejette com-  
me un écueil à la modestie tou-  
te application qui ne tend qu'à  
l'embelir.

Ainsi ce n'est ni de ces hom-  
mes dissipés par mille objets ,  
ni de ces gens austeres que trop  
de regularité rend fatigans , ni  
de ces voluptueux que toutes  
les passions maîtrisent l'une  
après l'autre. C'est un homme  
qui connoît le monde sans y  
être trop répandu ; qui plus  
étroitement attaché aux de-

voirs de son état , qu'aux choses de pure fantaisie , remplit les uns sans être moins touché du mérite des autres ; & qui trouve , quoiqu'il fasse , ou par un mélange agreable & delicat de ses devoirs avec ses plaisirs , ou dans la necessité de se sacrifier tout entier aux soins de sa fortune , toujourns dequoi rendre heureux par sa raison , l'état le plus triste de la vie.

Soit que la consideration de ses Emplois le devoïe au public ; ou qu'une vie privée l'affranchisse de l'inquietude des affaires , & le rende maître de son loisir , toujourns égal à lui-même , il est dans ces differens états ou protecteur du mérite & de la vertu , ou vengeur de l'innocence opprimée ; se servant , tantôt de sa fortune & de son autorité pour la relever , tantôt de sa douceur , ou de la

272 DE' L A S S E M E N T S  
rigueur des Loix pour la def-  
fendre.

Eclairé dans la distribution de ses graces , sa prudence le met à couvert des surprises où pourroit l'exposer sa pieté. Il n'agit ni par humeur , ni par temperament , ni par caprice: Sa charité toujours égale & réglée , ne confond point les objets de sa tendresse , avec ceux de sa severité ; & dans le juste discernement qu'il en sçait faire, il ne commet d'injustice ni par trop d'empressement , ni ne laisse aucun malheureux , sans secours par trop d'indolence.

Son ame n'est point du nombre de ces ames lâches qui se laissent abattre au moindre accident , & qui dans une pitié mal entendüe , sont moins tendres qu'elles ne sont foibles. Aussi éloigné de cette foiblesse, qui rend sensibles & qui déter-

mine presque toujours injustement les hommes ordinaires pour le premier qui les attendrit , que peu propre à chercher dans son imagination de nouveaux sujets de renouveler sa douleur , ou de l'entretenir chez les autres , il court aux remedes quand il y en sçait , & trouve toujours , quoiqu'il arrive , dans sa vertu , de quoi se consoler des accidens qu'il n'a pû prévenir , ou détourner par sa prudence.

Il n'écoute ni la médifance , ni les injures. Il sçait que le caractère de la justice est de se sacrifier à elle-même ses premiers mouvemens ; que le zele trop prévoiant doit être suspect ; & que tel , qui prend tant de soin de la sagesse d'autrui , doit quelquefois sa charité à sa propre folie.

Cependant comme il veut rendre



274 DE' LASSEMENTS  
justice à tout le monde , & qu'il n'ignore pas que les préjugez ont presque tout gagné sur la raison , il se tient en garde contre lui-même ; & croit que sa première attention doit le regarder plutôt que les objets qui l'environnent.

Il voit que les hommes ont des passions qui les séduisent , & que la vie étant pleine de doutes & de choses équivoques , par lesquelles ils peuvent être aisément trompés , il attend du temps , & de ses réflexions , à développer la vérité que sa pénétration ne peut découvrir.

Par cette conduite , il évite de porter de faux jugemens , de faire tort aux autres , & de se tromper lui-même.

S'il est dans les grandeurs & l'élevation , il se défait souvent de l'éclat de sa haute naissance

& de sa fortune, pour être plus à portée des malheureux qui ont besoin de son secours. Là, il se baïsse par bonté, & prévient quelquefois par de promptes liberalitez une extremité qui fait souvent des coupables.

S'il est appliqué au succès d'une affaire qui regarde la gloire d'un Etat, on le voit agir tantôt par l'adresse de son esprit & de son discernement; tantôt par sa valeur & son courage; païant toujours de tête, d'intrepidité & de modestie; ne comptant les jours que par les services qu'il a rendus, & pensant n'avoir rien fait, s'il lui reste quelque chose à faire.

Dans cet état de perfection, où il s'éleve par la pratique des plus sublimes vertus, & la defaite de ses moindres deffauts, il devient l'arbitre de tous les differens, & le pacificateur de

276 DE' LASSEMENTS  
tous les troubles. Il fait vivre  
la Loi par laquelle il vit lui-  
même : & pour tout dire, il est  
envers Dieu, ce que Dieu de-  
mande de lui, & envers les  
hommes ce qu'il doit être.

Il manqueroit quelque chose  
à cette peinture, si elle ne re-  
présentoit qu'un homme dans  
la prospérité. Le monde s'ima-  
gine les vertus plus faciles dans  
cet état, parcequ'il ne pense  
pas que lorsqu'on est trop connu  
par l'éclat de sa fortune on  
court risque de se méconnoi-  
tre soi-même.

Le Sage que je peins respecte  
les Grands du monde, & ne  
leur porte point d'envie. Il es-  
pere plus de sa vertu, qu'il ne  
les craint quand ils sont in-  
justes. Sa droiture le met à cou-  
vert de leur passions, & sa ver-  
tu le console quand il en est  
la victime. Il ne se plaint pas

de les voir plus heureux que lui ; mais il tâche que personne ne mérite mieux d'être fortuné. Il sçait que la Providence distribué les richesses , quelquefois par une punition anticipée des peines de l'autre vie , & qu'elles sont en celle-ci comme une pierre d'achopement , où les ambitieux vont donner de la tête & se perdre pour jamais.

Il s'éloigne du Mariage dans cet état , c'est moins par une injurieuse incertitude d'y être heureux , que par la crainte de rendre malheureuse celle dont il voudroit faire le bonheur. Avant que de former un engagement, il compte avec lui-même : & quand sa fortune ne suffit pas, il immole à la raison ses attachemens les plus chers , & sçait par amour , renoncer à l'amour, & se sacrifier , pour ainsi dire , à lui-même.

S'il prend une femme , il la rend heureuse ; dans la prospérité par sa tendresse , sa douceur , sa fidélité & ses complaisances ; dans une fortune médiocre , par une entière application à ses devoirs, par ses sentimens délicats, son dévouement & sa sagesse.

Voilà l'Idée de l'homme qui ne se trouve point , & qui ne se trouvera jamais ; modeste dans la prospérité ; doux & honnête sans bassesse dans l'infortune , où il conserve une noble fierté, bien moins par un sentiment d'orgueil, qui lui fasse craindre le mépris des autres hommes , que parce que l'indigence est un état dangereux pour la vertu ; affable & complaisant avec ses amis ; gai dans le plaisir sans émanicipation ; sérieux dans les affaires sans austerité ; tendre , liberal , poli envers

le sexe, appliqué à ses devoirs, genereux ; modéré, paisible, & le meilleur ami de sa femme.

J'ai tort, après tout, d'appeler ce portrait l'idée de l'homme qui ne se trouve point. Je l'ai emprunté de tous les hommes qui m'en ont fourni les couleurs ; car rien ne peut donner des idées que ce qui existe.

Il subsiste donc cet homme rare ; mais comme séparé de lui-même, & répandu dans une infinité de sujets, où l'on a de la peine à le démêler.

Pour le peindre, j'ai pris la force & le courage des uns, la raison & la politesse des autres ; la vertu & le sçavoir vivre de celui-ci ; la droiture du cœur, & la fermeté de celui-là ; semblable aux Peintres qui voulant peindre un visage regulier & plus beau que le naturel, empruntent les yeux

280 DE LASSEMENTS  
de l'une, la bouche de l'autre ;  
le teint de celle-ci, le tour du  
visage de celle-là ; l'air & la  
physionomie d'une autre ; &  
composent de cet assemblage,  
un tout parfait, qui n'a point  
de ressemblance entiere.

Tel est le portrait que je  
viens de faire. Les sujets sur  
lesquels je l'ai formé ne lui res-  
semblent pas, & devroient tous  
lui ressembler. Mais c'est une  
folie de s'attendre à trouver des  
hommes sans deffauts ; celui  
qui en a le moins, & dont la  
raison reste superieure aux foi-  
blessees de la nature, est sans dou-  
te l'homme parfait. C'est trop  
demander à l'humanité, que de  
la vouloir saine en toutes cho-  
ses ; le bien & le mal y sont  
tout auprès l'un de l'autre, &  
comme une espece de contre-  
poids qui la tient en équilibre,  
entre une infinité de dangers  
qui

qui l'entourent, & sa propre  
pente. Les vices même entrent  
dans la composition de ses ver-  
tus, comme les poisons entrent  
dans la composition des Mede-  
cines; ou ils servent en quelque  
maniere, d'impulsion à la plû-  
part des grandes choses qu'elle  
execute, & dont on les croit  
naturellement capable.







## RE'CAPITULATION de tout cet Ouvrage.

**C**omme j'ai commencé ce Livre par dire , que j'en voulois faire un , maintenant qu'il est achevé , je dois dire comment je l'ai fait. Les Lecteurs m'auront sans doute prévenu ; mais qu'y faire ? La coutume est d'avertir le Public de l'ordre que l'on garde dans les Ouvrages qu'on lui donne , il faut la suivre. Quantité d'Auteurs satisfont à cet usage par une Preface , & se dementent eux-mêmes vilainement dans la suite , par leurs Livres mêmes. Il me parut plus naturel de faire l'Ouvrage , & de dire

ensuite comment on s'en est acquité. Si les Préfaces sont ennuyeuses, il vaut mieux qu'elles ennuient à la fin, qu'au commencement.

J'ai donc parlé d'abord des Auteurs & des hommes en general ; ensuite des femmes, de l'Amour ; du Mariage ; de la Guerre, & du Barreau. Je n'ai guere pû parler des hommes sans parler des femmes ; les hommes & les femmes ne sont guere ensemble sans amour : l'amour conduit au Mariage, où l'on n'est pas long-temps sans avoir la Guerre, qui ne finit que par les procez. Voilà l'ordre & l'analyse de tout mon Livre.

Je l'ai commencé comme un homme embarrassé de son loisir, qui ne sçait où donner de la tête, & qui veut cependant s'occuper. J'ai d'abord écrit,

284 DE'LASSEMENTS  
pour écrire : & une chose que  
je traitois au commencement  
de bagatelle , est devenuë se-  
rieuse dans la suite. Je dis se-  
rieuse par rapport aux reflexions ;  
car pour la matiere , rien n'est  
plus réjoüissant que le manège  
du monde : c'est un Hebraïsme  
qu'il faut lire de travers. Rien  
n'y est placé dans son vrai sens :  
les chiffres y designent une  
chose & en disent un autre.

J'ai divisé mon Livre en Cha-  
pitres , tant parce que je n'ai  
pû faire autrement & pour ne  
rien confondre ; que parce que  
la lecture en est plus commode  
& ennuie moins ; & l'on ennuie  
toujours assez d'ailleurs , pour  
ne pas négliger une methode  
qui soulage les Lecteurs.

J'ai tâché de peindre les ri-  
dicules convenables au titre de  
chaque Chapitre, & de les pein-  
dre dans un jour capable de

réjouir, ou plutôt je n'ai tâché à rien. J'ai tenu exactement dans tout mon Livre, ce que je me suis proposé en le commençant ; qui est de ne me point gêner, & de suivre les premières idées qui me viendroient.

Il est vrai que j'ai pu trouver ridicule ce qui peut ne le paroître pas aux autres ; mais afin que l'on ne s'y trompe pas, voici comment je définis le Ridicule. Il faut se prêter un peu au caprice d'un Auteur, quand on fait tant, que de lire ses Ouvrages.

Le Ridicule n'est pas seulement tout ce qui est contraire à l'usage & à la politesse ; c'est encore tout ce qui choque le goût & l'inclination de chaque homme en particulier. Il est vrai qu'il y a le bon & le mauvais goût ; mais pour me déterminer sur certaines choses ar-

bitraires & de fantaisie, je veux que tout le monde soit d'accord; en attendant, si j'écris toujours, je pourrai exercer la patience de bien du monde.

Ce qui est contre les bonnes mœurs n'est pas un ridicule, mais un vice; aussi n'ai-je pas voulu écrire des vices. Le vice ne sçauroit réjouir un bon esprit; & je n'ai songé qu'à plaire & à me réjouir.

Le Ridicule partage les hommes, trouve des partisans, penetre quelquefois jusques à la Cour, & y fait fortune. Il passe à la Ville, & de la dans les Provinces, où il est à la mode.

Le vice au contraire, ne partage personne. Tout le monde le decrie. Il se cache & se disguise fort habilement à la Cour; & de la Ville qui en est infectée, sortent tous les jours une infinité de gens qui corrompent

les Provinces.

Le Ridicule choque à la vérité les usages & les bienséances ; mais il divertit , & met dans le monde certaine variété, qui tire les hommes d'un sérieux , où les plongeroit une régularité trop scrupuleuse, qui feroit elle-même un ridicule.

Le vice plus à craindre , attaque la vertu , choque la raison , les Loix naturelles , & coûte des larmes & des austeritez aux vertueux.

Pour achever la différence, le Ridicule se montre en plein jour & se pare quelquefois de lui-même.

Le Vice se cache ; renonce à foi , & se defavoüe.

L'un naît avec l'homme qui n'en guerit point, ou fort tard ; l'autre se guerit par lui-même, & ne dure qu'autant qu'il est inconnu.

La vieillesse , en un mot , est ordinairement la fin du vice qu'elle ne goûte plus , & la perfection du ridicule quand elle n'en est pas le commencement.

C'est de ce Ridicule répandu dans les mœurs , & dans les manieres , dont j'entends parler.

Il y en a un autre dans lequel je suis tombé , & que l'on se donne depuis quelque temps à fort bon compte dans le monde ; c'est celui d'écrire des mœurs , de peindre des hommes , de trouver le caractere de tout le monde , & d'oublier le sien : Ridicule outré dont on ne guerira point. Artifice grossier de l'amour propre , par lequel on veut quelquefois insinuer que l'on est exempt des ridicules que l'on blâme chez les autres , & souvent se cacher à soi-même ses propres deffauts. Tel Auteur a traité ce ridicule par  
methode

methode dans un Ouvrage , & en a rempli tout un Livre.

La nature est la même chez tous les hommes , ils rencontrent en eux les principes de toute erreur : Les causes étrangères ne servent qu'à leur faire apercevoir qu'ils sont en eux , au fond de leur cœur, comme cachés à eux-mêmes , par les passions dominantes qui les caractérisent , semblables à ces terres qui ont des sources cachées. Ces sources ne laissent pas d'être, quoiqu'on les ignore ; & on les trouve toujours quand on vient à foüiller où elles sont.

C'est ainsi que l'on peut écrire de toutes sortes de ridicules, & qu'il est aisé à tout le monde de les peindre : souvent même par la transposition du nom , il se rencontre que le portrait que l'on fait d'un autre , a de l'air



290 DE' LASSEMENTS  
du Peintre , & lui ressemble.

Quand j'eûs fini mon Ouvrage, je le fûs pour y trouver un Titre , à quelques personnes qui l'approuverent , soit par reconnaissance de la peine que je m'étois donnée de le lire ; soit parce qu'ils y trouverent quelque chose à leur goût. Quoiqu'il en soit ; les uns me conseillèrent de l'intituler la *Misanthropie*.

Ce Titre me plût d'abord. Il y a certaines choses dans la vie, dont je suis assez bizarrement frappé , pour donner ce nom , à la cause des idées qui m'en viennent ; mais je le trouvai dans la suite trop sérieux pour mon Ouvrage , ou mon Ouvrage trop égaïé pour un Titre de cette gravité.

D'ailleurs on s'est fait une si fausse idée du Misanthrope dans le public , que j'ai fait scru-

pule de m'en servir. J'ai craint, je l'avouë, de me faire tort & à mon Livre: car au lieu que le Misantrope est un homme droit, sincere & éclairé, qui ne se laisse aller à aucune lâche complaisance; on apelle dans le monde Misantrope, indifféremment un bourru, un homme retiré, de mauvaise humeur, & un homme austere.

Enfin je me suis arrêté au Titre que porte ce Livre, de *Nouveau Democrite*, ou *Délassèments d'Esprit*, tant parce qu'il m'a paru mieux convenir que tout autre à mes reflexions, au sens & à la maniere dont je les ai faites, que parce que Démocrite ne laissoit pas d'instruire, & de faire des leçons fort utiles, lors même qu'il rioit de tout son cœur.

Il ne manquera pas de se trouver quantité de nouveaux

*Heraclites* qui pleureront des mêmes choses qui m'ont fait rire; & qui censureront jusqu'à la maniere dont j'en ai ri. Et en verité, quand j'y pense, je crois que je ferois moi-même les deux personnages; car enfin, dequoi me suis-je avisé de critiquer? Suis-je plus parfait qu'un autre, & au monde pour reformer le genre humain? Est-ce mon devoir, mon état, & ce que je dois faire? Les hommes changeront-ils par ma morale? Combien d'autres ayant moi leur en ont fait inutilement de plus solide? Il est sans doute plus naturel qu'un particulier s'assujettisse à tout le monde & aux usages recens, que tous les hommes se corrigent par un seul. Ils n'en feront pas moins tout ce qu'ils font, quelque chose qu'on en puisse dire.

Toutefois, qu'ils s'en prennent à eux-mêmes, si je me suis attaché à ce genre d'écrire. Ils courent aux Livres critiques. J'ai souhaité piquer leur curiosité, & que mon Livre augmentât le nombre de ceux qu'ils approuvent.

Après tout, si l'on trouvoit que j'y eusse trop badiné sur des choses serieuses, que l'on se souvienne que chaque chose a deux faces, par lesquelles elle peut être différemment regardée; que le Sérieux & le Comique sont proches voisins; & que ce sont deux extrémités qui se touchent dans chaque sujet, où l'un produit souvent l'autre sans qu'il y pense.

D'ailleurs, la bonne manière d'envisager les choses du monde, est d'en rire. Il y en a trop peu de solides pour en faire beaucoup de cas. C'est ne pas

294 DE'ELASSEMENTS  
ſçavoir uſer de la vie , que de ſe  
refuſer tous les plaiſirs qu'elle  
nous offre. On eſt la dupe de ſoi,  
quand on ſ'y rend trop delicat.  
Une raiſon chagrine fait per-  
dre la moitié des plaiſirs que  
l'on ſ'y peut donner , & ils ſont  
trop rares & en trop petit nom-  
bre pour choiſir & en laiſſer  
perdre.

Pour vivre heureux & avec  
quelque ſorte d'agrément il  
faut renoncer à la delicateſſe ,  
& ne ſ'en ſervir que comme  
des épices qui alterent la ſanté,  
ſi l'on n'en fait un uſage mé-  
diocre. A quoi ſert-elle avec la  
plûpart des hommes , parmi  
leſquels on doit vivre. Elle eſt  
auſſi inutile que la morale, qui  
nous en dégoûte touſjours & ne  
les corrige preſque jamais ;  
c'eſt même une vanité de l'en-  
treprendre. Il faut donc les re-  
cevoir tels qu'ils ſont , & que

l'occasion nous les fait connoître. Car c'est temps perdu de crier contr'eux , & se priver même du plus agréable de tous les spectacles que cette diversité de figures si contraires dans leurs mouvemens , dans leur esprit , dans leur langage & dans leurs manières. Vouloir que les hommes se corrigent par nôtre morale , c'est vouloir que tout le monde nous ressemble , & ne vouloir être fait comme personne.

Si l'on vient à examiner de plus près ce que j'ai fait , & à s'étonner de ce que dans un siècle , où il est si dangereux de dire vrai sur ce que l'on voit , j'aie osé mettre au jour des portraits d'après nature , qui ne sont pas tous obligeants ; que l'on considère que j'ai mon garend dans l'amour propre , & dans la conduite de chaque homme. Tel

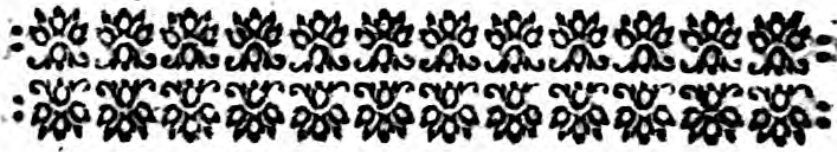
qui lit son portrait cherche loin de lui à faire des applications qui lui conviennent, & va, en perdant ainsi le fruit de la lecture d'un Ouvrage de morale, quelquefois jusques à sçavoir bon gré à l'Auteur, d'une Satire qui le depeint.

J'avouë que depuis quelque temps l'on est rebatu de caracteres dans le monde. Mais il est dangereux de flatter les hommes de quelque chose de nouveau. Le goût qu'ils ont pour la nouveauté, est un Juge severe qui ne laisse rien passer d'ancien; & tout a été dit ou par les Anciens, ou par les Modernes. L'on ne peut que renouveler d'anciennes pensées par une nouvelle maniere de les rendre, & c'est aux Lecteurs à juger si je l'ai trouvée. L'on ne rougit pas de se le promettre à soi-même, & quelquefois

de le dire aux autres. Car la pudeur est une vertu timide, qui n'oseroit regarder un homme en face. Il y a long-temps qu'on n'en a vû sur la terre ; afin qu'on n'en perde pas tout à fait l'idée, il ne fera pas hors de propos de dire qui elle est, & de la faire connoître. Par là j'en ferai même plus exactement la récapitulation des differens caracteres qui sont dans mon Livre.







*FABLE DE LA PUDEUR.*

**H**Ebé, fille de Junon, étoit la Déesse de la Jeunesse. De toutes les Divinitez c'étoit celle qui conservoit plus constamment la fraîcheur de son teint, son visage étoit toujours fleuri. On eût dit à la voir, qu'elle ne faisoit que sortir de l'enfance; les agrémens inseparables des tendres années, la joie toujours riante, & les plaisirs innocens accompagnoient par tout cette jeune Déesse. Jupiter qui la cherissoit, lui avoit donné l'emploi de le servir à table. Un jour qu'elle lui portoit du Nectar, elle fit un faux pas qui la fit tomber. Dans son desordre elle montra par hazard une

partie de sa cuisse aux Dieux qui la regardoient , qui sans doute prirent plaisir à ce spectacle , s'il en faut juger par leur temperament , s'ils sont tels qu'on nous les represente. Hebé fut si touchée de cet accident , sa confusion en fut si vive, & son imagination si frappée , qu'elle en devint grosse.

Les Dieux ne furent point étonnez de cet effet surprenant. De pareils accidens arrivoient assez souvent parmi la Troupe celeste. Depuis que Jupiter avoit été gros de Pallas , & que par un effort de son imagination il l'avoit fait naître de sa tête, ces sortes de prodiges ne surprennoient plus. On sçavoit encore, que la naissance d'Hebé n'avoit pas été moins extraordinaire. Junon l'avoit conçûë en mangeant une laitüë ; au moins elle l'avoit dit ainsi , & Jupiter qui

300 DE'LASSEMENTS  
connoissoit son humeur , & qui  
vouloit conserver la paix dans  
son ménage , avoit été d'assez  
bonne foi pour le croire.

La jeune Déesse étant deve-  
nuë grosse de cette maniere ,  
accoucha au bout de quelque  
temps d'une fille la plus aima-  
ble qu'on ait vûë , & qu'on ap-  
pella la Pudeur. Elle parut belle  
dés sa naissance , sa couleur vi-  
ve & éclatante faisoit le plaisir  
des yeux , & le charme du cœur ;  
la douceur modeste de ses re-  
gards se faisoit sentir dans le  
fond de l'ame , & la surprenoit  
sans qu'elle eût le temps de s'en  
défier.

Tous les Dieux qui se trou-  
verent dans le Ciel , s'empresse-  
rent de l'aller voir , & de lui  
faire des presens. Jupiter lui  
offrit un bouquet de diamans  
qu'un Grec qui avoit depuis  
peu remporté le prix aux Jeux

Olimpiques , lui avoit offert. Apollon lui fit present d'une Musette , & chanta des Vers sur sa naissance ; Vulcain lui donna de petits outils de femme, curieusement travaillez de la main des Cyclopes; Mercure lui apporta quelques babioles d'enfant, qu'il venoit de voler à des Nourrisses ; il n'y eut pas jusqu'au vieux Saturne qui ne voulût lui faire un present. Il s'approcha d'un pas tremblant, appuyé sur sa faux , & lui donna de vieux pendans-d'oreilles qui avoient fait tout leur usage durant les beaux jours de Rhée son épouse , & qu'il estimoit infiniment ; car les vieilles gens ont cet entêtement pour leur siecle , qu'ils méprisent toutes les choses nouvelles , & n'ont de l'estime & du goût que pour les ouvrages du temps passé.

Les Déeses tâcherent à leur

302 DE'LASSEMENTS  
tour de faire honneur à la Divinité naissante, elles se parent comme pour un jour de fête, & chacune y parut marquée du caractère de sa Divinité.

Junon vint la première, environnée de tout ce qui pouvoit rehausser la majesté du rang qu'elle tenoit dans le Ciel; elle étoit précédée par le Respect qui marchoit à pas lents, la tête basse, la contenance modeste, les yeux baissés, & les mains jointes sur la poitrine.

Après lui, marchaient à grand bruit la Pompe & la Magnificence, courbées sous le poids de leurs superbes habits, & versant à pleines mains sur leur chemin l'or & les pierres.

On voïoit ensuite la Grandeur dédaigneuse qui ne se

nourrit que de son propre éclat, l'Orgueil qui porte toujours le sourcil élevé, & qui se plaît à marcher sur la tête des hommes.

La Déesse parut après avec des charmes dignes de l'Epouse du Maître des Dieux, elle attira tous les regards ; jamais sa beauté n'avoit été si brillante. Jupiter oublia en ce moment qu'elle fût sa femme, & l'aima.

Cependant elle s'approche avec majesté du berceau de la Pudeur ; mais la petite Divinité ne la regarde point, le seul Respect attire toute son attention ; elle lui sourit, elle le caresse, elle n'a des yeux que pour lui. Junon voulut lui prendre la main, la Pudeur comme étonnée, leva les yeux sur elle & la regarda, & surprise de sa grandeur, elle rougit, & s'en-

304 DE'LASSEMENTS  
veloppa dans ses langes.

En cette occasion pouvoit-elle faire autre chose , & de quelques titres superbes dont on soit revêtu, quelque distinguez que soient les talens qui peuvent flatter l'amour propre, la Pudeur peut-elle souffrir sans confusion d'en voir faire l'étalage ? Renfermée en elle-même , & contente de sa vertu , elle est en droit de dédaigner ces illusions fastueuses que les hommes ont inventées pour s'étourdir sur les miseres de leur condition.

La blonde Venus vint ensuite coëffée de la main des Graces. Elle étoit belle autant qu'on pouvoit l'être ; mais elle vouloit le paroître autant qu'elle l'étoit ; elle étoit vétuë de la même robe qu'elle avoit , lors que le beau Berger du Mont Ida lui donna la pomme ,  
son

son visage n'avoit rien perdu des charmes qu'il étala dans le beau jour de son triomphe.

Sa démarche étoit languissante & negligée , ses beaux cheveux flottoient sans art , ses yeux vifs & pleins d'amour jettoient un feu violent & sensible , dont l'ame la plus farouche se sentoit émuë. Les délicieux Zephirs qui voltigeoient sur son sein , le mettoient par leur agitation dans un tendre desordre. O qu'elle étoit belle en cet état ! Les Dieux en furent ébloüis : ils dirent dans leur cœur en l'appercevant avec une émotion sensible , voici la Déesse de la Beauté. Les Ris toujours contens , les Jeux qui badinent incessamment ; les Graces naïves & riantes la devançoient. La Mollesse oisive & voluptueuse répandoit sans cesse autour d'elle, des parfums



306 DE' LASSEMENTS  
exquis, & des liqueurs précieuses. Elle menoit l'Amour par la main.

Le funeste enfant regardoit tout le monde avec un souris malin ; la troupe folâtre des Plaisirs voloit devant lui. Ils étoient dans une agitation continuelle. Ils échapoient aux yeux. Ils disparoissoient à tout moment ; quelquefois ils revenoient ; souvent même on croioit les tenir , mais ils fuioient avec précipitation & s'alloient cacher derriere un nuage sombre qui les déroboit à la veüe. L'éclair qui sort de la nuë ne disparoît pas plus vîte aux yeux du voïageur effraïé.

L'Amour étoit encore précédé de la Douceur qui laissoit sur ses pas une longue trace de miel.

La Complaisance flatense & les Soins officieux paroïssent

ensuite, portant les traits favorables du petit-Dieu.

On voïoit marcher après lui les Soucis inquiets, la sombre Melancholie, les Desirs avec un visage toujours agité, les Esperances timides, le Dépit qui se ronge lui-même, les Soupçons devorans, l'affreuse Jalousie occupée à aiguïser sans cesse sur une pierre ensanglantée un poignard dont elle se perce le cœur, la Haine farouche qui ne se lasse jamais de nuire, la Vengeance toujours alterée de sang, & la Trahison impie qui sourit, & qui cache la mort en ses mains.

On voïoit encore derriere lui la Douleur couverte de plaïes, jettant de profonds soupirs; le Repentir pâle & défiguré qui répandoit des pleurs amers, & frappoit sans cesse sa poitrine: mais ceux-ci ne suivoient que

308 DE'LASSEMENTS  
de fort loin , & à moins de con-  
noître l'Amour , on ne pouvoit  
pas s'appercevoir qu'ils fussent  
de sa suite.

C'est ainsi que marchoit la  
belle Déesse avec le pernicious  
Enfant. Elle s'approcha molle-  
ment du berceau de la Pudeur ;  
mais à peine l'eut-elle vûë, que  
sa beauté l'ébloüit , & son cœur  
se sentant ému , comme quand  
on admire des choses nouvelles,  
elle avoüa qu'elle n'avoit ja-  
mais rien vû de semblable.

Vous avez raison , lui répon-  
dit le Dieu Momus qui se plaît  
toujours à médire ; c'est fort  
bien dit, Déesse aux beaux yeux  
de parler ainsi. A la verité vô-  
tre experience vous a éclairée  
sur bien des choses , & princi-  
palement sur tout ce qui regar-  
de la Beauté ; mais je ne pense  
pas que vous aïez rien vû ni  
connu de semblable à la petite

Divinité qui vient de naître.

La Déesse n'eut point de confusion de cette malicieuse raillerie ; car l'habitude au vice produit cet effet , qu'on écoute le reproche sans en rougir. Elles s'avança hardiment pour embrasser la Pudeur ; mais la Petite prit un air dédaigneux, & ne la regarda pas.

L'Amour de son côté , dès qu'il l'eut envisagée , se cacha tout troublé sous un coin de la robe de sa Mere , où il se mit à pleurer de toute sa force. Venus allarmée lui demande la cause de ses pleurs. Cette enfant qui est au berceau , lui répondit l'Amour tout éperdu , m'a fait peur ; elle me regarde comme si elle vouloit me quereller ; je ne veux point la voir , sortons d'ici ; je veux aller à Paphos , où l'on ne me regarde pas avec tant de severité. Venus ferra

L'Amour entre ses bras , appuïa sa tête contre son sein , & le réchauffa de son haleine. Elle tâcha de le consoler en lui promettant de lui donner des leçons dont la pratique allarmeroit la Pudeur à son tour , & rendroit vains tous les efforts qu'elle pourroit faire.

Tandis que la belle Reine de Cythere rassuroit l'Amour effraïé , Pallas entra avec une fierté qui n'avoit rien d'orgueilleux ni de farouche , portant en sa main la redoutable *Ægide*. Elle ne cedit en rien à *Venus* , & on l'eût prise aisément pour la Déesse de la Beauté , si elle n'eût pas été plus modeste. Son visage n'avoit rien d'effeminé , ses traits ne devoient rien à l'artifice , elle negligeoit même de les montrer. On jugeoit à son air qu'à peine s'étoit-elle apperçûë qu'elle fût

belle, ou si elle le sçavoit, c'étoit au moins sans en paroître vaine. Tout étoit grand en cette Déesse, tout étoit beau ; & il y avoit dans ses manieres je ne sçai quel charme touchant qui gaignoit le cœur & la raison tout ensemble.

Elle étoit précédée de l'humble Modestie, de la Sobriété saine & robuste, de la Prudence avec cent yeux qui percent le douteux avenir. Cette Déesse n'avoit point d'autres Compagnes. Sans doute qu'elle auroit pû en avoir davantage ; car toutes les Vertus sont de la suite de la Sagesse ; mais elle les reservoit pour les occasions où il étoit nécessaire de les montrer, elle se contentoit de ces trois qui ne l'abandonnoient jamais, parce que la Sagesse est toujours modeste, toujours sobre, & toujours précautionnée.

## 312 DE' LASSEMENTS

A peine la Pudeur eut apperçû Pallas , qu'une joie naïve se répandit sur son visage ; elle ne se laissa point de la regarder , de lui sourire , & de la caresser ; & l'on jugea par tous les petits mouvemens qui l'agitoient à sa vûë combien la sage Déesse étoit selon son cœur.

De bonne foi, Pallas , s'écria Momus , qui ne pouvoit s'empêcher de dire son sentiment sur tout ce qui se présentoit , vous meritez que la Pudeur vous fît un accueil moins favorable. Vous n'avez pas oublié que vous la vendîtes sur le Mont Ida pour l'esperance d'une pomme d'or , lorsque vous vous fîtes voir toute nuë au jeune Berger Paris , arbitre de la Beauté.

Tous les Dieux rirent de la piquante raillerie : Venus surtout fit éclater toute sa joie ;  
car

car c'est le caractère du Vice de se réjouir quand la Médisance attaque la Vertu. La Déesse guerrière touchée de ce reproche , ne répondit que par sa rougeur , qui la rendit plus belle ; & elle se couvrit le visage de son *Ægide* pour ne pas laisser voir toute sa confusion.

Il faut croire que ce que disoit Momus étoit une calomnie. Sans doute , s'il eût été vrai , jamais les hommes qui sont si exacts à decouvrir les deffauts des autres , & si prompts à les publier , n'auroient donné à cette Déesse , les titres glorieux dont ils l'ont revêtuë. C'étoit une invention maligne de ce Dieu piquant & amer , qui se plaisoit à noircir la vertu la mieux établie. Il n'est pas possible que Pallas qui étoit si sage , si prudente , si modeste , se fût oubliée en cette occasion ; car



314 DE LASSEMENTS  
enfin la Sagesse n'est point venale ni interessée, elle ne se met à aucun prix, parce qu'elle trouve en elle-même sa plus solide récompense, elle ne se laisse point ébloüir par l'éclat de la fortune, ni par les avantages de la Beauté, & comme elle n'envisage que la vertu, on ne la voit jamais chanceler dans la pratique de ses devoirs, ni démentir son caractère.

Les Dieux rioient encore de la malice de Momus, quand la belle Déesse Diane se presenta. Elle étoit précédée de ses plus cheres Nymphes qui fouloient l'Olimpe d'un pied léger en chantant des Vers à sa loüange. Voici la Divine Sœur du Dieu du Jour, dirent les Dieux en l'appercevant.

Elle portoit une robe teinte du sang du precieux poisson qui nous fournit la pourpre.

Ses cheveux étoient nouëz par derriere sans affectation , elle avoit un arc d'ébene en sa main, son carquois étoit plein de flèches , qui lancées par une main si sure , portoient toujours un coup mortel.

Quoi qu'elle fût née parmi les Dieux, & qu'elle fût accoutumée à voir leur pompe , on eût dit que c'étoit pour la premiere fois qu'elle y paroissoit , tant elle baïsoit ses yeux modestes , tant elle avoit de confusion de paroître belle ; on jugeoit à sa démarche douteuse , qu'elle gemissoit en secret de se voir exposée à la multitude de tant de regards avides ? O qu'en cette occasion elle regretta les ombres obscures des Bois , si cheres à sa modestie ! O qu'elle eût souhaité l'avantage qu'elle avoit lorsqu'en poursuivant les timides Daims

316 DE'LASSEMENTS  
dans une vaste Prairie, & se regardant par hasard dans le miroir liquide des fontaines, elle avoit au moins la liberté de fuir en rougissant dans les lieux les plus sombres des Forests, honteuse de se trouver si belle!

La Pudeur tressaillit de joie en appercevant cette Déesse. Elle tâcha d'exprimer par mille caresses le plaisir qu'elle ressentoit à sa vuë. Diane l'embrassa tendrement, & ne put s'empêcher de témoigner combien elle étoit contente de voir naître une Divinité si conforme à ses sentimens naturels.

Cependant Momus ne pouvoit souffrir de voir cette Déesse si bien d'intelligence avec la Pudeur. Leurs caresses innocentes lui déplaisoient, car tout irrite la Médifance, rien ne lui plaît que le fiel & le poison dont elle se nourrit. Il me semble,

dit-il , en se tournant vers les Dieux , que Diane ne devoit pas tant se réjouir de la naissance de la Pudeur ; elle n'est pas trop soigneuse de se cacher quand elle veut prendre le bain, & Acteon sçavoit bien comment elle étoit faite.

Méchant bouffon, lui répondit la chaste Déesse, en rougissant de colere , apprenez que nôtre vertu n'est point blessée, pour être vûës dans un état indigne de nous, lorsque nous n'y pensons pas. Si le hasard ou la violence donnent quelque avantage à vôtre Sexe sur le nôtre, est-ce un crime qui doit nous être imputé ? L'innocence ne se perd point sans que le cœur y consente, & c'est la seule intention qui rend nos mouvemens criminels , ou qui les justifie.

Si cela étoit , interrompit

Momus , ( qui voïoit que les Dieux lui applaudissoient ) il y auroit peu de femmes qui ne fussent vertueuses ; car elles disent toujours , non : & à les entendre , leur intention n'est pas de faire ce qu'elles font. Cependant il faut vous rendre justice , Acteon fut bien puni de sa temerité , & vous mîtes ce pauvre Chasseur dans un état bien pitoïable. Vous aviez grand' peur, si je ne me trompe, qu'il ne se vantât de ce qu'il avoit vû. Puisque vous craignez tant l'Indiscretion , je ne doute pas que vous n'aïez la précaution de faire de temps en temps de semblables metamorphoses.

La Déesse se contenta de ce qu'elle avoit dit , & ne répondant que par un souris dédaigneux , elle prit le parti du silence. Elle fit bien d'en user

ainsi, parce que la Vertu se défend toujours mal contre la Calomnie quand elle se défend par les raisons. L'homme de bien se tait en ces occasions, il est content du témoignage de sa conscience, & laisse à ses actions le soin de le justifier.

Toutes les Divinitez se retirèrent après avoir visité la Pudeur, elles la laissèrent aux tendres caresses de sa Mere qui l'éleva sous ses yeux avec beaucoup de soin. Elle embellissoit à mesure qu'elle croissoit. Chaque jour ajoûtoit quelque chose à sa beauté, & chaque instant, pour ainsi dire, découvroit dans son naturel, des dispositions si heureuses, qu'on ne pouvoit s'empêcher de les admirer.

Quand elle fut en âge de paroître, Hebé sa mere la mena dans les Assemblées des Dieux:

320 · D E' L A S S E M E N T S  
dont la plûpart ne purent souffrir sa severe modestie. Comme la Pudeur n'est point déguifée, elle s'allarmoit naïvement de tout ce qui lui faisoit peur, de sorte que les Dieux accoûtumez à vivre dans les plaisirs, souffroient impatiemment sa presence, qui leur reprochoit sans cesse leur vie voluptueuse.

Telle est la disposition de ceux qui ne pratiquent point la vertu, ils cherchent si bien à l'oublier qu'ils ne veulent rien voir devant leurs yeux qui puisse leur en retracer l'image.

Dans toutes les occasions où la Pudeur se trouvoit avec les Dieux, ils ne pouvoient dissimuler le chagrin qu'ils avoient contre elles. On les entendoit s'écrier sans cesse que c'étoit un esprit farouche, & mal cultivé, qui vouloit introduire dans le Ciel des mœurs austeres & bar-

bares, inconnuës jusquës alors. Enfin leur peu d'intelligence alla si loin, que ceux qui aimoient le plus les plaisirs, se bannirent volontairement du Ciel pour ne pas vivre avec elle.

Bacchus enyvré de Nectar, alla goûter les vins du Mont Tmole, suivi de la troupe furieuse des Bacchantes.

Mercure se retira sur les grands chemins, moins pour recevoir sur les carrefours l'encens des Voyageurs, que pour les détrouffer sous divers figures.

Apollon ne sortit plus du Temple de Delphes, où il vendoit à grand prix aux curieux Mortels la connoissance de l'avenir, que les Dieux favorables leur ont caché.

Venus alla respirer l'air délicieux de Paphos.



Le cruel Amour instruit par sa Mere, s'enfuit à Lemnos, en pleurant de dépit & de honte. Il voltigea quelque temps autour des fournaïses ardentes où Vulcain travaille sans cesse. Ces effroïables cavernes retentirent de ses gemissemens. Les Cyclopes épouvantez laissèrent tomber de leurs mains leurs pesans marteaux & demeurèrent immobiles. Dans sa fureur il brise en fremissant les flèches inutiles qu'il portoit, il en demande de funestes qui portent le desespoir dans tous les cœurs. Le divin Forgeron obéit sans remise à l'imperieux Enfant. Trois fois, l'Amour trempa dans le fiel & dans le sang, la pointe de ces nouveaux traits. Trois fois il jura de perdre son ennemie, & content de voir entre ses mains ces armes cruelles, il s'envole en protestant de

troubler à jamais le repos du monde.

Cependant Jupiter voïoit à regret toutes ces Divinitez dispersées : il sçavoit bien que la Pudeur en étoit la cause , & il n'étoit pas lui-même exempt des mouvemens qui agitoient les autres Dieux. Il ne pouvoit se consoler de la naissance de cette jeune Déesse. Depuis qu'elle étoit dans le Ciel , il éprouvoit je ne sçai quelle lumière importune qui éclairoit sa raison malgré lui-même. Il avoit beau cacher sa Divinité sous des figures étrangères. Il empruntoit vainement le secours des nuages , il sentoît que la Pudeur le suivoit en tous lieux pour lui reprocher la honte de ses attachemens. Comme il ne coûte rien de bannir la Vertu quand elle s'oppose aux penchans du cœur , Jupiter se re-

324 DE'LASSEMENTS  
solut bien-tôt à l'éloignement  
de cette Déesse. Il l'appella de-  
vant son Trône d'or & d'ivoi-  
re. Après lui avoir représenté  
que l'Olimpe devenoit une so-  
litude, & que son absence étoit  
nécessaire au repos des Dieux,  
il lui ordonna d'aller vivre par-  
mi les Mortels.

La jeune Déesse ne murmu-  
ra point contre la dureté de cet  
ordre suprême, elle fut conten-  
te de quitter le Ciel, puisqu'  
elle n'auroit plus à soutenir la  
présence du Vice, & qu'elle se-  
roit à l'abri des allarmes qui  
l'agitoient.

Voilà donc la Pudeur qui  
vient sur la terre, réduite à  
chercher des vertus parmi les  
hommes, que les Dieux qu'ils  
adoroient ne pratiquoient pas.  
A peine elle fut dans le monde,  
qu'elle regarda le Sexe comme  
l'objet le plus propre à fixer

ses soins ; mais elle ne voulut vivre que parmi les Filles, parce que leur état étoit le plus propre à la cultiver. Elle espéra qu'étant éloignées des occasions qu'elle avoit à craindre, elle goûteroit avec elles une profonde paix.

Les commencemens de son exil furent assez heureux, parce qu'elle trouva le monde dans un état assez paisible. L'Egalité, mere de la douce Paix, faisoit regner la justice, la candeur & la bonne foi. Les hommes ne sçavoient point se tromper les uns les autres, & quand ils l'auroient sceu, ils auroient rougi de le pratiquer. La Verité sortoit de leur bouche aussi naturellement que l'air qu'ils respiroient ; leur vertu les avoit heureusement affranchis de la tyrannie des mauvais usages & de la contagion des exemples per-

326 DE' LASSEMENTS  
nicieux. Cette foule tumultueuse des passions qui agitent si naturellement le cœur du Sexe, n'avoit pas osé tenter de paroître. La Beauté n'avoit point causé les guerres sanglantes, les querelles injustes, ni les cruels assassinats, & les femmes n'avoient encore rien coûté à l'innocence des hommes. Ils les regardoient comme un present du Ciel, dont l'usage venoit au secours de la brieveté de la vie, & la nécessité de s'en servir imposée à l'homme étoit le seul motif de ses attachemens.

L'Amour impatient de se vanger de la Pudeur, ne souffrit pas qu'elle jouît long-temps de la douceur de cet asile. Il ne parut pas d'abord lui-même; car sa presence eût trop effraïé des cœurs accoutumés à la vertu; il se servit de la pernicieuse Abondance, pour introduire

les Plaisirs qui furent la source féconde des vices. Ils réveillèrent dans le Sexe la mollesse, l'amour propre, & la vanité. De là vint le desir de voir & d'être vûë, qui fut le premier écueil qui causa le naufrage de la vertu. Le soin de la parure & de la beauté, le luxe & la regularité des traits commencerent dès lors à faire presque tout le mérite des Femmes.

Comme le cœur se laissoit séduire aux apparences, chacune répandit dans tous ses dehors tout ce que l'art de plaire pouvoit insinuer de flateur. Vains ornemens, usages ridicules, tout fut employé pour y réussir; la raison ne fut plus écoutée; ce bien solide, cet heureux don du Ciel ne fut compté pour rien. Les Amans firent une autre espèce d'hommes parmi les autres; ils eurent leurs maximes,

328 DE' L A S S E M E N T S  
leur culte, & leur Religion à  
part ; Religion d'autant plus  
dangereuse pour l'innocence ,  
qu'elle est impunie , & que sans  
craindre les menaces de la loi,  
chacun peut au moins une fois  
en sa vie se faire une Divinité  
selon son cœur.

O que la Pudeur eut à souffrir  
de voir que les jeunes Filles dont  
elle cultivoit les mœurs , tom-  
boient dans ces dereglemens !  
Quelle confusion n'eut-elle  
point de trouver dans le fonds  
de leur naturel de si riches res-  
sources pour appuyer le vice ,  
& d'en trouver si peu pour s'af-  
fermir dans la vertu ! Que ne  
fit-elle point pour arrêter le  
cours de ce desordre ? Elle arma  
pour les deffendre la Défiance  
& la Précaution : elle effraïa  
leur esprit par la peinture d'un  
Amour terrible , tout cela fut  
inutile. Elle appella la Raison à  
son

son secours , qui ne marchoit plus dans la droiture de ses voies ; elle demanda au Cœur la fuite des Entrevûës , & le sacrifice des Occasions. Le Cœur au lieu de l'entendre trahissoit ses plus chers interests. Enfin , triste , confuse , abandonnée , après avoir répandu par un dernier effort le plus pur du sang sur la surface du visage , pour faire respecter sa presence , elle vit le douloureux instant où elle fut en proie à tous les desirs d'une Jeunesse inconsiderée.

Après un outrage si sensible , la Pudeur ne pouvoit plus rester dans le cœur des Filles qui l'avoient si lâchement trahie ; elle en sortit donc en fermant les yeux , bien embarrassée de se pratiquer un azile où elle pût vivre en sureté. Sa modestie étoit si severe , ses mœurs étoient si saintes & si pures , qu'elle ne pouvoit même souffrir la vûë



330 DE'LASSEMENTS  
des plaisirs les plus legitimes.  
C'est ce qui l'avoit éloignée dès  
le commencement du commer-  
ce des femmes ; mais puisqu'elle  
étoit condamnée à vivre sur la  
terre, la necessité dure & infle-  
xible, à laquelle les Dieux mê-  
me obéissent, l'obligea de se  
retirer dans leur cœur, & de s'y  
fortifier s'il étoit possible, con-  
tre les attaques de son ennemi.

Elle ne demeura pas long-  
temps à s'appercevoir que l'A-  
mour avoit déjà disposé toutes  
choses pour lui rendre encore  
une fois cette retraite doulou-  
reuse. Elle découvrit que les  
plaisirs dont les femmes sont  
en possession, bien loin de les  
éloigner des occasions, ne leur  
servent que d'aiguillon pour  
leur en faire desirer d'autres,  
& comme un pot d'argile qu'on  
descend tous les jours dans une  
citerne, n'en reçoit pas une  
nouvelle dureté pour le défen-

dre des pierres qui l'environnent, ainsi l'expérience du monde ou la pratique du mariage ne mettent point les femmes à l'abri de leur penchant.

La Pudeur ne se rebuta point de ces obstacles ; elle tâcha de réveiller dans leur cœur le desir de cette ancienne innocence qui rendoit tout le monde heureux ; elle rappela à leur esprit la confiance de leurs époux honteusement trahie. Elle leur montra de loin les routes paisibles de la Vertu ; mais presque toutes détournoient leurs yeux , elle ne fut point écoutée , chacune vouloit avoir une raison pour se justifier. Les unes disoient qu'on avoit vendu leur cœur au plus offrant ; que le mariage étoit devenu un fic, & qu'on ne consultoit plus pour le former la douce sympathie.

D'autres gemissant à la vûe des cheveux blancs de leur

époux, & murmurant fans cesse contre l'inégalité des années, croïoient être en droit de leur faire expier le crime d'être venus trop tôt au monde; d'autres s'écrioient qu'elles n'avoient consenti à une passion que pour se vanger d'un époux infidelle, comme si pour punir un crime on pouvoit passer d'être innocent. Il y en avoit un grand nombre qui ne trouvant rien pour autoriser leurs passions, en accusoient mal à propos la malignité de leur étoile qui ne peut rien contre la solide vertu. Enfin, toutes avoient un prétexte pour diminuer leur fautes; tant il est vrai que nous n'osons jamais abandonner la vertu tout à fait, sans chercher une raison qui nous justifie au moins à nous-mêmes, tant nous en connoissons naturellement le mérite & le prix.

Que pouvoit faire la Pudeur

quand elle vit les choses dans un état si déplorable ? Elle gémit, elle soupira, elle s'emporta contre la dureté du Dieu persecuteur qui ne souffroit pas que son exil fût paisible.

A la verité parmi ce grand nombre de femmes dont elle penetra les cœurs, elle en trouva bien quelques-unes de fidelles à leurs époux ; mais c'étoit pour la plûpart de ces femmes chastes par temperament, dont la bonne conscience est incommode, & dont l'imperieuse vertu, qu'elles font valoir sans cesse, est toujours prête à querreller un mari. Leur caractere déplut à la Pudeur, parce qu'elle est douce, patiente & soumise ; de sorte que ne pouvant plus vivre dans des lieux où elle étoit exposée à tant d'outrages, elle se retira tout à fait, & touchée des cruelles épreuves qu'elle avoit faites, les larmes aux

334 DE'ELASSEMENS  
yeux & la rougeur sur le front,  
elle dit. Puisque les Dieux en-  
nemis, après m'avoir condam-  
née à vivre sur la terre, ont  
souffert que les hommes m'aient  
outragée, & que je n'ai pû faire  
marcher le Sexe dans la voie  
que je lui prescrivois, je vous  
prends à témoin, ô Stix, fleuve  
de la mort & des tenebres, que  
je ne rentrerai plus dans les  
cœurs dont on m'a bannie. Les  
hommes me chercheront vai-  
nement dans les femmes, je me  
cacherai pour jamais à leurs  
yeux, & ils n'auront plus la sa-  
tisfaction de me voir leur vic-  
time. Je n'enflammerai plus l'a-  
mour par une longue & sincère  
résistance. Sans moi toutes les  
passions qu'il inspira devien-  
dront en peu de temps insipides.  
Ainsi mon absence va me van-  
ger du Dieu cruel qui me per-  
secute. O que je vois naître de  
desordres dans l'Univers! Les

siècles à venir entraînez par ces mauvais exemples, encheriront sur les précédens pour la corruption des mœurs & pour le raffinement des mauvais usages.

Les femmes uniquement revêtues du dehors de la modestie ne trouveront rien dans le vice qui les étonne, que la difficulté de le déguiser. Ce ne sera plus l'amour de la vertu qui conservera leur innocence; mais seulement la honte que le crime traîne après lui quand il se publie, on leur apprendra à rougir par habitude. Je proteste cependant que cette apparence de pudeur qui couvrira leur front, sera un signe fort équivoque de leur vertu, & la bonne foi des hommes y sera trompée. Pour moi, puisque je dois vivre encore sur la terre; je vais entrer dans le cœur des enfans, mais j'en sortirai dès la douzième année, afin de n'être plus

336 DE'LASSEMBLEMENTS  
exposée aux disgraces que j'ai  
éprouvées. O Jupiter ! souffre  
que je puisse goûter la paix que  
je me propose.

Après ces mots la Pudeur en-  
tra dans le cœur des jeunes Fil-  
les au berceau. Elle a tenu de-  
puis religieusement sa parole ,  
elle en sort dès l'âge de douze  
ans. Elle reconnoît même sou-  
vent que l'âge est un garand  
infidelle en ces occasions , &  
que la malice dans le Sexe de-  
vance les années , ce qui fait  
qu'aïant à soutenir de rudes  
combats avant le temps qu'elle  
s'est prescrit, où souvent même  
elle succombe , elle se repent  
tous les jours de l'indiscretion  
de son ferment , & de s'être en-  
gagée pour un si long terme.



F I N.

68026349

